

Salaünmag

N°10 | AVRIL 2017 CE MAGAZINE VOUS EST OFFERT

BRETAGNE[®]

INDE
IRAN
CUBA
GRÈCE
BALI
LONDRES
ARGENTINE

RUSSIE

1917 ★ 2017

100^E ANNIVERSAIRE
DE LA
RÉVOLUTION
D'OCTOBRE



VOUS ALLEZ AIMER ÊTRE À L'OUEST.

+ de 1500
trajets en
France et
en Europe



AVEC OUIBUS ET SALAÜN AUTOCARS,
PROFITEZ DE NOMBREUSES DESTINATIONS
EN BRETAGNE ET PARTOUT EN FRANCE

RETROUVEZ
TOUS NOS TRAJETS
SUR OUIBUS.COM


OUIBUS
ON VOUS EMMÈNE ?

Disponible sur
App Store

&

DISPONIBLE SUR
Google play

Édito



En couverture, L'Ouvrier et la Kolkhoziennine, Istock

Le magazine de la découverte et du voyage de Salaün Holidays

N° 10 - avril 2017

Salaün Magazine est une publication du Groupe Salaün

Siège social : 38, rue de Quimper – 29590 Pont-de-Buis
Tél. : 02 98 73 05 77 – Fax : 02 98 73 16 16

Directeur de la publication : Michel Salaün

Rédacteur en chef : Yann Rivallain

Coordination : Serge Vincenti

Ont participé à ce numéro : Jean Lallouët, Ronan Olier, Yann Rivallain, Yves & Sylvie Pouchard, Erwan Chartier-Le Floch, Loïk Le Floch-Prigent, Jean-Yves Guéguénat

Crédits photos : Jean Lallouët, Serge Vincenti, Yann Rivallain, Bernard Galéron, Yves & Sylvie Pouchard, Fotolia, Istock

Conception graphique : Armelle Guével, Serge Vincenti, Studio Graphique Salaün Holidays

Cartographie : Marnie Averty

Fabrication : Claudie Philippe

Corrections : Marie-Agnès Ollier

Impression : Imaye Graphic - Laval

Ce numéro a été tiré à 30 000 exemplaires.

Édition avril 2017

Tous droits de reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous les pays.

Salaün
Éditions



Afin de nous faire découvrir un pays, une région, une ville, certains voyages semblent avant tout répondre à une logique géographique. Ils s'articulent autour d'un circuit, c'est-à-dire un itinéraire déterminé de la manière la plus fine possible pour garantir une grande richesse de découvertes, de surprises, de contrastes. Entre les étapes, de mystérieux pointillés ; à chaque escale, des tiroirs aux contenus parfois liés, parfois hétéroclites, qui s'ouvrent et se referment, laissant à notre mémoire et à notre sensibilité le soin de mettre de l'ordre dans cette profusion d'images, de saveurs, d'histoires et de merveilles liées à l'homme ou à la nature.

Ces voyages kaléidoscopiques ont l'avantage d'embrasser de la manière la plus vaste possible la diversité d'un pays, son passé, sa situation présente, de nous laisser entrevoir son avenir et de ne pas risquer de rater des étapes « essentielles ». Ils peuvent être de courte durée – comme celui qui m'a conduit à la découverte de la magnifique île de Rhodes, un véritable concentré de Grèce – et se concentrer sur les incontournables, comme nous le proposent Yves et Sylvie Pouchard dans leur « ba-a-ba de Bali » : ils n'en sont pas moins inoubliables.

D'autres circuits suivent un peu le cours d'un roman ou d'un article : ils font appel à un fil conducteur pour mettre en lumière un temps fort, un lieu, un personnage de l'histoire d'un pays. Ici le pointillé devient capricieux car il suit davantage une logique thématique que géographique. Il s'agit moins de commode à tiroirs que d'une guirlande sur laquelle les étapes sont autant d'ampoules qui dépendent les unes des autres et se succèdent dans un ordre étudié. Outre nous livrer son propre récit, chacune projette un peu de lueur aux alentours et nous aide à voir plus clair. On ne découvre par le mémorial de Lénine sans entrevoir une part du destin d'Oulianovsk et de ces villes moyennes russes, trop souvent oubliées.

C'est en suivant un de ces fils conducteurs, celui du centenaire des révolutions russes de 1917 que nous avons bâti le dossier spécial de ce nouveau numéro de Salaün Magazine. Il s'agit d'Histoire, bien sûr, mais il se veut surtout une invitation à découvrir ou redécouvrir la Russie en suivant ce fil rouge tendu sur un siècle d'histoire russe.

Autre fil conducteur, la culture, à travers les figures universellement connues que sont Agatha Christie et Salvador Dalí. Découvrir le Devon anglais en compagnie de l'auteur ou la Catalogne en compagnie du peintre garantit de voir ces pays sous un nouveau jour. Tout aussi rafraichissante, cette découverte de Londres au fil de l'eau, imaginée par la Brittany Ferries, qui s'y connaît en la matière.

Historique, culturel ou géographique, le fil d'un voyage peut aussi s'enrouler autour des hommes et leurs sociétés. Découvrir un mariage dans le Rajasthan en compagnie de Jean Lallouët, c'est aussi voyager au cœur du pays, entre traditions séculaires et réalités contemporaines, comme celui des déplacements routiers, qui dans ce pays restent une aventure...

Qu'on soit commode ou guirlande, chaque voyage possède un liant parfois insoupçonnable, un ou plusieurs fils à suivre, à inventer ou à découvrir au gré du parcours. Qu'ils soient rouge octobre, vermillon indien ou or catalan, ces fils colorent nos voyages et tissent nos meilleurs souvenirs.

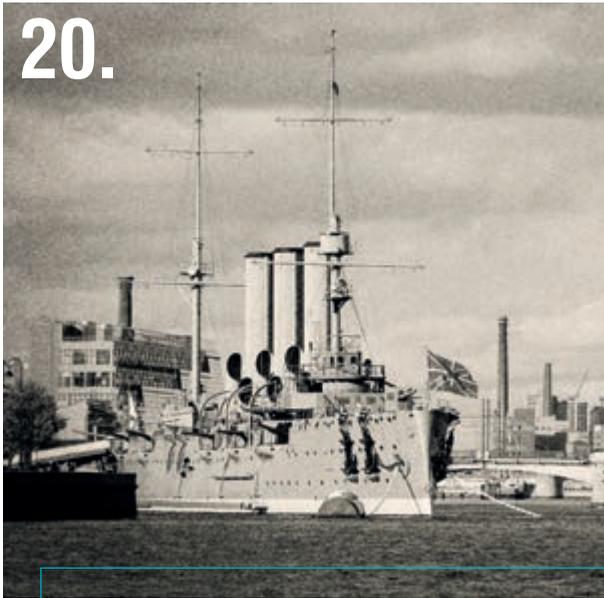
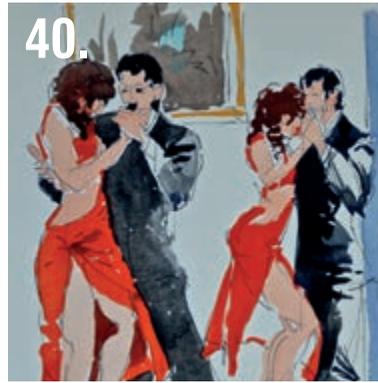
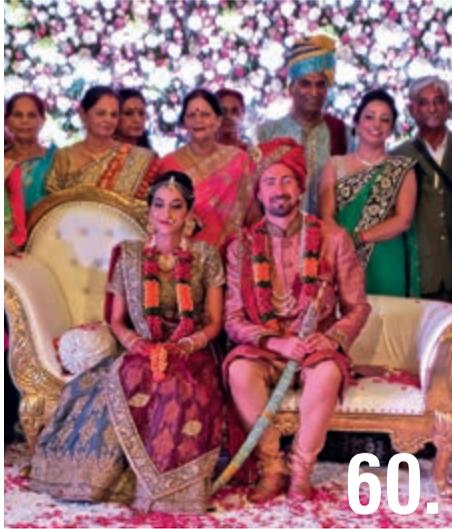
Bonne lecture et bon voyage !

Yann Rivallain

Journaliste

Rédacteur en chef de Salaün Magazine

Sommaire



DOSSIER SPÉCIAL

20. RUSSIE, UNE RÉVOLUTION CENTENAIRE

À l'occasion de leur centenaire, notre dossier spécial se penche sur l'histoire et les lieux de mémoire des révolutions russes de 1917. Un voyage à travers la Russie des révolutions qui promet de ressentir à chaque pas le grand frisson de l'histoire.
Yann Rivallain, Erwan Chartier-Le Floch & Théophile Le Méné

À DÉCOUVRIR

- 6. Nos destinations «coup de cœur»
- 8. Londres, une capitale "so eau"
Yann Rivallain

UN TOUR EN VILLE

- 40. À Buenos Aires, le tango respire de bons airs
Jean Lallouët, Ronan Olier

REPORTAGES D'ICI ET AILLEURS

- 50. Sancti Spiritus, Trinidad, Cienfuegos : les perles du Sud cubain
Yves et Sylvie Pouchard
- 60. Inde : mariage au Rajasthan
Jean Lallouët
- 74. Le b.a.-ba de Bali
Yves et Sylvie Pouchard
- 84. Rhodes au cœur du monde grec
Yann Rivallain

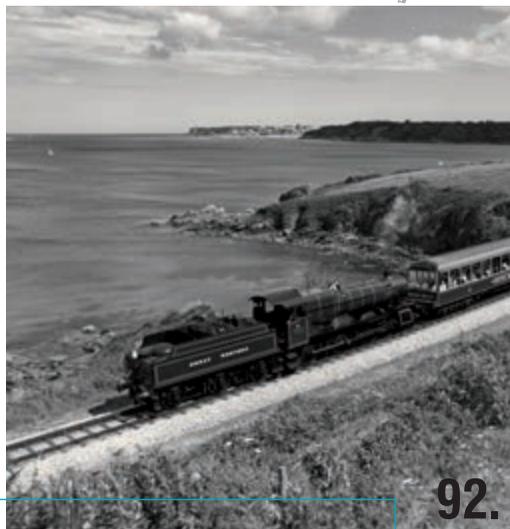


CULTURE SANS FRONTIÈRE

- 92. Agatha Christie et le Devon
Erwan Chartier-Le Floch
- 96. La Catalogne de Salvador Dalí
Erwan Chartier-Le Floch

NOTRE SÉLECTION DU MOMENT

- 112. regards sur le monde
2 nouveaux films
Yann Rivallain



92.

ACTU
102. Voyages d'Exception
2017/2018

106. L'Iran, une lecture géopolitique
Loïk Le Floch-Prigent



96.



NOS DESTINATIONS “coup de cœur”

Connus sans l'être vraiment, certains pays, certains sites, certaines villes ou régions sont de véritables perles qui méritent plus qu'un détour. Voici nos derniers coups de cœur.

Split

L'ancienne capitale de la Dalmatie est une des villes les plus étonnantes de la Méditerranée. La vieille ville, qui compte environ 3 000 habitants, présente la singularité d'avoir été construite à l'intérieur, puis autour d'un palais antique, résidence impériale fortifiée construite par l'empereur romain Dioclétien pour s'y retirer après son abdication volontaire en 305. Le palais est remarquablement conservé, notamment le splendide péristyle, bordé de colonnades sur trois côtés. Il faut flâner dans les ruelles ombragées, animées à toute heure, de la vieille ville : l'ambiance y est fantastique. Split est aussi un excellent point de départ pour la découverte des joyaux de Croatie, Trogir et Šibenik, et même de Mostar, en Bosnie-Herzégovine.



Perth

Capitale de l'Australie-Occidentale, un des territoires les moins densément peuplés au monde, Perth est la ville de plus d'un million d'habitants la plus isolée au monde, à plus de 2 650 km par la route d'Adélaïde, sa plus proche « voisine » australienne. Située à l'embouchure du fleuve Swan, à quelques kilomètres des plages de sable fin de l'océan Indien, Perth bénéficie d'un climat agréable toute l'année, typiquement méditerranéen. Ville cosmopolite, elle allie dynamisme et douceur de vivre. Fondée en 1829, port d'entrée en Australie pour de nombreux immigrants, Perth est aujourd'hui une ville moderne et aérée, où il fait bon flâner.

À quelques kilomètres de la ville, le port de Fremantle est une des escales les plus célèbres des courses transocéaniques. Dotée de nombreux édifices historiques, la ville est à découvrir le week-end, les jours d'ouverture du marché couvert de la ville.

Singapour

La cité-État, indépendante depuis 1965, est située sur un archipel de 64 îles à l'extrême sud de la péninsule malaise. Son climat équatorial, chaud et humide toute l'année, lui permet d'avoir une végétation luxuriante qui lui vaut parfois le surnom de « cité jardin » ; et ce malgré une des densités de population les plus importantes au monde. Plate-forme du commerce mondial, deuxième port au monde pour le transit des conteneurs, Singapour est aussi un des plus grands hubs aériens d'Asie. Une escale de plusieurs heures permet de partir à la découverte de la ville, qui se visite facilement. À ne pas manquer notamment, le Jardin national des orchidées, classé par l'Unesco ; les deux serres monumentales de Gardens-by-the-Bay ; les vieux quartiers, typés et animés, de Little India et de Chinatown. Singapour est un concentré d'Asie, à découvrir absolument.



Cork

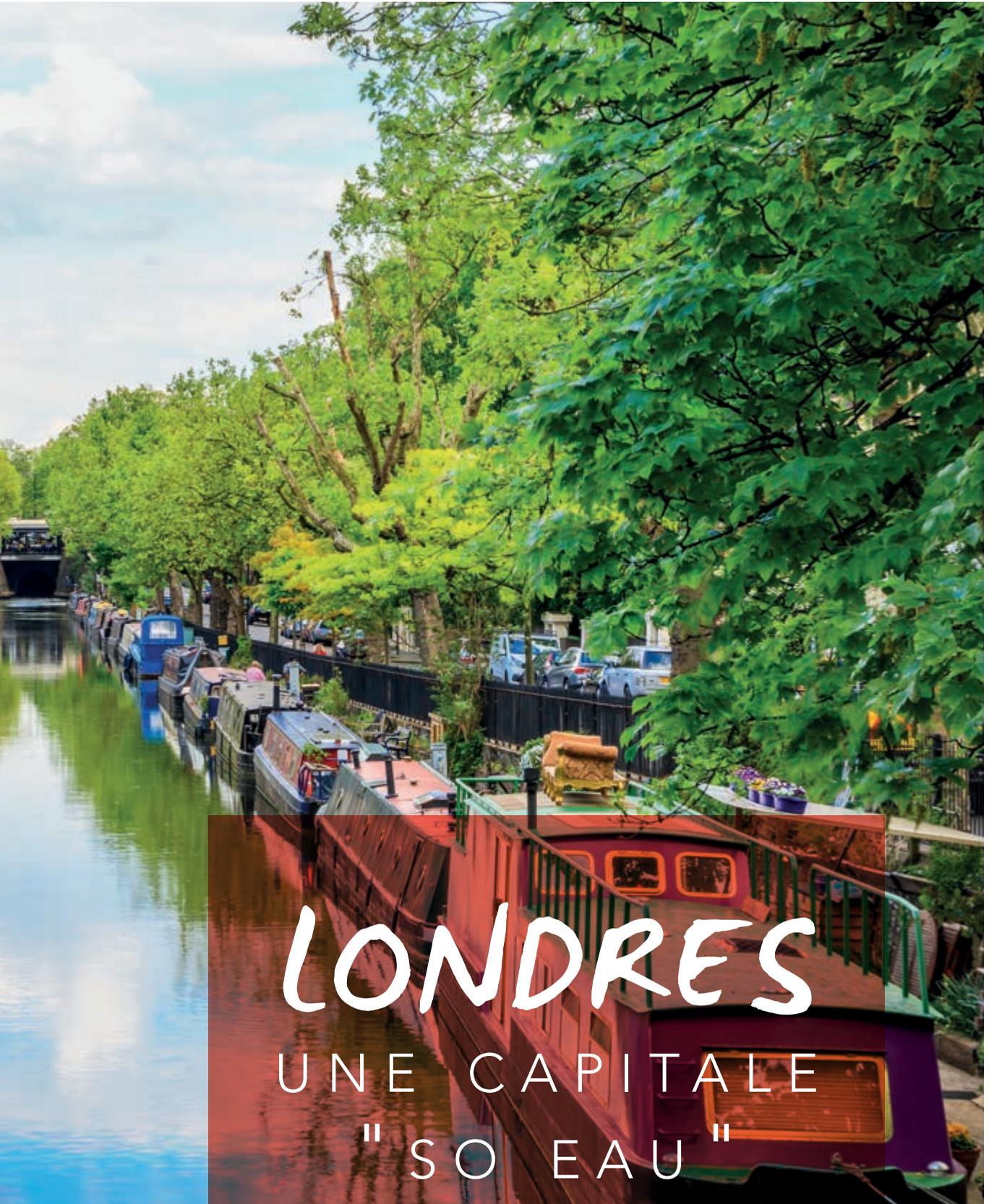
La capitale de la province du Munster est la porte d'entrée pour les touristes français arrivant en Irlande par ferry. Deuxième ville de la République d'Irlande, Cork possède un caractère singulier. Ville universitaire et commerçante, Cork est une ville qui bouge, où il est impossible de s'ennuyer. Les gourmets iront flâner au English Market, marché couvert donnant l'occasion unique d'entrer en contact avec les habitants de Cork et de découvrir de purs produits du terroir irlandais ! Le centre historique de Cork est situé entre deux bras du fleuve Lee. C'est le long de ses quais que sont alignés les principaux monuments de la ville, dont l'hôtel de ville, le City Hall. À ne pas manquer, à quelques kilomètres du centre-ville, la distillerie Midleton, la plus grande d'Irlande, où sont produits les plus célèbres whiskeys irlandais.

Les Pouilles

L'extrémité méridionale de l'Italie, le « talon » de la botte, est baignée par deux mers, l'Adriatique et la mer Ionienne. Couverte d'oliviers, cette région fertile possède aussi un vignoble qui en fait, depuis l'Antiquité, une des plus importantes régions viticoles de la péninsule. Les Pouilles sont aussi une terre d'art et d'histoire, au patrimoine exceptionnel. Certaines villes sont à classer parmi les plus belles d'Italie, notamment Lecce, la « Florence baroque ». À ne pas manquer, l'étonnante Alberobello, petite ville de l'arrière-pays de Bari, cité dont le centre est entièrement constitué de trulli, habitations au toit conique caractéristiques de la région. Les Pouilles, c'est aussi un littoral magnifique, des paysages côtiers à couper le souffle, notamment dans le promontoire du Gargano : une mer cristalline aux reflets d'azur, des plages de sable doré et des criques paradisiaques couvertes de galets.







LONDRES

UNE CAPITALE

"SO EAU"

Page précédente : enfilade de narrow-boats, ces péniches étroites qui colorent le Regent's Canal à Londres.
Ci-contre : péniche amarrée aux quais du quartier de Camden Town, un haut lieu de la culture alternative de la capitale anglaise.

Londres est une capitale vibrante, avant-gardiste et en constante mutation. Les amateurs ne s'y trompent pas, qui y font un pèlerinage régulier. Mais au-delà des incontournables quartiers de Kensington, Chelsea, Soho ou Westminster, la ville possède quelques secrets bien gardés, comme son réseau fluvial. Découvrir ou redécouvrir Londres au fil de l'eau promet un réel dépaysement, y compris pour les Londoniens.

YANN RIVALLAIN





P

our se convaincre que Londres nous conte aussi une histoire d'eau, il faut se rendre à Little Venice, un charmant petit quartier qui se trouve à deux pas de la gare de Paddington, celle-là même où la famille Brown trouva l'ourson de peluche connu dans le monde entier ! Little Venice était au XIX^e un faubourg où les aristocrates logeaient leurs maîtresses. Avec ses petits ponts et son bassin d'où partent les fameux *narrow-boats*, ces péniches étroites, entouré de charmants bateaux-café, Little Venice n'a plus rien de sulfureux. Il surprend en revanche par son caractère paisible et champêtre. Les joggeurs empruntent les berges du Regent's Canal, les canards suivent le promeneur ou le rameur en *paddle boat* ; et la quiétude des lieux ne laisse en rien deviner que nous sommes au cœur d'une des plus grandes villes du monde.

Mais il est temps d'embarquer à bord du *Perseus*, de la compagnie Waterbus, pour une croisière sur le Regent's Canal. Il relie le Grand Union Canal à la Tamise. C'est grâce à ces voies fluviales que le charbon fut acheminé du nord au sud de l'Angleterre à partir de sa construction au début du XIX^e siècle. Délaisse au profit du chemin de fer et de la route, il fut sauvé in extremis par l'installation de lignes électriques sur ses berges dans les années soixante-dix ; avant de devenir un des secrets les mieux gardés par les habitants des quartiers nord de la capitale.

En route vers l'est, on découvre plusieurs ouvrages d'art symboliques de l'ère industrielle, comme un aqueduc, plusieurs tunnels et ponts métalliques. Le canal semble ensuite s'enfoncer dans la verdure en longeant le célèbre Regent's Park et le quartier chic de Primrose Hill. De part et d'autre du canal, des volières gigantesques et des clôtures indiquent que nous traversons le fameux zoo de Londres. Un quai permet d'ailleurs aux détenteurs d'un billet spécial d'entrer dans le zoo par le canal.

Tout au long du parcours, des dizaines de péniches bigarrées et en état de naviguer nous rappellent qu'en Angleterre, du nord au sud, la culture fluviale est particulièrement vivante. Sur les berges, quelques villas somptueuses évoquant l'Antiquité grecque nous ramènent à l'époque où son architecte, John Nash, avait imaginé le canal comme un moyen de réaménager entièrement le nord de Londres. Seules quelques villas furent pourtant construites, car les riches voisins du Regent's Park n'appréciaient guère la compagnie des bateliers, considérés comme des « gîtans de rivières ».

En approchant des écluses du quartier de Camden, l'atmosphère se fait justement plus populaire et plus branchée à la fois.



Ci-dessus : vue sur l'écluse de Camden et son célèbre marché en arrière-plan.

Page de droite : Tower Bridge, le célèbre pont londonien, est aussi un musée qui offre un panorama spectaculaire sur une ville en plein renouveau.

CAMDEN, LA MECQUE DU LONDRES ALTERNATIF

C'est l'arrivée du canal, puis du chemin de fer, qui a fait du village de Camden un emplacement idéal pour stocker les marchandises. Chantiers, entrepôts, distilleries, tunnels, étables et même une clinique pour les chevaux tirant les barges sur le canal : Camden fut un quartier industriel jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Dans les années soixante-dix, une quinzaine d'échoppes formèrent l'ébauche de ce qui est aujourd'hui le plus grand marché alternatif de Londres. Berceau du mouvement punk, Mecque des gothiques et des amateurs de bizarreries en tout genre, le marché de Camden offre aujourd'hui un visage plus touristique qu'à la fin du xx^e siècle, mais, dans son ensemble, le quartier a gardé son âme. Bars, clubs, salles de concerts, logements étudiants, boutiques en tout genre en font un des endroits les plus vibrants de la capitale. C'est ici que vivait la chanteuse Amy Winehouse et que sont installés de nombreux médias et figures du show-biz. C'est d'ailleurs à Camden Town qu'ont été conçues les marionnettes du célèbre « Muppet Show » et de 1, rue Sésame, deux émissions historiques de la télévision britannique inspirées par ce quartier ! C'est opportunément au pied du *Dingwalls*, un joli pub et une salle de concert mythique, que se termine la visite en péniche de cette portion du canal.

Il est toutefois possible de longer ses berges en bateau ou à pied jusqu'à la Tamise, en traversant de nombreux quartiers en plein renouveau, comme Angel, King's Cross ou Islington, jusqu'au cœur des docks de Londres, à deux pas de Canary Wharf. En tout, le parcours de Little Venice à la Tamise en suivant le Regent's Canal s'étend sur une vingtaine de kilomètres.

LE RENOUVEAU DES DOCKLANDS

C'est ici que les retrouvailles entre les Londoniens et leur rivière ont véritablement eu lieu à partir de la réhabilitation des docks dans les années quatre-vingt. La fin de l'empire colonial britannique et les crises industrielles de l'après-guerre avaient en effet transformé des kilomètres de docks en zones sinistrées où vivait une main-d'œuvre largement désœuvrée. C'était particulièrement le cas sur l'île aux Chiens, où se trouve Canary Wharf, un ancien quai devenu une luxueuse marina et un quartier d'affaires. On peinera à trouver un véritable charme aux quartiers les plus récents et les plus éloignés du centre, qui manquent encore d'âme, malgré quelques réalisations spectaculaires. Outre les docks de Canary Wharf et leurs gratte-ciels, de l'autre côté du fleuve, sur la péninsule

de Greenwich, on ne peut pas rater le gigantesque Millenium Dome, construit pour une exposition consacrée à l'an 2000, puis reconverti en salle de spectacle. Autre attraction récente, les télécabines Emirates Air Line, inaugurées avant les J.O. de 2012. Elles permettent de traverser le fleuve en jouissant d'une vue spectaculaire, notamment sur son impressionnante barrière anti-inondation. Lorsqu'on découvre ce quartier de nuit, un laser marque le passage du célèbre méridien de Greenwich. On peut d'ailleurs pousser jusqu'aux jardins de l'Observatoire pour découvrir ce quartier paisible, un peu hors du temps, en dépit de sa vocation...

Pour véritablement plonger au cœur de l'histoire des docks de Londres, là où résonne encore l'écho des tavernes bondées de marins et de dockers venus des quatre coins de l'empire, on peut longer la rive nord de la Tamise, à travers les quartiers de Limehouse et Wapping. Limehouse fut le premier Chinatown de Londres, connu pour ses fumeries d'opium et quelques-unes des premières enfilades de maisons géorgiennes du pays. Bien qu'ils aient été très touchés pendant le Blitz de la Seconde Guerre mondiale, ces quartiers ont gardé leur caractère. Ils sont ouverts sur la Tamise, qui subit ici le mouvement des marées, grâce à de petits escaliers. En flânant dans ses rues pavées bordées d'immeubles de briques, on tombe aussi sur de bonnes adresses pour déjeuner ou boire un verre. Avec sa superbe terrasse donnant sur le fleuve, le *Narrow*, tenu par

le chef Gordon Ramsay, représente bien la modernité de la cuisine anglaise d'aujourd'hui, à la fois enracinée mais innovante et abordable. Le célèbre marché aux poissons de Billingsgate se trouve d'ailleurs à quelques centaines de yards de Canary Wharf.

Plus intimiste, le quartier de Wapping, où le Regent's Canal nous a menés depuis Little Venice, mérite vraiment le détour. C'est ici qu'étaient pendus les pirates capturés par la marine royale, et le caractère maritime du quartier reste prégnant. Les amateurs de vieux pubs historiques y trouveront des perles,

en activité depuis le *xvi^e* siècle, tels que le *Prospect of Whitby*, le *Town of Ramsgate*, le *Captain Kidd* ou le *Dickens Inn*. Ce quartier désormais résidentiel fut un lieu de lutte acharnée entre les ouvriers de News International et leur patron d'alors, Rupert Murdoch, qui venait d'y construire une imprimerie ultra moderne annonçant des centaines de milliers de licenciements. Ce bras de fer syndicat-patron fut un des plus acharnés de l'ère Thatcher avec la grève des mineurs.

“ Berceau du mouvement punk, Mecque des gothiques et des amateurs de bizarreries en tout genre, le marché de Camden Town offre aujourd'hui un visage plus touristique mais a su garder son âme. ”



TOWER BRIDGE



Symbole de Londres, au même titre que Big Ben, Tower Bridge était à sa construction, en 1894, le pont le plus sophistiqué au monde. Contemporain de la tour Eiffel, il partage aussi sa construction entièrement métallique. Les tours de pierre ne sont en effet qu'un habillage cosmétique de la structure métallique. Contrairement à sa cousine parisienne, le Tower Bridge n'était cependant pas qu'une affaire de prestige. Il s'agissait de combiner le passage des bateaux sous le pont à celui de milliers de personnes au-dessus de la rivière.

Le projet retenu permettait à la fois de lever les tabliers du pont à l'environnement, grâce à un système hydraulique propulsé par la vapeur, et aux piétons de le traverser à tout moment en empruntant les passerelles à son sommet. Fermées au public au début du *xx^e* siècle, celles-ci ont été couvertes, puis rouvertes dans les années quatre-vingt avec un musée consacré au pont. On découvre notamment la salle des machines, une exposition sur les ponts du monde et une vue imprenable sur le cœur de Londres et la Tamise. Le plancher de la passerelle est maintenant équipé de larges sections de verre transparentes qui permettent de goûter au frisson du vide et d'observer l'ouverture du tablier en contrebas.



LA TOUR DE LONDRES, JOYAU DE LA COURONNE



Autre étape incontournable d'une découverte de Londres au fil de l'eau, la Tour de Londres date de la conquête de l'Angleterre par les Normands au XI^e siècle. Elle est à l'origine une des nombreuses fortifications construites par les nouveaux arrivants, particulièrement, ceux de Normandie, de Bretagne mais aussi de toute la France, pour asseoir leur autorité et contrer les révoltes. Elle devint ensuite résidence royale, prison, armurerie et même ménagerie royale, avant de s'ouvrir au tourisme. On y découvre notamment les célèbres joyaux de la Couronne. L'idéal est de visiter la forteresse en compagnie des célèbres Beefeaters, ces gardiens des clés qui protégeaient jadis les joyaux de la Couronne et la prison. Ce corps composé d'anciens militaires occupe toujours la Tour de Londres, qu'ils connaissent mieux que quiconque.

Ci-dessus : les quais de la Tamise hier et aujourd'hui. La Tour de Londres, à gauche, qui renferme les joyaux de la Couronne, disparaît quelque peu dans un environnement dominé par les réalisations architecturales de prestige.

À droite, vue sur le Millenium Bridge, qui relie les quartiers de Southwark et de la City.

Mais le quartier fluvial le plus surprenant pour qui n'aurait pas visité les docks de Londres depuis les années quatre-vingt est Bankside, sur la rive sud, en face de la City et de la cathédrale Saint-Paul. Cet ancien quartier de perdition, où se trouvaient les maisons closes, les théâtres et les salles de jeux, était déjà populaire à l'époque des Tudor (XVI^e siècle). Shakespeare lui-même y a vécu et Dickens en fit un de ses décors principaux. Ce quartier fascinant nous fait passer du Moyen-Âge à l'ère contemporaine de mille et une manières tant il regorge de surprises. À la plus vieille cathédrale gothique de Londres, celle de Southwark, répond le fascinant musée d'art contemporain, le Tate 2, installé dans une ancienne centrale électrique. Aux boutiques *fashion* et restaurants branchés qui occupent le très contemporain complexe de Bankside Mix, au bord de la rivière, répond le superbe marché ancien de Borough, à cent mètres du London Bridge, apprécié des gourmets. La promenade vers l'ouest nous entraîne dans un réseau de ruelles qui rappellent le Moyen-Âge, dont la jolie Clink Street et son ancienne prison, abritant un petit musée. Au milieu d'une foule de galeries d'art ou de design, on trouve aussi un bassin où figure la réplique du *Golden Hinde*, le galion corsaire avec lequel Francis Drake fit le tour du monde. Pubs, cafés, chocolaterie, il y en a pour tous les goûts ! Le théâtre continue de nourrir l'âme du quartier avec l'immense Royal National Theatre, près de pont de Waterloo, l'Union Theatre et l'étonnant Shakespeare Globe. Ce dernier est une



La grande roue, baptisée l'œil de Londres, à deux pas de Westminster.

incroyable réplique d'un théâtre en plein air, bâti en 1599 et où Shakespeare a travaillé et écrit ses plus grandes pièces. Des représentations sont proposées en intérieur ou en extérieur toute l'année. À deux pas du Globe, un musée est consacré aux vestiges du théâtre d'origine, le Rose Playhouse.

Côté rivièrre, Bankside regorge de restaurants, de galeries, et la promenade attire des milliers de visiteurs quotidiennement. Plusieurs pubs historiques, dont le célèbre *Anchor*, un des plus anciens pubs de Londres, se trouvent dans les environs. C'est aussi ici que partent les bateaux qui proposent des dîners-croisières sur la Tamise. Pour embarquer, on emprunte l'une des nouvelles passerelles qui traversent le fleuve, dont le célèbre Millenium Bridge. En continuant jusqu'au pont de Westminster, on parvient au célèbre London Eye, une immense grande roue qui tourne très lentement dans le ciel de Londres. La vue est imprenable même si, observé depuis les rives de Bankside, le panorama est déjà fort spectaculaire.

Ici, la City dévoile un nouveau visage, plus ostentatoire que par le passé, avec ses gratte-ciels qui n'en finissent pas de défrayer la chronique et d'attirer les sarcasmes des Britanniques, comme la plus haute tour de l'Union européenne, le Shard, « l'éclat de verre », qui culmine à 310 m et qui, selon le conservatoire du patrimoine, « a transpercé le cœur historique de Londres ». Il est vrai que les bouleversements architecturaux des bords de la Tamise ont de quoi surprendre ceux qui ont conservé le souvenir d'une capitale plutôt conservatrice en la matière. L'ouverture très grande du pays au capitalisme mondial, notamment en provenance des pays du Golfe, a changé la donne et rendu possible le financement de projets pharaoniques qui sont loin de faire l'unanimité. Les Londoniens désignent par exemple la tour du 30 St Mary Axe par le qualificatif de « cornichon », tandis que le 20 Fenchurch Street a été rebaptisé « Talkie Walkie ». Un gigantisme qui fait grincer des dents les amoureux du patrimoine, désolés de voir la Tour de Londres, qui surplombait fièrement la Tamise autrefois, reléguée au rang de petit fortin niché aux pieds de tours de verre toujours plus hautes. À tel point que l'Unesco menace aussi depuis plusieurs années d'inscrire la Tour de Londres – qui appartient au patrimoine mondial – sur la liste du patrimoine universel en danger.

Une fois achevé ce tour de Londres sur l'eau, à partir de Westminster, on peut opter pour la découverte du Londres « terrestre » : Trafalgar Square, Piccadilly, Soho et Covent Garden ne sont qu'à quelques minutes à pied.

À moins de vouloir explorer plus avant les charmes du Londres aquatique en longeant les quais de la Tamise jusqu'à l'incontournable Tate Gallery, le prestigieux musée d'art britannique, installé lui aussi au bord du fleuve, sur les quais de Millbank. De là, on a une vue imprenable sur le célèbre quartier général du MI5, les services secrets de sa Majesté, maintes fois entrevu dans James Bond, notamment dans *Skyfall*. Son architecture curieuse lui vaut le surnom de Legoland ou encore Babylone-sur-Tamise !

En chemin, n'oubliez pas d'ouvrir grand les yeux car il n'y a pas que les touristes qui sont séduits par la réhabilitation de la Tamise. L'eau y serait désormais si propre qu'on y verrait des saumons et parfois même des phoques et des dauphins !



LE CŒUR DE LA MONARCHIE PARLEMENTAIRE



La Tamise nous mène naturellement, vers la fin de cette découverte fluviale, à la hauteur du célèbre pont de Westminster. Une statue de la reine celte Boudicca nous rappelle que l'histoire de la Grande-Bretagne et celle de Londres remontent bien au-delà des invasions anglo-saxonnes. Cette reine, considérée comme la première dame de fer de l'histoire britannique, a longtemps résisté aux Romains en détruisant plusieurs de leurs villes, dont Londres. Elle a inspiré des générations de Britanniques et même la reine Victoria. Sa statue fait face à un lieu emblématique de la monarchie parlementaire, le palais de Westminster, qui abrite le Parlement britannique. Il est surmonté de plusieurs tours, dont celle de l'Horloge, qui abrite la célèbre cloche surnommée Big Ben. Pour se convaincre que tout ce qui touche aux fondations de la couronne britannique se trouve rassemblé dans un mouchoir de poche, il faut visiter l'abbaye de Westminster, un des plus somptueux édifices gothiques de Londres et surtout à la fois lieu de couronnement et nécropole des monarques britanniques. Un coin y est aussi réservé aux écrivains et aux grands hommes. Le palais de Buckingham, résidence des souverains britanniques, se trouve lui aussi à quelques minutes de Westminster à pied.



Y ALLER

Découvrez les circuits et week-ends en Angleterre proposés par Salaün Holidays : www.salaun-holidays.com.

Pour véritablement découvrir Londres au fil de l'eau, la Brittany Ferries propose des excursions en Angleterre au départ de Saint-Malo, Caen et Cherbourg. La croisière commence ainsi par une soirée et une nuit à bord. Le matin, l'acheminement à votre hôtel au cœur de Londres, en moins de deux heures, vous permet de commencer la journée reposé et... mariné. www.brittany-ferries.fr



En haut : échoppe dans le célèbre Borough Market dans le quartier de Southwark.

En bas : The Anchor, un des pubs historiques de Bankside. Bien qu'il se trouve au bord de la Tamise, on n'y boit pas que de l'eau !

> 23h45/ Prêt pour un bain de soleil
Cap Nord - Norvège



© PHILLIPS - Crédit photo : Fotolia, IM 029.10.0031

Tour Operator expert en Scandinavie

Circuits | Séjours | Voyages à la carte

Norvège, Suède, Finlande, Danemark, Islande, Pays Baltes... Parce que vous n'êtes pas un voyageur comme les autres, nous vous invitons à vivre des sensations différentes des autres. Changez de rythme et laissez-vous aller à des rencontres et un art de vivre exceptionnel, accompagné d'un expert.

> www.nordiska-voyages.com

Nordiska
by Salatin Holidays
Le Nord grandiose

CIRCUITS | SÉJOURS | CROISIÈRES | VOYAGES À LA CARTE

OFFREZ-VOUS LE MEILLEUR DE LA RUSSIE



© POUCHKINE - Crédit photo: KADUO, IM 029, 10.0031

Le spécialiste de la Russie et des républiques de l'ex-URSS.

Une nuit blanche à Saint-Pétersbourg, les plages de la mer Noire, la Route de la Soie ou les chemins des écrivains, des musiciens et des danseurs éternels ? Quelle que soit votre Russie, avec Pouchkine Tours, elle sera merveilleuse. Choisissez votre rêve et laissez-vous guider.

www.pouchkine-tours.com



RUSSIE

1917 ★ 2017

100^E ANNIVERSAIRE
DE LA
RÉVOLUTION
D'OCTOBRE



20. SUR LES TRACES
DES RÉVOLUTIONS RUSSES

Yann Rivallain & Erwan Chartier-Le Floch



34. AU CŒUR DU BUNKER
DE STALINE

Théophane Le Méné

Lors de la révolution d'octobre, les marins du croiseur *Aurore* prennent le parti des insurgés.
Il est immortalisé par Eisenstein, en 1928, dans son célèbre film *Octobre rouge*.

SUR LES TRACES DES RÉVOLUTIONS RUSSSES

Du palais d'Hiver au croiseur Aurore, du port de Kronstadt au mausolée de Lénine en passant par les grandes artères de Saint-Petersbourg et de Moscou, un voyage à travers la Russie des révolutions promet de ressentir à chaque pas le grand frisson de l'histoire. De visites en visites, le pouvoir autocratique d'une famille impériale isolée du peuple dans ses somptueux palais, une aristocratie peu à peu honnie mais aussi l'incroyable richesse de l'Église russe dominant une paysannerie affamée nous ramènent aujourd'hui comme hier aux fermentations des révolutions russes. Le centenaire de la révolution est une occasion unique de redécouvrir l'histoire de la Russie contemporaine. Nous vous proposons un parcours aléatoire autour des lieux de mémoire, des grands moments et des grandes figures de la révolution.

**YANN RIVALLAIN
& ERWAN CHARTIER-LE FLOCH**





Page de gauche : l'ouvrier et la kolkhoziennne.

Ci-dessus : le tsar Nicolas II.

En bas : l'état insurrectionnel de 1917 est favorisé par la misère due à la situation de guerre et à un hiver particulièrement rigoureux. Les manifestations contre le régime tsariste se multiplient.



LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER

Au début de l'année 1917, l'Empire russe n'a jamais autant mérité son surnom de « colosse aux pieds d'argile ». Son économie est à l'agonie, son industrie exsangue. Nombreuse en hommes mais mal équipée, son armée a subi plusieurs lourdes défaites contre l'Allemagne et l'Autriche. Le front s'est stabilisé depuis quelques mois. À l'arrière, les grèves et les émeutes se succèdent, tandis que l'impopularité du tsar Nicolas II ne cesse de croître. Particulièrement rigoureux, l'hiver entraîne des pénuries de vivres dans la capitale, Saint-Pétersbourg. Le 20 février, le manque de matériaux oblige l'usine Poutilov à cesser son activité. Des milliers d'ouvriers sont limogés et viennent gonfler le flot des manifestants. Dans les jours qui suivent, des affrontements éclatent et, le 25 février, Nicolas II ordonne de mater le mouvement : 150 personnes sont tuées le lendemain par la police. Une insurrection populaire éclate ; de nombreux soldats fraternisent avec les manifestants et l'arsenal est pris d'assaut par la foule. Un soviét (conseil) de Petrograd est formé, d'autres comités révolutionnaires prennent le pouvoir à Moscou et dans différentes régions. Parallèlement, les démocrates et les modérés forment un gouvernement provisoire, avec pour dessein d'instaurer un régime parlementaire. Ces deux pouvoirs vont trouver un compromis temporaire pour mettre fin à l'empire. Ce dernier s'effondre en quelques jours : le 15 mars, sous la pression de l'état-major, Nicolas II abdique en faveur de son frère, le grand-duc Mikhaïl. Devant la contestation populaire, ce dernier renonce au trône dès le lendemain. En quelques jours, une monarchie de plusieurs siècles, qui a créé l'un des plus vastes empires du monde, est balayée.

Saint-Petersbourg,
défilé militaire devant le palais de l'Ermitage.

Un des grands symboles de la révolution russe est aussi l'un des lieux les plus visités du pays, le palais d'Hiver, qui abrite aussi le musée de l'Ermitage. On y découvre les escaliers qu'empruntèrent les bolcheviks lorsqu'ils pénétrèrent dans le palais d'Hiver à la recherche des membres du gouvernement provisoire. Dans la petite salle où s'étaient réfugiés une partie des ministres du gouvernement Kerenski, une horloge marque l'heure à laquelle ils furent arrêtés, à 2 heures du matin.

Autre grand acteur de ces heures tragiques, le croiseur *Aurore*, qui tira à blanc vers le palais d'Hiver, se visite aujourd'hui sur le quai Petrogradskaya. C'est à son signal que les soldats et les marins en révolte ont répondu en prenant le palais d'Hiver d'assaut. Le navire participa aussi à la guerre russo-japonaise.

L'Institut Smolny, un imposant édifice néo palladien qui fut à l'origine une école pour jeunes filles de bonne famille, ouvre



★ SOUVENIRS ★ DE RÉVOLUTION À SAINT-PÉTERSBOURG

aujourd'hui ses portes aux visiteurs. C'est ici que Lénine avait installé son quartier général, son bureau et ses appartements, qu'on visite aujourd'hui. C'est dans le hall de ce bâtiment qu'a été annoncée la réussite de la révolution d'octobre 1917. Un mémorial consacré à Lénine fait face à l'édifice, qui fut aussi le siège du PC et la mairie à la période soviétique.

La forteresse Pierre et Paul, fondée par Pierre le Grand comme le cœur du pouvoir tsariste, fut aussi témoin des événements de 1917. Déjà utilisée comme prison au temps des tsars, en 1917, elle fut ouverte par les bolcheviks, puis vit l'arrivée massive de prisonniers issus de l'ancien régime. On y découvre aussi les tombeaux de nombreux tsars, sur lesquels figurent des aigles bicéphales, y compris, depuis 1998, dans la crypte attenante, ceux de Nicolas II et d'une partie de sa famille, exécutés en 1918 dans le sillage des révolutions russes.





Kronstadt, le célèbre port militaire servant d'avant-poste à la marine russe depuis Pierre le Grand, est lui aussi associé à la révolution de 1917. On y accède par une longue digue reliant l'île de Kotlin dans la baie de la Neva, à une cinquantaine de kilomètres de Saint-Pétersbourg. Autrefois interdit aux étrangers, le port de Kronstadt, avec ses rues alignées au cordeau, ses nombreuses casernes et navires militaires, a perdu de son mystère, mais il reste très évocateur. Les marins de Kronstadt figuraient parmi les premiers insurgés en 1905, puis 1917 et furent considérés comme les héros de ces révolutions jusqu'à ce qu'ils se révoltent eux-mêmes contre les bolcheviks en 1921. Ils contestaient la toute-puissance du parti, qui avait selon eux confisqué, la révolution au peuple.

Au cœur de Saint-Pétersbourg, la prestigieuse perspective Nevsky est redevenue le poumon commercial de la cité. Mais on n'oublie pas, en flânant devant les nombreux commerces, bars et restaurants, que c'est ici qu'eurent lieu les grandes marches populaires qui virent les ouvrières du textile, puis les traminois et enfin toute la classe ouvrière défiler en réclamant du pain, l'établissement d'une république et la fin de la guerre, dès le 23 octobre. Cette avenue fut d'ailleurs rebaptisée « avenue du 25 Octobre » en souvenir des révolutions de 1917, avant de reprendre son nom d'origine.

Pour poursuivre ce voyage sur les traces des révolutions russes, une visite au musée d'Histoire politique de la Russie s'impose. Auparavant uniquement consacré aux révolutions d'octobre, il couvre désormais toute l'histoire politique de l'URSS et de la Russie moderne. Il est installé dans l'hôtel particulier de Mathilde Kschessinska, une célèbre ballerine du théâtre Marinsky. On peut clore ce tour d'horizon des lieux de mémoire liés à la révolution russe à Saint-Pétersbourg en s'approchant du palais des Taurides, bien qu'il ne soit pas visitable. Cette magnifique résidence de style palladien construite par le prince Potemkine abrite aujourd'hui l'assemblée des États membres de la Communauté des États indépendants (CEI). Il hébergea aussi la première douma, le Parlement russe, à partir de 1906. Centre du pouvoir impérial, il devint aussi un lieu stratégique pour les révolutionnaires, qui en firent le siège du gouvernement provisoire et du soviet de Petrograd.

La cathédrale Pierre-et-Paul à Saint-Pétersbourg.

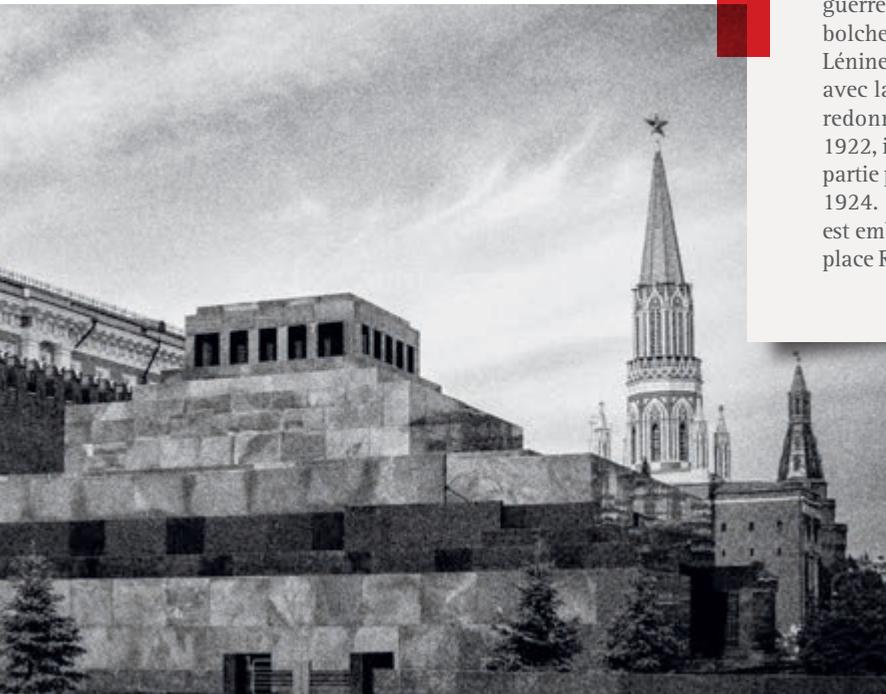
★ 1917

LÉNINE, LE RÉVOLUTIONNAIRE PROFESSIONNEL

Fils d'un fonctionnaire et issu d'un milieu plutôt aisé, Vladimir Illitch Oulianov (1870-1924) bascule dans le marxisme et se radicalise après l'exécution de son frère pour complot contre le tsar. Avocat à Saint-Pétersbourg, il s'engage dans la propagande révolutionnaire auprès des ouvriers, ce qui lui vaut d'être arrêté et exilé en Sibérie, de 1897 à 1900. Il y gagne un surnom : Lénine, « l'homme de la Lena », l'un des grands fleuves sibériens. Il s'installe ensuite en Suisse où il rédige *Que faire ?*, le manifeste du marxisme-léninisme qui préconise l'organisation d'une avant-garde révolutionnaire en parti rigoureux, discipliné et centralisé afin de prendre le pouvoir et instaurer une « dictature du prolétariat ». En 1914, Lénine dénonce la « guerre impérialiste » et refuse l'union sacrée. Pour lui, le conflit doit être la matrice de révolutions futures. En avril 1917, les Allemands favorisent son retour en Russie, dans un wagon plombé, dans l'espoir qu'il pousse le nouveau régime à demander la paix. Sous son impulsion, les bolcheviks prennent l'ascendant dans l'opposition et le pouvoir en octobre 1917. Premier dirigeant communiste de la Russie, Lénine signe la paix avec les empires centraux, crée une terrible police politique, la Tcheka, collectivise les terres et promeut le « communisme de guerre » pour gagner la guerre civile. En 1921, les bolcheviks ont gagné, mais le pays est en faillite. Lénine décide alors d'une pause dans les réformes, avec la NEP (nouvelle politique économique), qui redonne une place à l'économie de marché. En 1922, il fonde l'URSS, mais une attaque le laisse en partie paralysé. Très diminué, il meurt le 24 janvier 1924. Contrairement à son souhait, sa dépouille est embaumée et installée dans un mausolée sur la place Rouge.

En haut : Lénine, « l'homme de la Lena », revient en Russie au printemps 1917. Avec les bolcheviks, il se lance dans une intense propagande auprès des classes défavorisées, qui porte rapidement ses fruits. En octobre 1917, ce professionnel de la révolution parvient à prendre le pouvoir à Saint-Pétersbourg.

En bas : le mausolée de Lénine à Moscou.



OCTOBRE ROUGE

Après la révolution de février, les tensions restent vives entre les démocrates parlementaristes et les soviets révolutionnaires, de plus en plus contrôlés par les bolcheviks. La situation se tend d'autant plus vite que le gouvernement provisoire de Kerenski refuse de terminer la guerre et de mettre en place les grandes réformes sociales attendues. Les bolcheviks, avec leur slogan « la paix, le pain, la terre », sont, eux, de plus en plus populaires chez un peuple épuisé par les privations. La crise économique empire durant l'été 1917, tandis que Lénine intensifie sa propagande et que Trotski prépare activement la prise de pouvoir en armant ses troupes. L'insurrection, très bien organisée, a lieu les 24 et 25 octobre. À Saint-Pétersbourg, les gardes rouges prennent les ponts, les gares, la banque centrale et les centraux de téléphone, puis ils donnent l'assaut au palais d'Hiver, siège du gouvernement provisoire. Contrairement à ce qu'a affirmé ensuite la propagande soviétique, il y a très peu de morts durant ces journées. La plupart des régiments passent du côté des révolutionnaires ou restent neutres. Octobre 1917 est un coup d'État réussi qui va ébranler le monde.

En haut : Lénine haranguant la foule.

En bas : gardes bolcheviques pendant la révolution de 1917.



Ci-contre : Moscou, le monument aux Conquérants de l'espace.

“ La révolution russe va bouleverser cet immense pays et susciter un énorme espoir auprès des masses du monde entier. ”

BOLCHEVIKS, MENCHEVIKS ET AUTRES RÉVOLUTIONNAIRES

Après la prise de pouvoir d'octobre 1917, les bolcheviks doivent faire face à une réaction de l'armée, des monarchistes, des démocrates mais également des autres partis révolutionnaires, au premier lieu desquels les mencheviks. En effet, l'extrême gauche russe de l'époque, Lénine inclus, est en grande majorité issue du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR). Suite à des désaccords de fonds et de doctrine, Lénine et la majorité du parti (les « bolcheviks », les majoritaires) font scission au congrès de Bruxelles en 1903. Les bolcheviks entendent former un parti de révolutionnaires professionnels plutôt qu'une organisation de masse. Ils refusent de participer à la vie parlementaire « bourgeoise » et d'entrer à la douma, le parlement accordé par le tsar en 1905. Les minoritaires du POSDR, les « mencheviks », sont au contraire partisans d'une action parlementaire pour mettre fin au tsarisme et prônent la mise en place du socialisme par étapes sans exclusion des alliances avec les partis bourgeois ou paysans. Après octobre 1917, les mencheviks et une autre formation, les sociaux-révolutionnaires, refusent de participer à un gouvernement de coalition avec les bolcheviks. Ils sont alors dénoncés comme contre-révolutionnaires et sont combattus par les bolcheviks. La Géorgie, qui s'était donné un gouvernement menchevik, est envahie par l'Armée rouge en 1922 et fortement réprimée. Très implantés dans les milieux révolutionnaires russes, les anarchistes sont également combattus par les bolcheviks. Commandés par Makhno, ils parviennent à rassembler une armée en Ukraine, qui lutte contre les tsaristes, puis sera anéantie par l'Armée rouge.





Le stade de football de Pyongyang en Corée du Nord.

a révolution russe va bouleverser le pays et susciter un espoir immense auprès des masses populaires du monde entier. Une cinquantaine d'États vont, au cours de leur histoire, se référer au modèle mis en place par les bolcheviks à partir d'octobre. On estime qu'un tiers de l'humanité a été concerné par le socialisme à un moment de son histoire. Quelques grands États comme la Chine, le Vietnam, le Laos, Cuba ou encore la Corée du Nord se réfèrent aujourd'hui encore au communisme. Des traces des révolutions de 1917 sont donc à découvrir aux quatre coins du monde.

★ LA VIE ★ EN ROUGE

Malgré la disparition de l'URSS en 1991 et la fin annoncée de « l'homme rouge », il reste bien des traces de cet héritage dans la vie quotidienne de la Russie. Contrairement à l'Europe centrale, la Russie a gardé intacts de très nombreux et spectaculaires monuments consacrés aux grandes heures de l'édification du socialisme et à ses figures. Architecture, objets du quotidien, affiches : le « spectre du communisme », pour reprendre la formule de Marx, hante pacifiquement la société russe et son imaginaire, pour le plus grand bonheur des visiteurs. On ne compte plus les noms de restaurants, les t-shirts, objets usuels ou encore les produits alimentaires qui font l'objet d'une certaine nostalgie, voire d'un culte, y compris chez les plus jeunes.



LE MASSACRE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE

Après son abdication, Nicolas II est placé en résidence surveillée, puis évacué avec sa famille, en août 1917, vers Tobolsk en Sibérie. Après la révolution d'octobre, les conditions de détention de la famille impériale se détériorent et les mesures vexatoires ou les humiliations se multiplient. En mai 1918, le tsar et sa famille sont internés dans la villa Ipatiev, à Iekaterinbourg. Les bolcheviks craignent que le roi d'Angleterre, cousin du tsar, ne lance une opération militaire pour le libérer. Mais durant l'été, les armées blanches se rapprochent de la ville. Les geôliers reçoivent un télégramme leur demandant d'exécuter les prisonniers. C'est Lénine en personne qui a sans doute décidé de leur sort. L'ex-empereur, son épouse et ses enfants sont emmenés dans l'entresol de la villa. Il est le premier à mourir sous les balles, suivi de la tsarine. Les princesses font un rempart de leur corps au tsarévitch. Les balles ne parviennent pas à traverser leurs corsets où des diamants ont été dissimulés. C'est donc à l'arme blanche que les gardes rouges vont les achever. Les corps sont ensuite jetés dans une fondrière et brûlés à la chaux vive et au vitriol. Plusieurs légendes ont couru sur la survie d'une partie des enfants impériaux, alimentant des controverses jusqu'à nos jours. Dans les années quatre-vingt-dix, Boris Eltsine a fait exhumer les restes de la famille impériale, qui sont désormais inhumés dans la cathédrale Pierre-et-Paul de Saint-Pétersbourg.

Ci-dessous : la villa Ipatiev à Iekaterinbourg, où fut internée la famille impériale en mai 1918.



LA GUERRE CIVILE 1917-1923

Dès le lendemain de la révolution d'octobre, des combats éclatent entre les bolcheviks et leurs opposants. Très complexe et meurtrière, la guerre civile russe vient de commencer, mettant aux prises une multitude d'acteurs et de pays. La France et l'Angleterre, qui ne digèrent pas l'armistice demandé par Lénine à l'Allemagne, envoient ainsi des troupes combattre les « rouges ». Après le traité de Brest-Litovsk, l'Allemagne peut en effet rapatrier ses troupes du front de l'est vers l'ouest et manque de justesse de gagner la guerre contre les Alliés. En Russie, Lénine déclare le « communisme de guerre » et instaure la « terreur rouge » contre les ennemis de classe, qui répond à la « terreur blanche » des contre-révolutionnaires. Trotski fonde l'Armée rouge et exige une discipline de fer des hommes. Il en fait une force de 5 millions de combattants aguerris en 1920. Dès 1918, il prend la ville stratégique de Kazan, puis défait une à une les armées blanches. En 1920, il bouscule les Polonais jusqu'aux portes de Varsovie. En novembre 1920, les dernières troupes « blanches », retranchées en Crimée, sont évacuées vers Istanbul. En 1921 et 1922, l'Armée rouge envahit plusieurs pays qui s'étaient émancipés de l'Empire russe : l'Arménie, la Géorgie et les républiques d'Asie centrale, qui sont tous incorporés à la nouvelle URSS. Les bolcheviks remportent la guerre civile au prix de centaines de milliers de morts et d'une militarisation du parti qui va avoir de lourdes conséquences sur le futur de l'URSS.

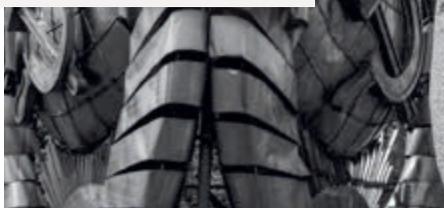
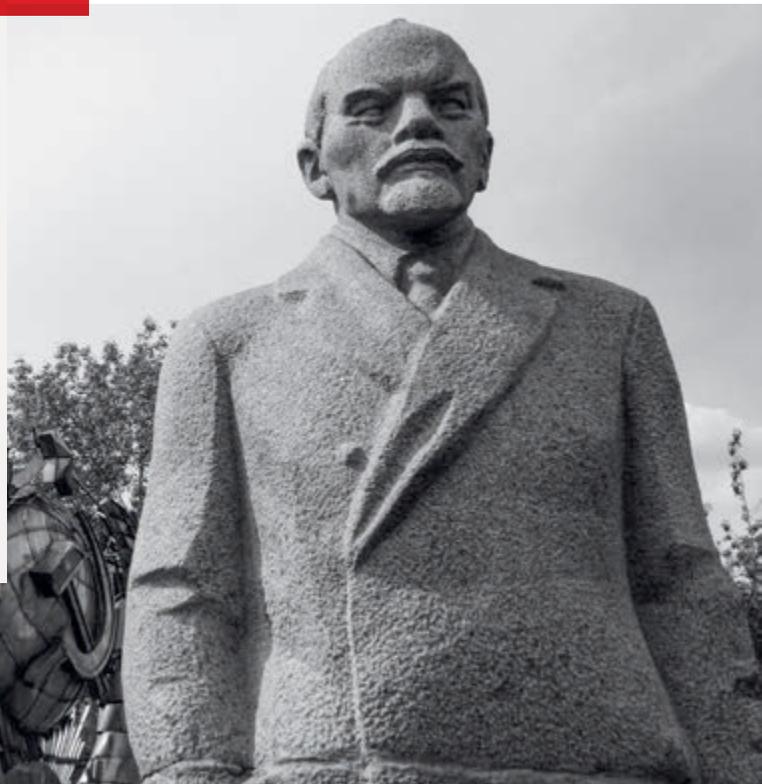
Ci-contre : Nicolas II et la famille impériale sont capturés, puis exécutés par les bolcheviks.
1. Olga Nikolaïevna, 2. Tatiana Nikolaïevna,
3. Maria Nikolaïevna, 4. Alix de Hesse-Darmstadt,
5. Nicolas II, 6. Anastasia Nikolaïevna,
7. Alexis Nikolaïevitch.

TROTSKI, LE CRÉATEUR DE L'ARMÉE ROUGE

Né en Ukraine en 1879 dans une famille juive, Léon Trotski est l'une des figures de la révolution russe. Élève brillant, étudiant à Odessa, il milite dans différents groupes marxistes et révolutionnaires, ce qui lui vaut quelques déportations en Sibérie sous le tsar. En 1902, il s'évade et rejoint Lénine en Angleterre. Lors de la révolution de 1905, il est élu président du soviét de Petrograd. Arrêté et déporté, il parvient à nouveau à s'échapper. En exil, il fonde la Pravda en 1912. Il exprime des divergences tactiques avec Lénine, mais rejoint les bolcheviks en février 1917. Il prépare alors le coup d'État d'octobre 1917. Le 23 janvier 1918, il fait partie des fondateurs de l'Armée rouge, dont il se révèle l'impitoyable commandant. C'est Trotski qui théorise l'usage de la terreur. Il est un partisan de la ligne dure contre toute forme d'opposition. Après la victoire de l'Armée rouge, une lutte implacable s'engage entre lui et Staline pour le pouvoir, tandis que la santé de Lénine décline. Trotski commet de nombreuses maladresses, s'attaquant notamment à la bureaucratie du régime, qui lui valent d'être peu à peu écarté. En novembre 1927, il est exclu du parti et expulsé d'URSS en 1929. En 1940, un agent de Staline l'assassine à coups de piolet au Mexique.

En haut : Léon Trotski, le fondateur de l'Armée rouge.

En bas : on rencontre toujours d'innombrables statues de Lénine dans l'ex-URSS.



À gauche : une des légendaires «Sept Sœurs» de Moscou.

À droite : la nostalgie du communisme est toujours présente en Russie.



Moscou, la place Rouge est le principal lieu de mémoire à visiter pour qui s'intéresse à la révolution d'octobre. Prisé des touristes, le mausolée de Lénine, en forme de pyramide, joute les remparts du Kremlin. Son corps embaumé y est visible depuis 1924 et se trouve dans un état de conservation exceptionnel. Staline reposa à ses côtés jusqu'à l'ère Khrouchtchev avant de rejoindre les autres dignitaires soviétiques, enterrés dans une nécropole derrière le mausolée de Lénine et dans la muraille du Kremlin.

Sur cette même place Rouge, le musée historique d'État, consacré à l'histoire russe, propose en 2017 une exposition sur l'histoire de la révolution d'octobre.

À une trentaine de kilomètres de Moscou, le village de Gorky fut un des lieux de résidence principaux de Lénine à la fin de sa

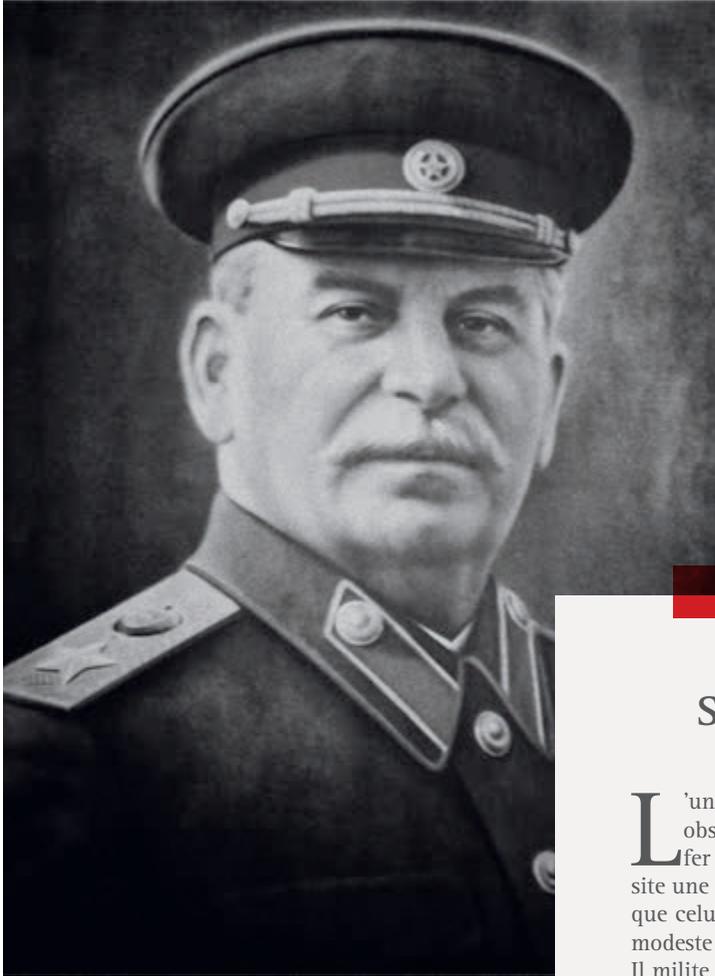
vie. C'est dans cette élégante demeure du XVIII^e siècle qu'il rendit son dernier souffle, entouré de sa famille. Un musée d'histoire politique lui rend hommage depuis 1938, mais c'est surtout la maison, les appartements, les milliers de livres, son bureau et

son appartement du Kremlin, transférés ici, ainsi que sa Rolls-Royce fonctionnant à l'alcool, qui donnent à la visite tout son intérêt.

À Moscou, bien d'autres monuments, bâtiments et noms de rues évoquent la révolution bolchevique et ses conséquences.

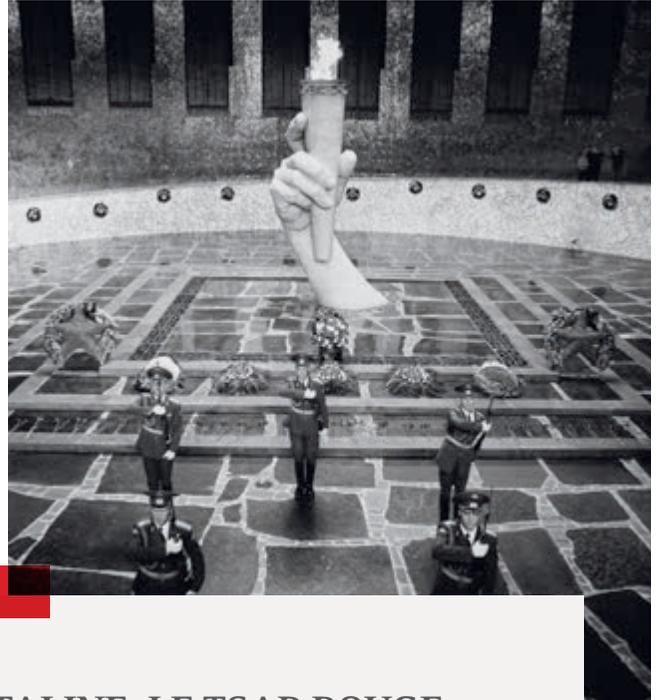
Parmi les réalisations les plus marquantes de l'ère révolutionnaire, le métro de Moscou est sans doute la plus impressionnante, suivie des gratte-ciel de Staline, les célèbres Sept Sœurs. À ne pas manquer non plus, le cimetière des statues déchuées, près du parc Gorky.

★ L'HÉRITAGE ★ MOSCOVITE



À gauche : après sa prise de pouvoir, Staline encourage un véritable culte de la personnalité à son égard.

À droite : la relève de la garde au mémorial de la «Mère Patrie» à Volgograd.



STALINE, LE TSAR ROUGE

L'une des erreurs de Trotski aura été de ne pas assister aux obsèques de Lénine, au contraire de Staline, « l'homme de fer », qui avait très bien compris que tout pouvoir nécessite une dose de mise en scène et de symbolique. Quel destin que celui de ce Géorgien, né à Gori en 1878 dans un milieu modeste ! Bon élève, il intègre le séminaire où il devient... athée. Il milite ensuite avec le POSDR, ce qui lui vaut une déportation en Sibérie. De retour en 1904, il participe à des braquages parfois sanglants pour financer la cause révolutionnaire. En 1917, il adhère aux thèses d'avril de Lénine et devient membre du Politburo. Pendant la guerre, il se heurte fréquemment avec Trotski. Staline gravit ensuite les échelons et devient, en 1922, secrétaire général du parti communiste, fonction qui va devenir essentielle en URSS. Pour asseoir son pouvoir, il s'appuie sur la bureaucratie et la police, ce qui va lui permettre d'éliminer – au propre comme au figuré – ses principaux opposants. Dans les années trente, il instaure un régime totalitaire et règne par la terreur, déportant des milliers d'opposants au Goulag. Ses politiques de collectivisation des terres provoquent des millions de morts, particulièrement en Ukraine. Mais avec le Gosplan, l'URSS se modernise et devient une puissance industrielle. Vainqueur de la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle l'URSS compte près de vingt millions de morts, Staline meurt en 1954 après avoir instauré un véritable culte de la personnalité que remettront en cause ses successeurs.

L'Église-sur-le-Sang Versé d'Ékatérinbourg.

Ekaterinbourg, une gigantesque cathédrale a été construite sur le site de la maison Ipatiev, où les Romanov vivaient en captivité jusqu'à leur exécution. Elle fut détruite sous le régime soviétique, en 1977 afin d'éviter qu'elle ne devienne un lieu de culte de l'époque impériale.

Le monastère des Saints Martyrs, de Ganina lama, à une quinzaine de kilomètres de la ville est lui aussi associé au destin tra-

★ AILLEURS ★ EN RUSSIE

gique de la famille impériale. C'est ici, dans un puits de mine, que les cadavres des Romanov auraient été jetés et brûlés.

Les passionnés d'histoire ne manqueront pas de découvrir la ville d'Oulianovsk. L'ancienne Simbirsk porte le nom patronymique de Lénine depuis sa mort en 1924. Un vaste musée mémorial est consacré au leader de la révolution bolchevique et à l'histoire de l'URSS. Ironie de l'Histoire, le prédécesseur de Lénine à la tête de l'État, Alexandre Kerenski, qui fut le chef du gouvernement provisoire, est lui aussi un enfant de Simbirsk.



AU CŒUR DU BUNKER DE STALINE

Difficile d'évoquer la Russie sans son immensité, son froid, ses bulbes et sa vodka. Mais sait-on que dans les entrailles soviétiques, des centaines de bunker quadrillent en damier le territoire et donnent à voir un autre visage de la Russie ? S'il en est un qu'il convient de visiter, c'est bien celui d'Izmaïlovo. En novembre 1941, Staline y aurait travaillé alors que la bataille de Moscou était engagée et que les Allemands étaient aux portes de la ville. Dans ce bunker aux dimensions vertigineuses s'est jouée la survie du régime au-delà de 1942 et par là-même le sens de l'histoire.

THÉOPHANE LE MÉNÉ

Page de droite, en haut : le buste de Staline

Page de droite, au centre : l'entrée au bunker Izmaïlovo est habilement dissimulé. Ce n'est qu'en 1990 qu'il a été découvert.

Page de droite, en bas : le bureau de Staline avec les trois téléphones pour joindre l'le KGB, les quartiers généraux et le gouvernement.





Moscou compte autant de beautés que la nuit d'aimables étoiles », peut-on lire dans le chef d'œuvre Eugène Onéguine d'Alexandre Pouchkine, le poète, dramaturge et romancier russe. Qui oserait prétendre le contraire ? Une simple promenade dans la rue Tverskaya, quelques regards vers la place du Manège, une oreille tendue en direction du théâtre Bolchoï, un instant d'émerveillement face au Kremlin, au milieu de la place Rouge et de sa cathédrale Basile-le-Bienheureux, un moment de silence dans une des milliers d'églises orthodoxes qui quadrillent la ville ou bien au monastère de Novodievitchi, et l'assertion du poète prend tout son sens. Mais il y a les étoiles que l'on peut voir et celles que l'on ne voit pas. Et sûrement est-ce ce que sous-entendait l'écrivain soviétique Venedict Erofeiev lorsqu'il disait : « Un millier de fois, j'ai déjà parcouru Moscou du nord au sud, d'est en ouest... et jamais je n'ai vu le Kremlin ». Car Moscou, à l'instar de beaucoup d'autres grandes villes merveilles, ne dévoile pas tout, du moins pas aussi facilement. Il y a les recoins, il y a les ruelles. Il y a aussi les endroits insolites, confidentiels, secrets, mystérieux, et parmi ceux-là, ceux que l'histoire et sa grande hache ont engendrés. Le bunker de Staline en est un. Mais avant de le raconter, il faut marcher dans le froid et la neige et remonter le temps.

“ Plus qu'un bunker, c'est en réalité un véritable palais souterrain que Staline a connu sous cet aspect. ”



DANS LES ENTRAILLES DE MOSCOU

Année 1935, Staline est au pouvoir depuis 1922 et Moscou inaugure sa première ligne de métro, qui mène de la station Sokolniki à la station Park Kouloury avec une bifurcation vers la station Smolenskaïa. Imaginé dès 1870 par Alexandre II et sans cesse reporté, ce qui semblait être devenu une arlésienne voit enfin le jour. Creusés profondément sous terre, à environ 60 mètres, les tunnels du métro sont étonnamment fabriqués d'une épaisse carapace de pièces de métal soudées et boulonnées les unes aux autres sur des kilomètres. La chape de métal est elle-même entourée d'une épaisseur de plus d'un mètre de béton injecté. Si la technicité de cet ouvrage interroge légitimement l'ingénieur d'aujourd'hui, c'est que le métro n'a pas seulement été pensé pour assurer le

transport des Moscovites. L'époque s'apprête en effet à entrer dans un des événements majeurs du xx^e siècle et les prémices de la guerre se font déjà sentir. Aussi Staline a-t-il, dans le plus grand secret, décidé que le métro servirait de refuge pour la population moscovite sous les bombes allemandes et que sa réalisation permettrait, dans le même temps, de construire discrètement un certain nombre de bunkers. Parallèlement à la construction du métro, un réseau à part entière est donc édifié : « Métro 2 ». Ce réseau classé secret défense reste toujours fermé au public, et son existence est d'ailleurs contestée par le Kremlin. Car il ne s'agit, en réalité, ni plus ni moins que d'une vaste installation militaire reliant des bases militaires, bunkers et centres de commandement par des tunnels sous des terrains situés aux quatre coins de Moscou.

Toujours dans le cadre de ces grands travaux de transformation de la ville, Staline annonce, en 1933, l'édification d'un stade olympique de plus de 120 000 places, relié au métro, à Izmaïlovo, un district de Moscou situé à l'est du Koltso et désormais connu pour son grand marché aux puces. La presse s'en fait alors l'écho en des termes pour le moins laconiques : « Afin d'assurer la tenue adaptée de compétitions sportives et athlétiques, un stade central de l'URSS va être construit dans la ville de Moscou ». Mais ce qu'ignore la population, c'est qu'en même temps que le chantier du stade voit le jour, débute, à quelques mètres sous terre, l'incroyable construction d'une forteresse invisible dont on ne découvrira l'existence que bien plus tard. Si les Allemands devaient prendre le Kremlin, Staline et son gouvernement emprunteraient « Métro 2 » jusqu'à cette installation.

Plus qu'un bunker, c'est en réalité un véritable palais souterrain que Staline a connu sous cet aspect. Les chiffres sont vertigineux : 93 000 m² de surface, quatre niveaux de profondeur qui s'étendent sous une colline adjacente au stade, et un réseau souterrain de routes directement reliées au Kremlin, situé à plus de 17 kilomètres. Chaque pièce a été pensée pour résister à l'épreuve des bombardements grâce à plusieurs épaisseurs de béton armé ; on y cache des armes, des vivres et même des chars – il se murmure que plus de 300 véhicules attendaient ici garés. La salle principale a été construite en rotonde et son dôme intègre une multitude de pots de terre vides afin d'optimiser l'acoustique de la pièce – détail qui n'en est pas un lorsque l'on sait que Staline avait une voix très faible et que ce procédé, caractéristique des églises russes, permettait de créer une réverbération amplifiée qui, au contraire des microphones, était indétectable par les outils de surveillance.

UN LIEU IMPRÉGNÉ D'HISTOIRE

Au milieu du décor, une immense table ronde où l'on imagine volontiers généraux et hauts dignitaires discuter tactique et politique, tout en veillant à ne jamais contredire l'homme de fer. Quelques mètres plus loin, après un petit escalier, se trouve le bureau de Staline. L'endroit est sans prétention et contraste avec la stature de son propriétaire. Sur une table de travail, trois anciens téléphones noirs trônent (l'un pour établir le contact avec le gouvernement, l'autre avec le quartier général des armées, le dernier avec le KGB), un cendrier



En haut : une exposition des divers objets liés à Staline et à son époque.
En bas : un jeu de guerre aux allures d'échiquier offert par la Pologne à Staline.



En haut : uniforme de Joseph Staline, un cadeau des musées de Géorgie au bunker d'Izmailovo.

En bas : la salle de conférence où Joseph Staline présidait les réunions avec son état-major militaire.



contenant une pipe, et divers articles de bureau. Plus intrigant, sur une desserte à l'opposé du plan de travail, un jeu aux allures d'échiquier, qui est en réalité un jeu de guerre, un cadeau qui aurait été offert par la Pologne.

À se retrouver dans ce lieu imprégné d'histoire, où plus de 2 000 personnes auraient pu tenir un siège d'une année, une question domine : Staline y séjourna-t-il ? C'est en tout cas ce que racontent certains. À la suite de la rupture du traité de non-agression avec l'Allemagne, du déclenchement de l'opération Barbarossa et du début de la bataille de Moscou, le Père des peuples y aurait en tout cas travaillé en novembre 1941, précisément au moment où les Allemands pensaient percer les lignes. Durant les premiers jours d'octobre, la panique s'est en effet installée dans la capitale soviétique. L'administration et le corps diplomatique ont été évacués vers l'Est, la population tente de fuir en masse et le régime semble sur le point de s'effondrer. Mais c'est sans compter sur le sursaut slave : Gueorgui Konstantinovitch Joukov, l'officier général le plus décoré de l'histoire de l'Union soviétique et de la Russie, proclame la loi martiale sur les territoires qu'il contrôle comme gouverneur militaire de Moscou. Le couvre-feu est instauré et Staline annonce sa décision de rester au Kremlin. Est-ce à ce moment-là que le cœur du pouvoir aurait alors été délocalisé à quelques 17 kilomètres de la place Rouge ? Sans doute. Et sans doute aussi ceci explique-t-il la survie du régime par-delà les épreuves de 1942.

Ce qui est aujourd'hui devenu un musée accueille toujours plus de visiteurs, même si l'endroit, de par sa nature, semble demeurer un brin confidentiel. Anatole France disait qu'en histoire, il faut se résoudre à beaucoup ignorer ; le bunker de Staline offre d'échapper pour une fois à la règle et de connaître un voyage inédit dans les cryptes du temps. Un voyage qu'on ne saurait refuser. Et pour cause : celui qui y entre incrédule en ressort indubitablement émerveillé.



Retrouvez nos circuits en Russie dans nos catalogues ou sur le site www.salaun-holidays.com.

Découvrez la Russie autrement avec notre film : **La Russie, de Saint-Petersbourg à Moscou au fil de la Volga**

En vente dans les agences de voyages Salaün Holidays.



SANCTI
SPIRITUS,
TRINIDAD,
CIENFUEGOS

*les
perles
du Sud
Cubain*

Façades colorées, vieilles américaines, population jeune...
Trinidad et le sud de Cuba expriment le fond de l'âme du pays.





Cuba est devenue l'une des destinations les plus en vogue. Les Européens, et en particulier les Français, ne sont pas les derniers à s'y précipiter, et à juste titre. Aux charmes de l'île, ses cigares, son climat et sa musique, des figures emblématiques comme Guevara ou Castro ont assuré une promotion planétaire. Mais par quel bout aborder Cuba ? Et si on innovait pour une fois ?

YVES ET SYLVIE POUCHARD



uba, bien sûr, c'est La Havane et son Malecón, Viñales et ses Mogotes, Santa Clara et son Che, Varadero et ses plages, Santiago et son Fidel... La plus grande île des Caraïbes recèle mille trésors et paysages à découvrir, mais il est une route à nulle autre pareille, celle qui, dans le sud, mène d'est en ouest, de Sancti Spiritus à Cienfuegos en passant par Trinidad. Trois cités lumineuses chargées d'histoire, et d'histoires de pirates des Caraïbes, qui se rejoignent l'une après l'autre au terme de moins d'une heure trente de transport, avec moult escales au long du cheminement. Et aucune ne ressemble à sa voisine. Alors, en voiture et bien sûr de préférence en Pontiac, Lincoln, Cadillac ou Chevrolet des années cinquante pour ne jamais oublier que Cuba ne sera jamais un pays comme les autres.

SANCTI SPIRITUS

Au départ de La Havane, on nous avait prévenus : « Vous allez adorer Sancti Spiritus, mais si vous avez un peu de chance, vous la découvrirez encore plus belle après un orage. » Nous avons eu de la chance. La forte et courte ondée s'achevait quand nous avons posé le pied sur le Puente Yayabo, au-dessus de la rivière du même nom. Avec ses cinq arches de pierres de taille, liées selon la légende avec un mortier au lait de chèvre, il s'incurve par son milieu avec une bonne pente de part et d'autre, façon de résister aux flots parfois coléreux du cours d'eau. Construit en 1825 dans le style médiéval, il est le plus vieux pont de Cuba toujours debout. Certains l'ont connu peint en vert, et pour nous, il sera jaune. Il ouvre la montée de la Calle Maximo Gomez avec pour point de mire



la splendide « Iglesia parroquial mayor del Espiritu Santo », l'église en rien baroque et la plus ancienne de l'île (1680), toute en bleu. Notre contact de la capitale avait raison : la pluie a donné à la rue des aspects de miroir qui rehaussent les couleurs des façades sur un fond de ciel presque trop éblouissant. Quatrième ville fondée à Cuba par les conquistadors, et la seule à porter un nom en latin, Sancti Spiritus (l'Esprit-Saint) rayonne par son architecture coloniale préservée et reconstruite sans cesse au gré des raids qu'y menèrent les redoutables pirates des Caraïbes, peu regardants sur les pillages dans les terres entre deux forfaits sur les mers. Capitale de la province, la cité a été classée Monument national et dispose, chose rare à Cuba, d'un marché alimentaire... où, devant les étals minimalistes, les autochtones prennent le temps de réfléchir avant un achat, en particulier de viande. À côté, les beaux hôtels coloniaux se découvrent au long du cheminement des rues pavées, et pour beaucoup piétonnes, agrémentées ici ou là de cloches posées à même le trottoir, devant lesquelles des calèches nonchalantes promènent des touristes enchantés à juste titre par un tel cadre.

LA VALLÉE DE LOS INGENIOS

Plus un moment à attendre, Trinidad l'enchanteresse, nous attend à 70 kilomètres. Mais elle patientera un peu tout de même. Déjà parce que l'antique Chevrolet cabriolet que nous avons adoptée à Sancti Spiritus en échange du puissant break rouge Dodge tient à préserver ses cylindres surmultipliés. Et surtout parce que, dans la campagne, la route se plaît à tourner, monter et descendre au gré d'un des paysages les plus extraordinaires, la vallée de Los Ingenios. Trois vallées en fait constituent ce panorama, San Luis, Santa Rosa et Meyer, où s'épanouissaient au XIX^e siècle une cinquantaine d'« ingenios », des sucreries qui firent la (grosse) fortune de



En haut : de ses 45 mètres de haut, la tour Manaca Iznaga permettait de surveiller les esclaves des plantations sucrières de la vallée de Los Ingenios.

Ci-dessus : au marché alimentaire, un des rares de Cuba, les pièces de viande, mets chers, sont l'objet de réflexion des autochtones.

En bas, à droite : sitôt passé le Puente Yayabo à Sancti Spiritus, la Calle Maximo Gomez amène à l'église baroque la plus ancienne de l'île, toute en bleu en point de mire.





“ À Trinidad, comme dans les principales villes cubaines, aux coins des rues, sur les places, dans les restaurants ou hôtels, des groupes de musiciens, souvent très talentueux, se font entendre pour glaner quelques pesos et faire danser les passants. ”

propriétaires terriens. Il n'en reste aujourd'hui plus rien ou presque, sauf dans la mémoire collective où, de génération en génération, on s'est transmis le dur quotidien des paysans et des esclaves d'alors. Comme un symbole de la toute puissance passée de la classe nantie, la tour Manaca Iznaga se dresse toujours sur une colline de ses 45 mètres de haut. Du sommet de ce véritable mirador de la vallée, atteint après un escalier apparent au long des degrés, des guetteurs donnaient le rythme des journées de travail des coupeurs de cannes, surveillaient l'assiduité pour punir ensuite la nonchalance supposée, et surtout donnaient l'alerte en cas d'évasion d'esclave, méthodiquement réprimée. La petite gare au pied de la colline n'est plus que l'ombre d'elle-même, elle qui vit passer tant de wagons chargés à ras bord de cannes. Un seul employé s'y active pour à la fois gérer le passage à niveau, entretenir les voies, accueillir les rares voyageurs et faire la causette aux quelques ados du village, pour lesquels regarder passer les groupes de touristes constitue un loisir toujours changeant. Aux côtés de la tour, l'ancienne vaste maison de



Sur les pavés irréguliers de Trinidad, le cheval est roi, pour le transport, le simple déplacement ou le plaisir.

maître est devenu un restaurant d'État pour nourrir les visiteurs étrangers au son de la musique locale. Avant de mettre les pieds sous la table, la petite pente offre un spectacle surprenant : de chaque bord, des draps, nappes et dentelles d'une blancheur de neige, épinglés sur des fils à linge, claquent sous les coups de vent dans l'espoir de séduire l'acheteur en quête d'un souvenir différent. Nous nous contenterons d'un napperon, après âpre marchandage, pour marquer notre passage.

TRINIDAD

À peine le puissant moteur de la Chevrolet ramené au silence sur un parking, les bruits des chevaux, les vrais cette fois, résonnent à nos oreilles. Trinidad, musée colonial à ciel ouvert, est le domaine des cavaliers. Au pas, souvent avec une seconde monture tenue à la bride pour un futur compagnon de trajet, ou au petit trot avec une carriole pour transporter marchandises ou famille, les chevaux, et aussi mules et ânes, font claquer leurs sabots et fers sur les pavés inégaux des

rues. Une vision d'un autre temps, mais quotidien d'ici, qui ravit le visiteur de passage. C'est à son histoire, pas forcément rose, que Trinidad doit d'avoir conservé un cadre original qui en fait sans doute la plus belle ville de Cuba, avec, depuis 1988, un classement au patrimoine mondial de l'Unesco en même temps que la vallée de Los Ingenios. Fondée en 1514 par Diego Velásquez de Cuellar, compagnon de Christophe Colomb et à l'initiative de l'importation d'esclaves d'Afrique pour suppléer les « Indiens », qu'il trouvait trop indolents au travail, Trinidad aura vu passer quelques-uns des pires massacreurs du XVI^e au XX^e siècle. Le terrible Hernán Cortés y prépara, en enrôlant les paysans, son invasion meurtrière du Mexique. Les pirates des Caraïbes et contrebandiers y établirent leur base pour leur méfaits sur les mers et sur la population locale. Les riches patrons des sucreries y firent mener une vie de douleur à leurs ouvriers. Et jusqu'aux années cinquante, où partisans de Batista et de Castro ne lésinèrent pas sur les exécutions sommaires. Loin de La Havane, isolée derrière les hauteurs de la sierra del Escambray, dépourvue





de moyens de communication pour les échanges, Trinidad a longtemps vécu sur elle-même, se reconstruisant au gré des luttes et aléas... pour aujourd'hui nous offrir un visage préservé et enchanteur.

Le mieux est de se laisser guider selon son inspiration au départ de l'église de la Santísima Trinidad sur la Plaza Mayor, le centre historique de la ville. Quelle que soit la rue que vous empruntez, les façades colorées d'orange, jaune ou rouge, avec leurs longues grilles de fer forgé aux fenêtres, donnent toute sa luminosité à Trinidad. Les plus belles maisons des anciens planteurs et sucriers sont restaurées pour abriter, parfois un commerce, un restaurant, et souvent un musée. À l'angle de la Calle Desengano et du Callejon de la Pena, impossible de manquer le Palacio Cantero. L'ancienne demeure, musée municipal depuis 1980, donne à voir un intérieur typique, dans ses meubles et sa décoration, de la bourgeoisie sucrière du XIX^e siècle, friande de références à l'Europe pour se différencier des autochtones. Mais c'est vers sa tour carrée que l'on se précipite pour, au terme d'escaliers, jouir de la plus belle vue sur toute la ville et ses horizons de montagnes, de champs et de la mer scintillante sous le soleil ardent. De retour sur le plancher des vaches, ou plutôt des chevaux ici, direction la poterie de la famille Santander. Le travail de l'argile fait partie de l'histoire de la ville, et dans cet atelier, le plus réputé, un des potiers vous offrira à coup sûr une de ces petites breloques qui, en rang sur fil, tintent au gré du vent ou à l'ouverture d'une porte. Il pose un doigt sur la bouche en signe de silence pour ce cadeau comme si vous étiez un visiteur privilégié, avec l'espoir que quelques pesos viendront en retour tout aussi discrètement. L'ambiance terreuse nous a donné soif. Pas d'hésitation, le café *La Canchanchara* nous attend pour déguster le cocktail du même nom, un mélange doux-amer, servi dans une chope en terre, d'eau-de-vie, miel, citron, eau et une herbe secrète au son d'un orchestre de salsa... au moins le 8^e que nous croisons depuis notre arrivée. Et nous en rencontrerons d'autres au long de cette balade toute de splendeurs à travers les ruelles et places où des passants s'improvisent danseurs à l'occasion. Maintenant, pour faire couleur locale, une pause cigare s'impose avant de rejoindre la voiture, auprès de laquelle nous attend Manuel. Ce soir, il nous amène à 6 kilomètres de là, dans un restaurant familial perdu dans un hameau, pour y déguster une belle langouste sur barbecue. Bonne impression dès le seuil franchi : il y a là essentiellement des Cubains, signe d'une adresse vraie. Et quand Paquito prendra sa guitare pour entonner les chansons incontournables de l'île avec sa chaude voix érayée au Bacardi depuis presque 83 ans, son âge, comment ne pas reprendre en chœur avec les autres convives ?

Quelques tomates, haricots, oignons, de la bière ou du rhum... et un point de vente, *punto de venta*, mieux garni que les magasins d'État, s'improvisent au coin d'une rue par une fenêtre créée dans le mur de la maison.

CIENFUEGOS

Le réveil sur les hauteurs de Trinidad n'aura pas été trop dur. La journée s'annonce ensoleillée avec, en ce matin de janvier, déjà 20°C au thermomètre. Notre nouveau compagnon de voyage s'appelle Angel et il n'est pas peu fier de nous attendre au volant de sa Cadillac 60 Special de 1951. Une voiture qui porte le nom du français Antoine de Lamothe-Cadillac, fondateur de la ville de Détroit aux USA en 1702, s'amuse-t-on à lui apprendre. Et de Français, on en entendra parler beaucoup vers notre terminus, Cienfuegos. Mais d'abord un détour par Playa Ancon, à 12 km au sud de Trinidad. Considérée comme la plus belle plage de Cuba sur la mer des Caraïbes, Ancon étend son sable dorée et sa marina sur une presqu'île, paradis des plongeurs, digne d'une carte postale. Rien à voir avec ce qui nous attend ensuite, direction ouest, dans la traversée du parc naturel de Topes de Collantes, royaume des randonneurs. Nous n'en aurons pas le temps, mais, de l'avis de porteurs de grosses chaussures de marche, l'ascension des collines en vieux camion 4x4 russe serait en elle-même déjà une aventure.

L'accueil à Cienfuegos, comme dans la plupart des villes, se fait par un grand panneau de slogans en l'honneur de la révolution. Celui-ci est signé de Fidel en personne : « Los Cienfuegos son firmes, no hay dudas » (« Les habitants de Cienfuegos sont inébranlables, cela ne fait pas de doute »). Le leader Máximo aura oublié dans son hommage la cité elle-même. Ce n'est pas pour rien que le surnom de « Perle du Sud » lui a été attribué il y a bien longtemps, ainsi que l'autre sobriquet de « ville des Français ». Louis de Clouet de Piettre, né en 1766 à La Nouvelle-Orléans, alors Louisiane française, était colonel dans l'armée espagnole quand il obtint le droit d'ériger une ville sur la plus belle baie cubaine des Caraïbes. Chose faite en 1819 sous le nom de Colonia Fernandina de Jagua, par respect aux Indiens Jagua vivant là, que Christophe Colomb avait découvert le premier lors de son deuxième voyage vers



En haut : construite à angles droits à l'américaine par des Français, Cienfuegos offre un mariage architectural des modes qui se sont succédé dès le XVIII^e siècle.

En bas, à gauche : les slogans motivant et saluant la révolution castriste sont omniprésents aux entrées des villes, comme à Cienfuegos, où Fidel résida le temps d'une nuit en août 1960.

En bas, à droite : depuis le centre de la place qui porte son nom, la statue de José Martí, le héros de l'indépendance cubaine, veille sur les habitants de Cienfuegos et les touristes, chaque jour plus nombreux.



les « Indes ». Louis de Clouet rameute ses amis français de Louisiane, Haïti et Bordeaux, enrichis par la traite d'esclaves ou le sucre, pour venir s'y installer. Un plan de rues à angles droits à l'américaine est établi, avec de larges avenues pour pouvoir y construire de belles maisons à colonnades et assurer l'hygiène de tous. C'est ce décor empli d'élégance et de tons pastels que l'on admire aujourd'hui dans Cienfuegos, au nom du gouverneur général de Cuba, qui fut finalement donné à La Colonia vingt ans après sa création. Se placer au centre du Parque José Martí, le héros de l'indépendance de Cuba, et tourner à 360° sur soi-même permet d'englober en un seul regard circulaire l'infini esthétisme néoclassique du centre historique, de l'Arc de triomphe au Palacio de Gobierno en passant par la Catedral de la Purísima Concepción et surtout le Teatro Tomás Terry, avec sa belle façade et son étonnante salle mi à l'italienne, mi à la française. Mais Cienfuegos n'a pas oublié qu'elle fut à ses origines une forteresse pour lutter contre les raids des pirates des Caraïbes. Direction donc le bord de mer par ses ramblas bordées de boutiques où vous croiserez un marcheur immobile, Benny Moré. Sa statue grandeur nature en simple promeneur symbolise l'attachement de tous les Cubains à ce fils de la ville, musicien et chanteur adulé, mort en 1963 mais toujours présent dans les cœurs. Nous voici donc arrivés à Punta Gorda, le quartier maritime. Au long de l'avenue, les palais les plus délurés des riches planteurs rivalisent à attirer l'œil du passant éberlué. Jusqu'au Palacio de Valle, construit de 1912 à 1917 par un Espagnol des Asturies dans un foisonnement de styles, roman, gothique et mauresque, et devenu casino et haut lieu des nuits chaudes sous Batista. Depuis sa jolie terrasse s'offre une vue éblouissante sur la baie, à admirer en sirotant un cocktail au son d'un orchestre local. Pour accueillir la foule de joueurs, un hôtel de béton fut construit à ses côtés à la fin des années cinquante, mais ne pourra ouvrir quand Castro, nouveau maître, annoncera la fermeture de tous les casinos de l'île. Fidel y sera pourtant un des premiers clients, et la chambre n° 614 du désormais hôtel Jagua porte une plaque marquant l'événement. Nous y avons dormi. C'était bien... à la cubaine, bien sûr. Juste ce qu'il fallait pour parachever ce périple enchanteur sur la route du Sud.



Retrouvez nos circuits à Cuba
dans nos catalogues ou
sur le site www.salaun-holidays.com.

Découvrez Cuba
autrement avec
notre film :
**Cuba, la perle
des Caraïbes**
En vente dans les
agences de voyages
Salaün Holidays.



À Buenos Aires

LE TANGO RESPIRE
DE BONS AIRS



Tango, Republica de la Boca, le grand frisson.



Republica de la Boca -
- Buenos Aires -

Lomench

L'an dernier, Ronan Olier, peintre officiel de la Marine, et Jean Lallouët, journaliste, tous deux grands voyageurs et vieux compagnons de route, ont achevé un long périple en Amérique du Sud à Buenos Aires, en Argentine. Un point final magnifique à un voyage qui ne le fut pas moins. Ils nous racontent cette dernière escale, toujours trop courte quand il s'agit de dire adieu à un continent qui vous a tant séduit.

JEAN LALLOUËT — RONAN OLIER



Près du parterre de châles blancs des Mères de la Plaza de Mayo, le cimetière symbolique des vétérans oubliés morts aux Malouines.





N

otre long périple en Amérique du Sud s'est achevé à Buenos Aires et sur une grosse frustration : celle de ne pouvoir passer que quelques heures dans cette ville à la fois triste et enjouée, insouciance et pourtant toujours endeillée de quelques drames impossibles à oublier.

Nous ne pouvions malheureusement y passer que quelques heures. Autant vous dire que cette journée trop courte fut, pour l'essentiel, consacrée à une longue flânerie dans le quartier populaire de « La Boca », avec, auparavant, un passage – on pourrait dire une sorte de pèlerinage – sur la fameuse « Plaza de Mayo ». Depuis des décennies, cette place de Mai est le cœur politique et émotif de la capitale argentine. C'est là que, depuis presque un demi-siècle, les « veuves de la place de Mai » viennent fidèlement manifester pour que l'on retrouve les traces et le souvenir de leurs enfants, enlevés et dévorés par l'effrayante dictature militaire qui a écrasé ce pays de liberté pendant plusieurs décennies. Des années après, ces manifestations continuent, régulièrement, semaine après semaine, car le pays n'en a pas encore fini de rendre ces comptes macabres à des mères inconsolables.

C'est sur cette même place, décidément vouée à être une sorte de sanctuaire des grands drames de la nation argentine, que les familles des anciens combattants de la guerre des Malouines ont implanté un cimetière symbolique à la mémoire des victimes oubliées ou méprisées de cette guerre entre le Royaume-Uni et l'Argentine, dont l'écrivain Jorge Luis Borges a écrit qu'elle avait été celle « de deux chauves se battant pour un peigne ».





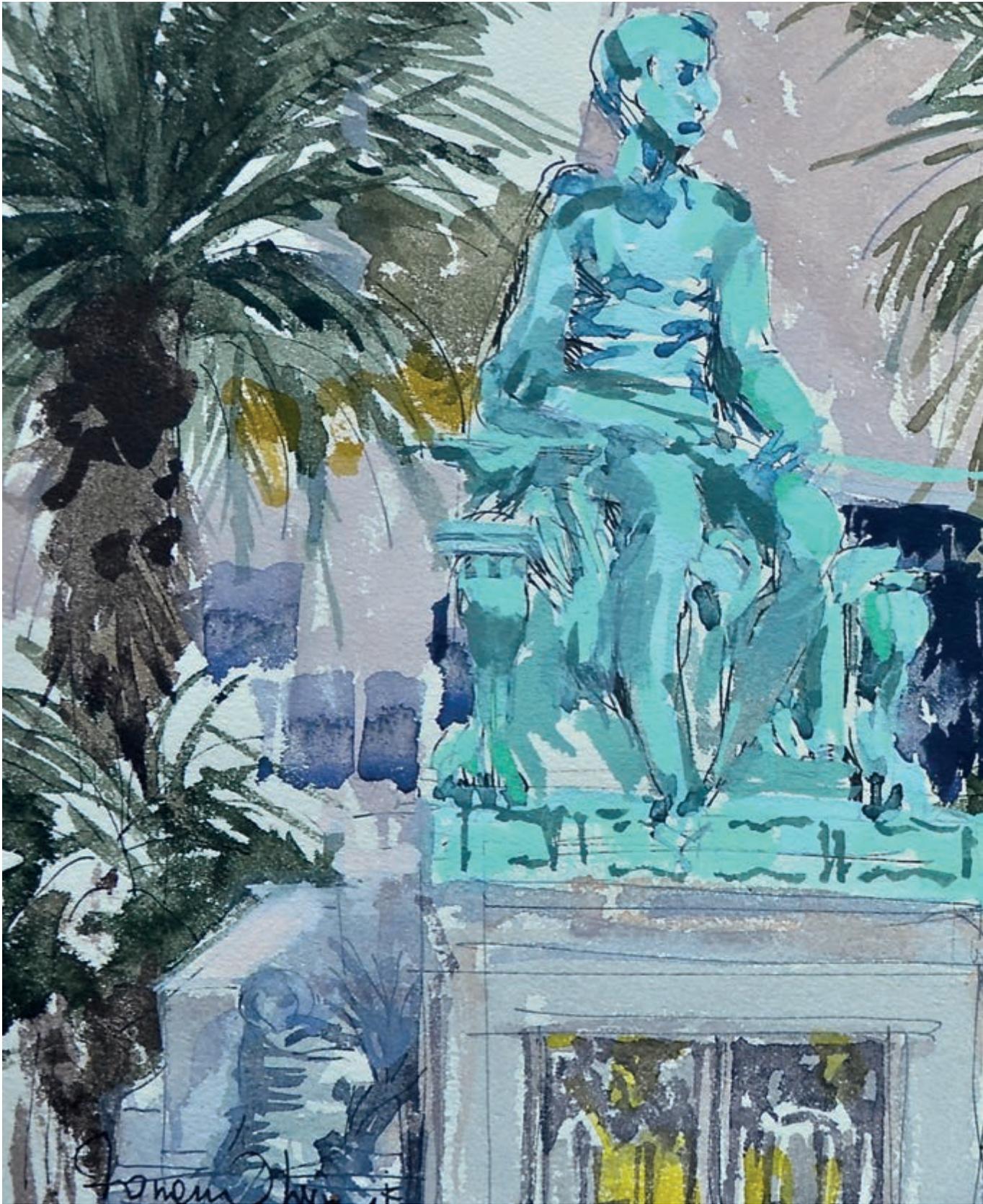
Caminito, la Boca, délicieusement canaille sous la bénédiction papale.



Sur un petit square herbeux ont été plantées quelques dizaines de croix blanches, et quelques banderoles, qui tentent de maintenir vivace le souvenir d'un demi-millier de soldats victimes d'une tourmente qui les dépassait et qui a laissé des familles désemparées. Par son caractère un peu dérisoire, cette construction témoigne de manière émouvante de l'absurdité d'une guerre déjà oubliée et des dommages irréparables qu'elle aura provoqués à jamais.

Mais ce passage dans le centre de Buenos Aires est aussi le point de départ de la découverte d'une des plus belles villes du continent sud-américain, et peut-être – pourquoi ne pas le dire – d'une des plus belles villes du monde. En tout cas de ces quelques grandes villes qui ont une âme, une forme d'âme universelle. À Buenos Aires, on se sent profondément Argentin, au cœur d'un nouveau continent. Mais, dans le même temps, il suffit de lever les yeux vers l'occident à la tombée du jour, de se tourner vers la zone portuaire ou de laisser fuir son regard sur l'une des grandes avenues des beaux quartiers de la ville pour sentir, là, tout près, à portée de nostalgie, la vieille Europe... Celle des immigrés – Espagnols ou Italiens – qui ont contribué à forger cette fière culture, et cette ville impressionnante, à la fois mélancolique et enjouée, insouciante et pourtant toujours endeuillée de quelques drames décidément impossibles à oublier.







*“ Promenade dominicale dans
les allées du splendide
cimetière de la Recoleta. ”*





Dans les effluves de tigre et de caramel au café La Biela, Jorge Luis Borges et Adolfo Bioy Casares (barrio de Recoleta).

Un peu comme cette musique du tango qui se joue avec douleur et se danse comme si elle vous refusait une jouissance pour toujours inaccessible.

Car Buenos Aires est, avec La Nouvelle-Orléans pour le jazz, l'une des seules villes au monde dont le nom est indissociablement lié à une musique : le tango, et à tout ce que cette musique signifie dans l'art de vivre des « Portenos », les habitants historiques de Buenos Aires.

Pour s'en imprégner, pour en approcher le côté délicieusement canaille, flirter avec les limites de la vertu sans sacrifier aux tentations du vice, il faut bien sûr filer au plus vite vers le quartier de La Boca.

Un quartier coloré comme une kermesse flamande, pétant de vie, qui, dès la tombée de la nuit, redevient le coupe-gorge qu'il était du temps des sombres quais du port de commerce.

Mais qui au lever du jour, peut alors offrir un joyeux et foutraque décor dont se régalaient les touristes et au milieu duquel semble se délecter le nouveau héros des Argentins, le pape François, qui fut un archevêque de Buenos Aires vénéré entre tous pour avoir été le plus proche des plus pauvres.

Aujourd'hui, dans le plus humble des bistrotts, au-dessus du comptoir le plus minable, du patron le moins aimable, vous avez le pape François qui bénit les clients, le regard plein de bonté et d'indulgence.

Il est secondé, dans ce sympathique apostolat, par l'autre héros de Buenos Aires, Diego Maradona. Diego, le bras levé et la main ouverte, cette « main de Dieu » qui, en 1986, permit à l'Argentine de se venger de la défaite des Malouines, en Coupe du monde.

Dans le quartier de « La Boca », le pape François semble non seulement pardonner le geste contesté de son fidèle parmi les fidèles, mais donner sa bénédiction papale à cette sacralisation du but historique que le petit diable de La Boca avait, avec un désarmant culot, attribué à Dieu lui-même.

On peut toujours discuter. Ronan et moi, nous avons préféré considérer que leurs deux gestes harmonieux étaient, comme ils l'eussent été considérés en Finistère, une invitation à remettre la même chose.

Ce que nous fîmes, bien sûr, par courtoisie et simple convenance, et avec une modération dont nous laissons Diego Maradona seul juge.



Retrouvez nos circuits en Argentine dans nos catalogues ou sur le site www.salaun-holidays.com.

INDE

MARIAGE AU RAJASTHAN

A l'aube du ^{xxi}^e siècle, un voyage en Inde demeure toujours, pour un occidental, une source incomparable d'étonnement et de fascination. Les richesses et les mythes de cette civilisation plusieurs fois millénaire n'ont jamais cessé d'exalter nos sens et d'enflammer notre imaginaire. La découverte de cette contrée lointaine et mystérieuse ne pourra jamais laisser personne complètement indifférent surtout quand un ami indien vous invite au mariage de sa fille au Rajasthan.

TEXTE : JEAN LALLOUËT - JEAN-YVES GUÉGUÉNIAT







En haut : cérémonie du « Mehndi ». De subtils motifs géométriques et floraux, habilement tatoués au henné pendant de longues heures, vont recouvrir les mains, les avant-bras et les pieds de la jeune mariée.

En bas, à droite : Arun Seth, le père de la mariée.

En bas, à gauche : danseuses et musiciens à l'entrée d'Achrol Bagh.

LES PRÉPARATIFS

LE TURBAN DE TOUS LES TOURMENTS

Arun s'était montré formel et intransigeant : tous les invités de ce mariage exceptionnel – y compris, bien sûr, tous les invités occidentaux – devaient revêtir les vêtements traditionnels hindous.

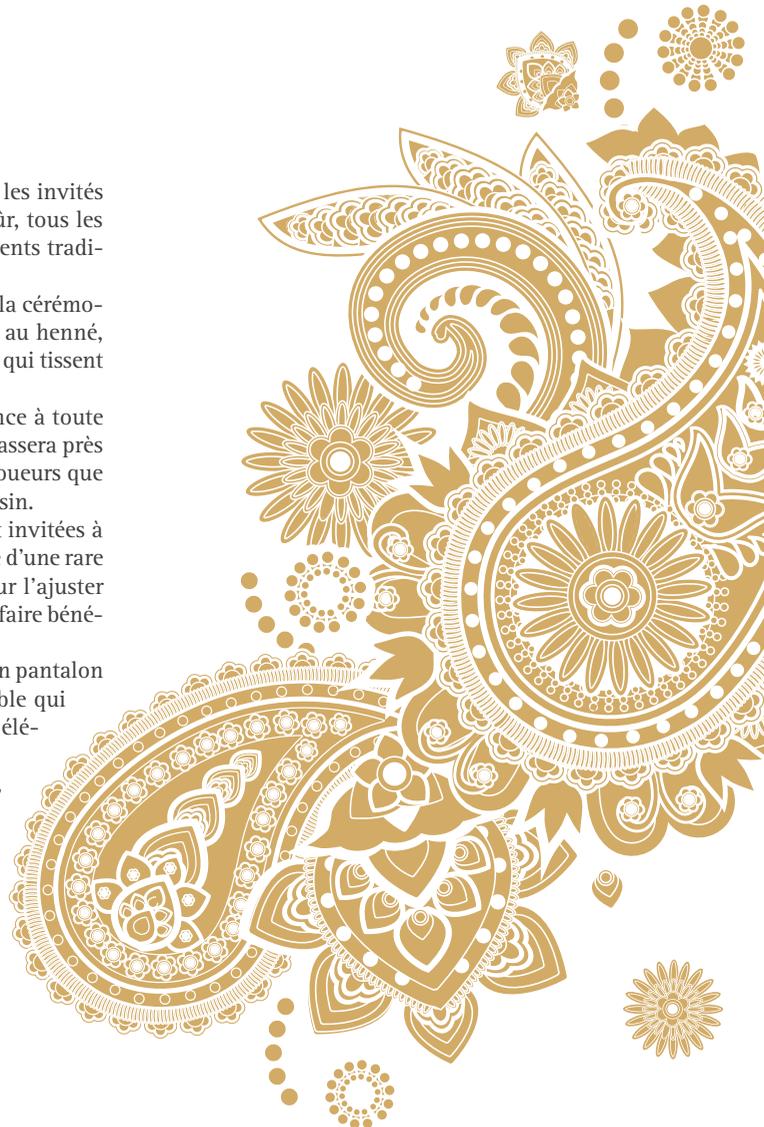
Pour les femmes, cela commença dès le jeudi par la cérémonie du Mehndi. De longues séances de tatouage au henné, effectué par des jeunes femmes aux doigts de fée, qui tissent de véritables dentelles à même la peau.

Pour la mariée, la cérémonie requiert une patience à toute épreuve. Installée sur une sorte de trône, Anjali passera près de 5 heures, sans bouger, livrée à des maîtres tatoueurs que son père a spécialement fait venir d'un village voisin.

Le jour du mariage, le samedi, les femmes seront invitées à revêtir le sari traditionnel, qui constitue une tenue d'une rare élégance, mais exige un certain savoir-faire pour l'ajuster avec classe. Les villageoises d'Achrol sont là pour faire bénéficier de leur coup de main les plus maladroites.

Pour les hommes, l'habillement est plus simple : un pantalon de coton léger, style pyjama, et une robe chasuble qui descend jusqu'aux mollets. Une tenue à la fois élégante et confortable.

À cet ensemble vient s'ajouter un turban. Et là, c'est une autre paire de manches. La toile colorée, qui mesure 1 mètre de large et plus de 7 mètres de long, ne peut être enroulée sur la tête sans l'aide d'un expert. Mais le résultat vaut le coup d'œil. On ne se prendra pas encore pour un maharadjah, mais nous voilà prêts pour assister dignement au mariage de la belle Anjali et de son prince charmant !



LE REPAS DES VILLAGEOIS

SERVICE COMPRIS



Habitantes d'Achrol.



Arun Seth veille à la tradition : tous les habitants de son village d'Achrol ont été chaleureusement conviés à un gigantesque dîner.

es trois jours de fête qui vont accompagner le mariage d'Anjali et Guilhem vont s'ouvrir sur une coutume à laquelle Arun est très attaché.

Le jeudi, en fin d'après-midi, les habitants d'Achrol seront invités à prendre part à un grand repas servi dans l'un des parcs du complexe hôtelier d'Achrol Bagh. Plus de 2 600 répondront à cette invitation du seigneur local.

Assis sur de longues bandes de tissu étendues à même le sol, hommes, femmes, enfants ont partagé un repas simple mais copieux, préparé sur place dans des marmites géantes.

Soupe, pain, galettes, fromage, dessert au miel se succèdent à cette table qui n'en est pas une, mais qui, sous les lucioles dont s'ornent les arbres, résonne d'une franche convivialité. Une convivialité qui, ce soir-là, prend un accent inhabituel. En cette ouverture de noces, les dizaines de serveurs qui se

présentent autour des convives ne sont autres que les invités étrangers du maharadjah. Le futur marié lui-même, son père, sa mère, ses amis, les amis d'Arun arpentent le banquet, attentifs à ce que personne ne manque de rien.

À l'entrée du parc, Arun se fait discret, tout simplement heureux de voir tant de personnes avoir répondu à son invitation, heureux, aussi, de recevoir quelques amis venus en voisins.

Vers 21 h, les grandes gamelles ont été vidées et les convives se dispersent et regagnent dans la nuit le village, distant de 2 kilomètres.

Pour Arun, Sylvie, Guilhem et Anjali, il est l'heure de retrouver leurs hôtes, venus des quatre coins du monde, au bord de la piscine pour l'une des premières longues nuits de ce mariage des mille et une nuits.



En haut : danseuse du Rajasthan.

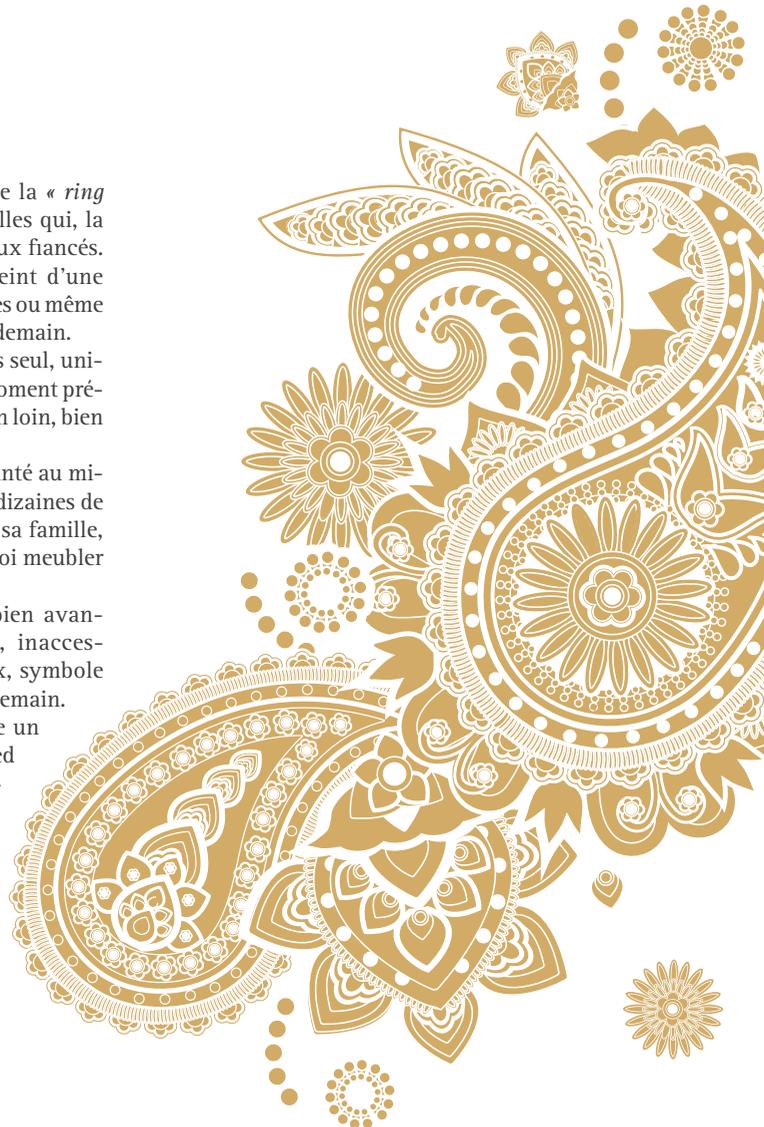
À gauche : les jeunes mariés.

À droite : Michel Salaün, Président du Groupe Salaün et Stéphane Le Penneç, Directeur de Salaün Holidays, amis de Arun Seth, papa de la mariée, assistaient à la cérémonie.

LES FIANÇAILLES

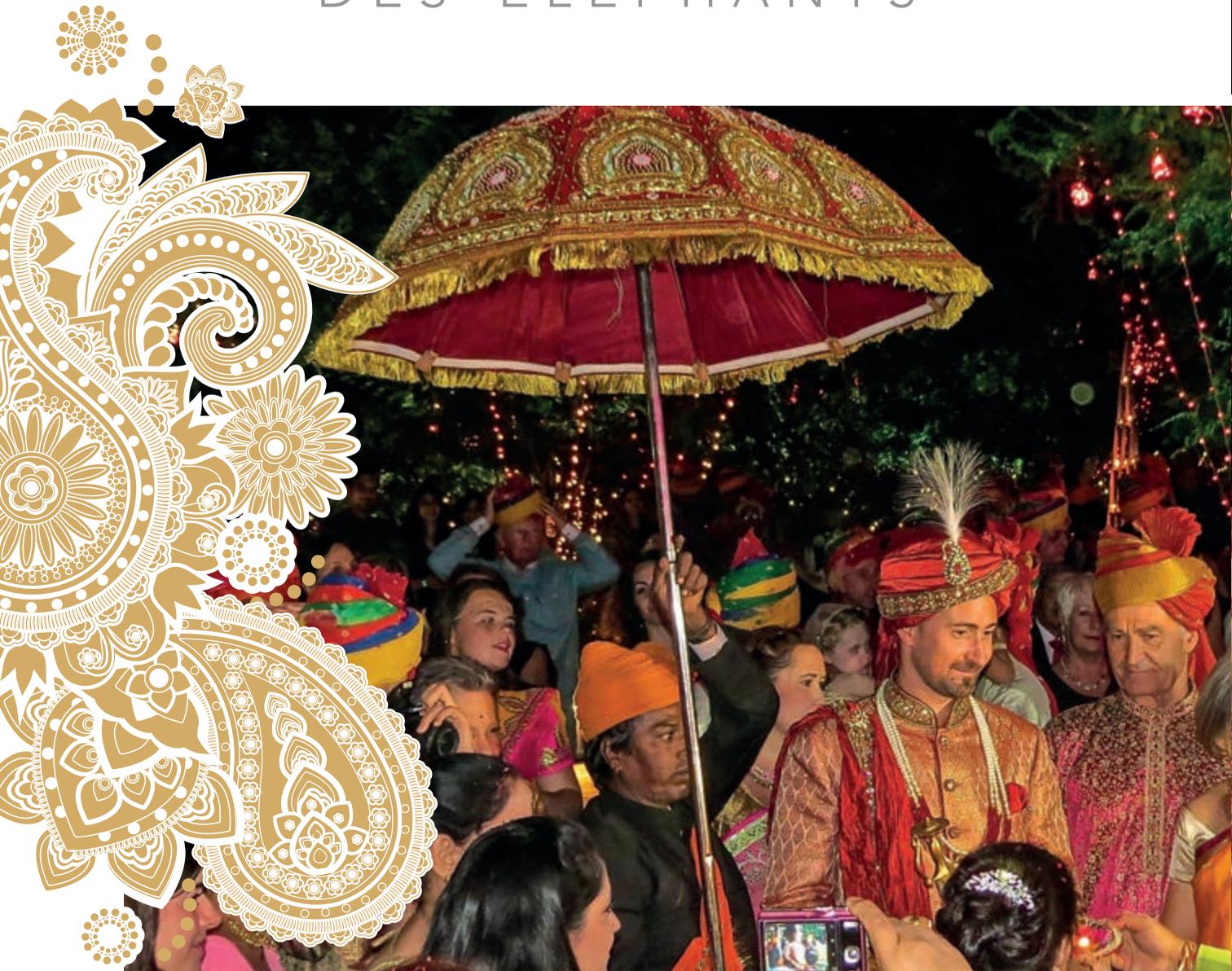
LA PROMESSE DES ANNEAUX

Le lendemain – le vendredi –, c'est la journée de la « *ring ceremony* ». Une sorte de cérémonie des fiançailles qui, la veille du mariage, scellerait l'engagement des deux fiancés. Un engagement fait publiquement mais empreint d'une grande pudeur, pas question d'embrassades torrides ou même de petits gestes de tendresse. Le mariage est pour demain. Ce soir, Guilhem est arrivé en grand apparat mais seul, uniquement accompagné de ses parents, qui, en ce moment précis, ont dû se dire que Béziers était décidément bien loin, bien plus loin qu'Achrol l'était de la Lune. Le fringant fiancé a été installé sur un canapé planté au milieu d'une vaste estrade. Il y resté ainsi plusieurs dizaines de minutes, recevant comme un roi les membres de sa famille, de sa belle-famille, des amis, des enfants... De quoi meubler une longue attente, celle de sa promesse. Elle est arrivée alors que la soirée était déjà bien avancée. Lumineuse, rayonnante et, pour l'heure, inaccessible. Les deux fiancés ont échangé les anneaux, symbole de l'union indéfectible qui serait consacrée le lendemain. Et c'est tout. Pas un mot, pas un baiser, à peine un regard... C'est ainsi. Pendant ce temps-là, au pied de l'estrade, la fête battait son plein dans un décor féérique. Des milliers d'ampoules multicolores faisaient scintiller la luxuriante végétation des 17 hectares du parc, transformé en jardin d'Éden, dans lequel les 500 invités partageaient un buffet somptueux et inépuisable. Seul le jour naissant parvint à éteindre ces étoiles d'une nuit et l'ardeur festive des témoins du bonheur promis à Anjali et Guilhem.



LE DÉFILÉ

AU PAS MAJESTUEUX
DES ÉLÉPHANTS





Ci-contre : pour un mariage placé sous la protection de Ganesh, il était impossible pour Arun Seth de ne pas faire venir des éléphants jusqu'ici pour ouvrir le cortège nuptial.

En bas : revêtu d'habits princiers et chevauchant un étalon magnifiquement harnaché, Guilhem fait son entrée triomphale dans Achrol Bagh.



Samedi. Voilà enfin le grand jour ! À peine le temps de se remettre de ces fiançailles dignement célébrées et il est déjà l'heure, pour les hommes et les femmes, de revêtir les costumes traditionnels et de se préparer à attendre l'arrivée du « *bharat* ».

Le *bharat*, c'est le défilé qui conduit le marié jusqu'à la porte de la maison de son épouse. Ou, plus exactement, de celle de son beau-père.

« En Inde, raconte Love, le neveu d'Arun, le mariage est l'acte le plus important de la vie d'une famille, mais c'est aussi l'union de deux familles et de deux villages. Le *bharat* permet aux habitants du village du marié de rejoindre celui de la mariée. C'est un défilé festif, très lent, pour laisser le temps aux gens que l'on croise sur le chemin de se préparer pour la noce et de rejoindre le cortège. »

Béziers étant un peu loin d'Achrol, il a été décidé de faire partir le défilé d'un temple dédié à Ganesh, le dieu de la sagesse et de l'intelligence, et situé à 2 kilomètres de la majestueuse entrée de la propriété d'Arun.

La nuit tombée, le long cortège s'ébranle tout doucement. Il est mené par cinq éléphants. Ils sont venus à pied de Jaïpur, à 20 kilomètres de là. Une bonne journée de marche pour ces paisibles pachydermes qui, habituellement, promènent les touristes au fort d'Amber.

Ils sont suivis d'une demi-douzaine de chameaux tout aussi placides, puis de quelques chevaux montés de gardes vêtus de noir. En queue de cortège, le marié monte un superbe étalon blanc richement harnaché. Autour de lui, musiciens et valets de pied s'agitent et forment une cohue qui, régulièrement, s'arrête. Pas question d'arriver trop tôt. Le promis doit savoir se faire désirer. Il faudra une bonne heure avant que le fringant chevalier Guilhem ne frappe de son sceptre le gong placé sous l'arche d'entrée d'Achrol Bagh où l'attendent, en grande tenue, Arun Seth et son épouse, Sylvie.

Éléphants et chameaux s'arrêteront là. Seul le blanc destrier aura le droit de pénétrer dans les parcs scintillants comme un ciel d'été.

La fête du mariage peut commencer.



LE MARIAGE

SUR FOND

DE ROSES BLANCHES



Aux yeux d'Arun Seth, rien n'est trop beau, ni trop grand, pour offrir à sa fille, Anjali, un mariage digne d'un conte des mille et une nuits.

A peine descendu de son cheval, Guilhem est conduit, au milieu des 800 invités déjà en fête, jusqu'à l'estrade qui l'avait accueilli la veille. Le canapé y trône encore, mais le fond de la scène est désormais constitué d'une immense toile de roses blanches naturelles piquées une à une, au fil de l'après-midi, par des dizaines de petites mains. C'est juste somptueux. Du « bollywoodien » de grande classe.

Pour le jeune marié, les soirs se suivent et se ressemblent. Comme la veille, il va attendre sur son canapé l'arrivée de sa belle, occupant le temps à faire des photos avec les uns et les autres, sous le regard d'invités se bousculant devant cet écran géant animé par des acteurs en chair et en os.

Elle arrive enfin, sous un dais de lumière, escortée par sa famille, dans une sympathique pagaille d'admirateurs empressés.

Le cortège la dépose enfin au pied de l'estrade où elle retrouve celui qui va devenir son époux pour la vie, dans quelques instants. Car la cérémonie proprement dite du mariage est pour un peu plus tard dans la nuit. Pour l'heure, c'est encore le temps des embrassades, des étreintes, des larmes d'émotion, des éclats de rire, des enfants qui volent d'une épaule à une autre...

Pour Guilhem et Anjali, il faudra encore patienter avant de goûter à un tête-à-tête reposant, car ils ne sont pas encore mariés !

LA CÉRÉMONIE

LES DIEUX
SONT AVEC EUX



L'union sacrée entre les jeunes époux.



Le feu et le riz, dans la religion hindoue, font partie des nombreux symboles utilisés par les prêtres pour célébrer l'union entre les jeune mariés.

« Cette pratique nous étonne et on imagine mal sa mise en application chez nous, mais la cérémonie religieuse du mariage a lieu au milieu, alors que la fête est ouverte depuis longtemps. Un peu avant minuit, les convives sont invités à se rendre au temple, aménagé dans le complexe, pour assister à la véritable bénédiction nuptiale. « Normalement, explique encore Love, elle dure plusieurs heures, jusqu'au petit matin, puis l'on reprend la fête. Mais là, en raison de la présence de nombreux non-hindouistes, nous avons simplifié et raccourci le rite traditionnel ».

Celui-ci n'en reste pas moins très émouvant, chargé de gestes symboliques partagés par les mariés, mais aussi les parents, les familles, les proches.

Cette cérémonie, à la fois sereine et solennelle, menée par un prêtre attentionné, mêle le spirituel et la vie quotidienne, la religion et les contingences domestiques... « En Inde, le mariage est l'acte le plus important de la vie d'un homme ou d'une femme et le plus important de la vie d'une famille », insiste Love. « Le divorce n'existe pas. Il n'y pas de mot pour le désigner. Aussi le prêtre explique de manière précise les engagements des deux époux, mais aussi ceux des deux familles. Cette nuit, Arun perd toute autorité sur sa fille, sa fille chérie et unique. Il la confie à une autre famille qui devra s'occuper d'elle durant toute sa vie. Ce n'est pas rien... »

Ce n'est effectivement pas rien. Tout au long de la soirée, Arun se partagera entre les rires et les larmes, entre la tristesse de perdre sa fille unique et la joie de la voir rejoindre une autre famille et un autre homme qui devront assurer son bonheur.

C'était vraiment un beau mariage ! Un beau mariage que l'on célébra jusqu'au lever du jour.



Retrouvez nos circuits en Inde dans nos catalogues ou sur le site www.salaun-holidays.com.





LE B.A. - BA de Bali

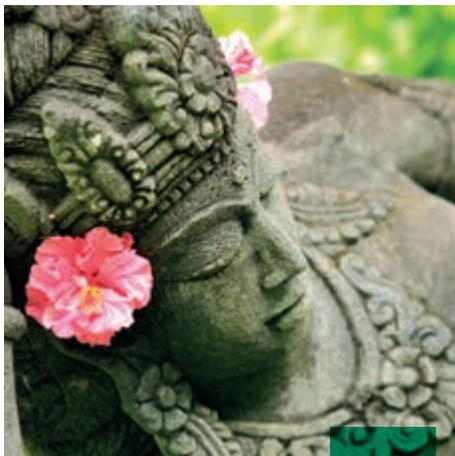
D'immenses plages de sable fin, de splendides rizières en terrasse, un artisanat créatif, des temples de toute beauté, une gastronomie succulente, une population conviviale... Bali serait-elle le paradis sur terre? Certains le pensent. Prenons-les au pied de la lettre.

YVES & SYLVIE POUCHARD





La plage de Kuta à Bali.



Statuette balinaise.

Bali fait, depuis des lustres, partie de l'imaginaire exotique des Français. Avec ses 3,9 millions d'habitants sur un espace plus petit qu'un département de l'Hexagone, « l'île des dieux », comme on l'a surnommée n'est pourtant qu'un confetti dans l'immense Indonésie – plus de 17 000 îles et 250 millions d'âmes qui en font le 4^e plus grand pays au monde et le premier pays musulman de la planète. Parmi les originalités de Bali, se trouve justement la religion : ici et nulle part ailleurs en Indonésie, la population est hindouiste, et à une large majorité de 95 %. La culture et la façon d'accueillir les visiteurs s'en trouvent du coup différentes et expliquent sans doute au moins en partie l'attrait pour ce territoire où fans de sports nautiques, férus d'architecture, lézardeurs sur plages dorées, gourmets curieux ou chercheurs d'authenticité se croisent harmonieusement à un moment du séjour. Bali se dévoile sous toutes ses facettes en deux pôles complémentaires : Ubud, la capitale culturelle dans les terres, et le littoral du sud. Deux bases de départ à la découverte de l'île qui permettent de rayonner sans grands trajets routiers vers les innombrables points remarquables de Bali. Ce que nombre de Français sembleraient avoir compris : ils furent plus de 131 000 à s'y rendre l'an passé, certes seulement septième nationalité de touristes, mais première d'Europe. On leur emboîte le pas dans une visite des incontournables en forme de mini-abécédaire.

A

COMME ANIMAUX

À Bali, il y aurait toujours un autochtone malicieux pour vous glisser à l'oreille que quelque tigre vivrait toujours quelque part dans l'intérieur de l'île, mais que personne ne l'a vu depuis longtemps. Inutile donc de veiller la nuit en l'attendant. Par contre, les macaques seront des habitués de toute balade. Absents des villes, ils se rencontrent surtout autour de temples et, bien entendu, dans la bien nommée « *Monkey Forest* », en lisière de Ubud. Davantage parc que forêt, le lieu est une promenade bucolique et ludique pour rejoindre au plus court la ville. Innombrables, les singes, et leurs petits si craquants, y sont joueurs et chapardeurs à l'occasion de lunettes, sacs ou tout objet laissé à leur portée. Ils rendent tout en échange d'une banane ou un gâteau acheté aux petits vendeurs locaux, présents là à bon escient. Mais la faune balinaise compte aussi deux espèces endémiques qui passent moins aperçues.

Les scientifiques sont formels : le premier chien domestiqué par l'homme, au plus loin que l'on remonte dans l'histoire, fut le Bali Dog. De taille moyenne, de plusieurs couleurs, l'animal n'est ni gardien ni chasseur, juste un compagnon de nombre de familles balinaises. Il est pourtant en danger de disparition suite à des épidémies de rage et à un plan d'éradication lancé par le pouvoir indonésien. La BAWA, Bali Animal Welfare Association, entend le sauver par une gestion du nombre de spécimens avec l'appui des habitants des petits villages. Elle profite du soutien d'un mécène américain, Janice Girardi, qui finance les opérations de stérilisation par des vétérinaires, et l'appui médiatique de défenseurs du tourisme durable, comme Varatrip. Ce tour-opérateur s'est aussi engagé pour l'autre animal endémique de l'île, le Bali Starling. Aussi appelé étourneau de Rothschild, il est aujourd'hui plus présent dans des parcs animaliers à travers la planète, comme le Jardin des Plantes de Paris ou le zoo de La Palmyre en Charente-Maritime, que dans son milieu sauvage de Bali, seul endroit où il vive en liberté. Tout blanc à l'exception de la pointe de queue noire et d'un joli bandeau bleu sur les yeux, il est l'objet de toutes les attentions de Friends of the Natural Parks Fondation, qui a mobilisé la population de la petite île de Penida pour le protéger. En 2009, seuls 120 spécimens sauvages avaient été répertoriés sur Bali. Il en resterait aujourd'hui au maximum la moitié. Victime de sa grande beauté, de l'explosion du commerce des oiseaux exotiques et du changement climatique, le Starling, peu farouche et facile à attraper, est traqué par des chasseurs d'occasion, car la capture d'un exemplaire sauvage est payée plus de 1 000 € par des collectionneurs, de quoi faire vivre toute une famille durant un an. À Penida, l'association a réussi à sensibiliser les habitants à l'intérêt de le protéger dans son milieu pour l'avenir de l'îlot.

Enfin, ici, l'éléphant trompe énormément : il n'y en a jamais eu à Bali dans la nature, et les spécimens présents ont été importés pour promener des touristes peu soucieux de véracité exotique ni de bien, être animal.

En haut : dans la *Monkey Forrest* près de Ubud, les singes macaques s'ébattent en liberté et attendent bananes et friandises des visiteurs.

En bas : les volontaires de BAWA, Bali Animal Welfare Association, se mobilisent dans les campagnes pour sauver le Bali Dog, une espèce de chien endémique très ancienne.





B COMME BERATAN

L'immense lac Beratan doit beaucoup de sa renommée au «Pura Ulun Danu», temple dédié à la déesse des eaux Dewi Danu, qui s'avance dans le lac volcanique depuis 1663. C'est une des images de rêve de Bali, avec ses tours à toitures superposées sur un carré de terre envahi de fleurs multicolores à 2 mètres du bord. On accède à la promenade après avoir traversé des jardins fleuris ménageant le suspense sur la vue inoubliable qui attend derrière une petite porte. La luminosité des différents édifices du temple, partagés entre hindouistes et bouddhistes, contraste avec le voile de brume tombant tout au long de la journée depuis les sommets d'en face. Pas de quoi décourager les plus téméraires pour un petit tour en barque... avec une petite laine. Nous sommes à 1 200 mètres d'altitude et Bali aime à surprendre !

D COMME DANSES

Il n'existe pas moins d'une cinquantaine de danses sur Bali, mais toutes ne sont pas accessibles aux étrangers au culte. Partout sur l'île, et pratiquement quel que soit le jour ou l'heure, un spectacle ouvert au public se déroule dans un déploiement de costumes colorés, de maquillages surlignés, de dragons méchants, de princesses aux yeux écarquillés, de singes moqueurs, de dieux tout-puissants... Des orchestres de percussions et flûtes, les gamelans, composés uniquement d'hommes, accompagnent les intrigues de combats entre le bien et le mal, issues souvent du *Ramayana* ou du *Mahabharata*, épopées hindoues. Trois principales danses sont représentées largement, le «legong», le «barong» et le «kechak». Le legong raconte l'histoire d'une jeune fille qui refuse de céder à un roi qui l'a enlevée... Elle sera libérée par un joli prince. Le barong voit s'affronter le bien et le mal... Ces deux notions étant présentes chez l'homme, il n'y aura pas de vainqueur. Enfin, le kechak se différencie par une troupe importante de comédiens habillés de pagnes à carreaux symbolisant une armée de singes qui, tout au long de l'intrigue reprenant des éléments des deux autres danses citées, émettront sans cesse claquements de dents et sifflements, avec une pincée d'humour. Nombre de ces spectacles de danse sont donnés par les habitants de village qui, grâce aux entrées, améliorent leur vie quotidienne et maintiennent la tradition des costumes.

C COMME GASTRONOMIE

Les magnifiques paysages ont le vilain défaut de faire oublier trop souvent, dans les récits de voyage, la merveilleuse cuisine balinaise. Délicate et parfumée, avec épices servies à part pour le confort de nos sensibles palais occidentaux, elle se déguste tout au long de la journée dans des sympathiques snacks locaux, les «warungs», ou en restaurants classiques aux heures de repas. Plats de base, le *nasi goreng* (riz) et le *mie goreng* (nouilles) sont grillés à la poêle avec légumes et épices, et un œuf au plat servi sur le dessus. Un vrai régal. Le canard farci, «*bebek betutu*», est l'autre incontournable. Farcis, il cuit des heures à l'étouffée dans une feuille de bananier.

À gauche : sous leurs lourds costumes et maquillages, les danseurs traditionnels perpétuent la bataille ancestrale entre le bien et le mal... sans vainqueur.

À droite : angoustan, rambutan ou dragon, les fruits typiques de Bali sont un régal pour le palais.



“ Soleil radieux, couleurs chaudes, sur scène ou sur les marchés, à Bali, le terre et le tiède semblent avoir déserté depuis longtemps. ”

Le «*babi guling*», mets des fêtes auparavant, régale maintenant au quotidien ou presque les Balinais, et les touristes qui ont la bonne idée d'y goûter. C'est un cochon de lait farci qui cuit une nuit à la broche, arrosé d'épices et lait de coco... Un délice et une façon, pour les locaux, d'afficher leur différence avec la grande majorité musulmane de leurs compatriotes indonésiens. Du coup, on accompagnera la dégustation d'une bouteille de «*Bintang*», l'incontournable bière balinaise. Côté poisson, le «*black pepper tuna*» fond dans la bouche : un steak de thon rouge, couvert de poivre concassé, qui a mariné des heures avant un aller-retour sur une plancha ou au barbecue. Au moment du dessert, il ne faut pas hésiter à tester les fruits indigènes comme le mangoustan, le rambutan (proche du litchi) et le dragon, notre préféré, si succulent. Et pour finir,

une petite tasse de «Kopi Luwak»? La civette sauvage, petit animal style putois, adore les belles cerises du caféier, n'en digère que la coque externe et rejette dans ses excréments la pulpe intacte des grains. Les paysans pauvres les ramassaient et s'en contentaient autrefois, vendant les grains classiques aux grossistes, jusqu'à ce qu'en Occident, quelques amateurs de café érigent cette boisson au sommet du goût. Devenu le café le plus cher du monde, le luwak (civette) est hélas de nos jours souvent produit artificiellement en élevant en cage des civettes gavées de cerises de café de médiocre qualité, alors que, dans la nature, l'animal ne choisit que les plus belles. Bien se renseigner auprès d'autochtones donc, avant d'acheter au prix fort des grains quelconques au premier étal venu.

COMME MARIAGE

Bali est la destination de rêve dont raffolent Australiens, Néo-Zélandais, Indiens ou Chinois pour se marier, pour une lune de miel ou un anniversaire de mariage. À leur tour, les Européens se laissent séduire de plus en plus nombreux. Tout est prêt sur place pour accueillir les amours les plus torrides ou intellectuelles, dans l'intimité ou le bling-bling. Un repas de fruits de mer sur une plage au clair de lune, une bénédiction religieuse (avec officiant dans sa croyance) au bord d'une piscine avec témoins, un rassemblement familial sur le sable, un délire musical entre amis, une escapade culturelle dans les rizières, ou un mix de tout cela..., toutes les options sont ouvertes à Bali, et les prestataires ne manquent pas sur la toile pour qui maîtrise un tant soit peu l'anglais. Plus simple encore, des hôtels proposent des suites «honeymoon» avec terrasse et jacuzzi privés, et des repas à la française sous tente sur la plage, comme le réputé «Sadara Boutique Beach Resort» sur la presqu'île de Tanjung Benoa, près de Nusa Dua (photo). Sur l'autre versant de ce sud de Bali, c'est de repas de poissons et fruits de mer que l'on peut se régaler chaque jour sur l'immense plage de Jimbaran, près de Kuta, pour continuer à célébrer son union à même le sable. Pour l'occasion, une table à part sera même dressée aux amoureux, en tête-à-tête ou avec leurs proches (compter un minimum de 50 € par personne). Les professionnels balinaïes ont la juste réputation de maîtriser l'art de rendre rares ces «wedding events» avec pour les mariés la certitude de ramener un album de photos de leur union empli de soleil et de souvenirs inoubliables.



Un rêve pour les amoureux du monde entier : se marier sur le sable et sous le soleil d'une plage de Bali.



En haut : la purification est un des moments incontournables de la vie des Balinais. Alors que brûlent les bâtons d'encens, le rituel dans les bassins du Pura Tirta Empul est de passer la tête sous chacune des fontaines, et ainsi apporter protection aux enfants.

En bas à droite : les rizières en terrasse de Bali sont un émerveillement permanent, saison après saison.

COMME PURA TIRTA

Au «Pura Tirta Empul», temple de la source sacrée en balinais, dans le village de Tampaksiring, au centre de l'île, règne une atmosphère de sérénité que chacun ressent dès l'arrivée. Lieu de purification de tout Balinais, il comporte un vaste bassin en deux parties où l'on vient mettre sa tête sous les 13 fontaines, l'une après l'autre (les 2 dernières uniquement pour honorer un proche décédé). L'accès est ouvert aux visiteurs après un passage au vestiaire et le port du sarong pour les hommes et les femmes, comme dans tous les temples hindouistes. Avant l'immersion, on dépose son offrande, constituée essentiellement de fleurs roulées dans une feuille, et on allume un bâton d'encens sur un des autels ou la tête d'une fontaine. Beaucoup ont alors une surprise en découvrant une svastika gravée dans la pierre. C'est l'un des plus anciens symboles de l'humanité, signe de bon augure, dont Hitler retourna le sens des pointes pour en faire la croix gammée des nazis. Ici, le sens originel s'applique. La température agréable de l'eau du bassin, d'environ 1 mètre de profondeur, facilite le rituel, qui appelle discrétion et respect. Après la purification dans l'eau aux vertus médicinales, selon la tradition, la visite du temple et des différentes cours confirme le sentiment de bien-être. On comprend alors pourquoi l'ex-Président indonésien Sukarno avait choisi de se faire construire une immense maison contemporaine juste sur la colline qui surplombe le lieu, comme un anachronisme.

COMME RIZIÈRES

Caractéristiques du paysage balinais, les rizières en terrasse émerveillent à chaque rencontre. Pas deux qui se ressemblent au gré de la pente du terrain, de la circulation de l'eau, de la proximité de villages ou temples, d'un chemin serpentant en plein cœur... Avec leur système de fonctionnement en «*subak*», coopérative de paysans qui gère l'ouverture équitable de l'irrigation des parcelles, elles sont classées au patrimoine mondial de l'Unesco. Un classement synonyme de préservation, malgré l'évolution de la société. Si Jatiluwih s'impose en site merveilleux pour les admirer, les rizières en terrasse irriguées, les «*sawak*», méritent un arrêt photo au





La foule se presse à chaque coucher du soleil devant le temple-île de Tanah Lot, faisant fi des vagues de la marée montante.

minimum, et, mieux, une balade facile entre niveaux, dans de nombreux secteurs du centre de l'île, en particulier autour d'Ubud. Des circuits guidés à vélo y sont proposés à chaque coin de rue. Mais on peut aussi se plonger dans la vie des riziculteurs, dans quelques villages où les habitants se sont associés pour un accueil des touristes dont les bénéficiaires profitent à toute la communauté. Ainsi, à Tunjuk, sans doute le plus convivial, la demi-journée débute par un passage à l'école et la participation à un cours. Puis, voici l'apprentissage de la fabrication des petits paniers en feuille de bananier, qui servent d'offrande aux temples, tandis que d'autres assistent à un entraînement de coqs de combat. Enfin, distribution des protecteurs chapeaux pointus et bâtons de marche pour rallier la rizière. Il faudra descendre dans la boue jusqu'au genou pour conduire les buffles et la charrue avant d'être initié au repiquage du riz. Le retour sillonne à travers les jardins maraîchers, où un grand-père se fait un plaisir de monter à mains nues en haut d'un cocotier pour vous en ramener une noix, idéale pour la soif du moment. Le repas qui suit monte

les (succulentes) facettes de la cuisine rurale, et on a le cœur noué quand arrive le moment de quitter cette communauté si accueillante et sans faux-semblant.

COMME TANAH LOT

Sur son îlot battu par les vagues à une dizaine de mètres du littoral, le temple de Tanah Lot est aussi incontournable à Bali que peut l'être la tour Eiffel à Paris. Sa construction remonterait au xv^e siècle, et des serpents marins en assureraient la protection. À marée haute ou à marée basse, il présente au long de la journée mille aspects différents. Quand les flots se retirent, la balade sur la plage permet d'en admirer les facettes et de s'imaginer le plaisir d'y grimper, réservé aux seuls croyants. Sur la digue de roches et terre qui s'avance vers lui, ce sont des foules de curieux qui se croisent à toute heure, mais avec une affluence énorme au coucher du soleil, à 18 h 10, quel que soit le jour de l'année. Des couleurs orangées et rouges noient alors l'horizon et l'îlot quand crépitent



En haut : dans la capitale culturelle Ubud, les artisans-artistes se regroupent par quartier selon leur pratique. Les sculpteurs de pierre alignent ainsi leurs créations en rangs serrés au long des rues.

En bas : les longs escaliers du temple de Besakih mènent à de multiples niveaux, invisibles du bas, et tous riches de découvertes.

les appareils photo. Certes, les allées qui y mènent sont devenues d'immenses zones commerciales où tout, du plus chic au plus kitsch, s'étale pour les touristes, mais le spectacle de terre et mer mélangées qu'offre Tanah Lot ravit et comble d'images à ramener dans ces souvenirs émerveillés.

COMME UBUD

Proclamée capitale culturelle de Bali, Ubud se niche entre forêts, rizières et temples remarquables. La ville elle-même, de 35 000 habitants, se confond avec les villages alentour et l'on passe de l'un à l'autre sans vraiment s'en rendre compte. Si la zone la plus urbaine virevolte au rythme des scooters, des cars de visiteurs, des restaurants en tout genre, des boutiques de souvenirs, des comptoirs d'excursions, chaque art investit un quartier particulier. Ici, les expositions de peintures ; là, les sculpteurs sur bois ; ailleurs, les spécialistes de la pierre ou les ateliers de bijoux..., avec toujours en entrée de galerie, des artistes-artisans à l'œuvre pour montrer leur dextérité ou leur savoir-faire. Et il y en a pour tous les goûts ! Presque à chaque coin de rue, un endroit où suivre un spectacle traditionnel de « legong » ou « karong », et tout près une discothèque techno, pour les fans de la fête venus du monde entier, ou un salon de massage. Ce melting-pot étonne, mais ne semble perturber personne et il faudra au moins deux journées pleines (et autant de nuits) pour en faire le tour... en passant forcément à côté de plein d'autres choses.



COMME Z'EN A D'AUTRES

Un livre ne suffirait pas à présenter les multiples facettes de Bali. Voici donc encore quelques incontournables. Les plages, bien sûr. Surtout concentrées au sud, dans la presqu'île de Bukit, elles sont des hauts lieux de sports nautiques et de fêtes endiablées vers Kuta, plus familiales, mais pas moins actives, vers Sanur ou Nusa Dua. Les temples innombrables, parmi lesquels on ne peut oublier Besakih et ses nombreux niveaux, Pura Luhur Uluwatu, au sommet d'une falaise, ou Gunung Kawi et ses colonnes sculptées dans la roche de la colline. Le lac Batur et son horizon de trois sommets volcaniques, Batur, Abang et Agung, très prisés des amateurs éclairés de randonnées. Et pourquoi pas simplement un farniente dans un des très nombreux hôtels-resorts, où l'art des massages exprime tous ses bienfaits.



Retrouvez nos circuits en Indonésie
dans nos catalogues ou
sur le site www.salaun-holidays.com.



Rhodes

AU CŒUR DU MONDE GREC





À un jet de pierre de la Turquie et donc de l'Asie Mineure, Rhodes, la plus grande île grecque du Dodécanèse, se distingue par sa position, sa végétation généreuse et une histoire d'une richesse exceptionnelle. Parmi les nombreux hôtes qui ont marqué le destin de l'île, les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean figurent au premier plan.

YANN RIVALLAIN

Page précédente : vue sur Lindos et son acropole, un des plus beaux villages grecs, sur la côte est de Rhodes.

Ci-contre : le cœur de la ville de Rhodes a gardé une âme ottomane.

Au centre : une représentation imaginaire du fameux colosse de Rhodes, une des merveilles du monde antique.

À droite : la rue des Auberges est une des mieux conservées du Rhodes médiéval, construit par les hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean.

Double page suivante : les vestiges de la ville de Kamiros, qui fut la plus importante de l'île, au VI^e siècle av. J.-C.

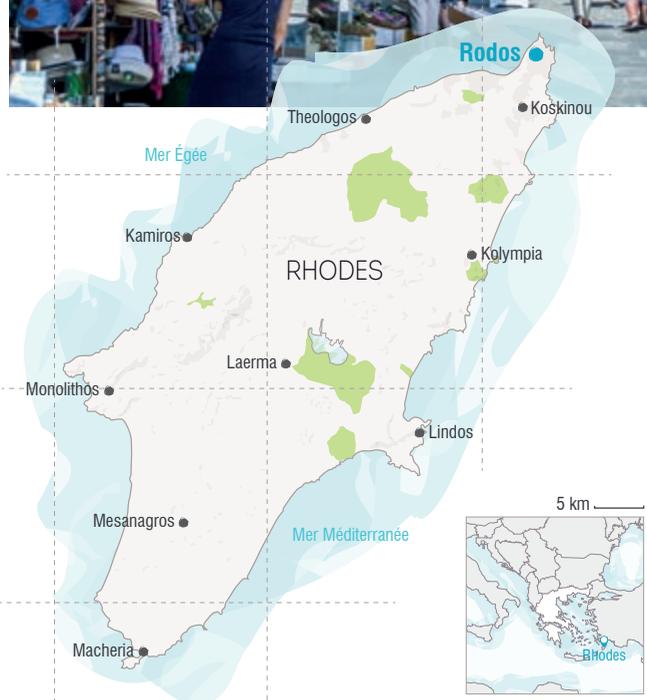
A

ccessible par avion, suffisamment étendue – 80 km par 38 km – mais pas trop, l'île de Rhodes est une destination idéale pour un court séjour de découverte du monde grec, ou encore comme base pour explorer les richesses du Dodécanèse. Empruntant à la Crète par son ambiance à la fois balnéaire et rurale, Rhodes offre aussi l'intimité d'une petite île et les vestiges d'une grandeur qui en ont fait un des phares de notre civilisation. Plus encore que les îles voisines de la mer Égée, Rhodes et le Dodécanèse se démarquent par l'histoire de leur peuplement. La culture et le tempérament des îliens est en effet marqué par l'Antiquité grecque, la période byzantine, l'ère des croisades, la puissance de Rhodes au temps des hospitaliers de Saint-Jean, les longs siècles sous le joug ottoman et l'occupation italienne au XX^e siècle.

Faisant fi de la chronologie, c'est le plus souvent en passant l'une des portes fortifiées de la cité que l'on pénètre dans Rhodes et son histoire fabuleuse pour la première fois. C'est ici que, chassé de la Terre sainte, puis de Chypre, l'ordre catholique religieux et militaire de Saint-Jean, qui s'érigeait en rempart contre les Sarrasins, s'installe en 1310. Il dote alors l'ancienne cité byzantine de Rhodes d'impressionnants remparts et de onze portes, qui en font une des plus grandes places fortes médiévales d'Europe, aujourd'hui inscrite au patrimoine mondial de l'humanité. La rue des Chevaliers, où se trouvent les auberges des langues, est une des plus évocatrices des grandes heures de l'ordre. Les chevaliers de passage à Rhodes y étaient regroupés par langue (français, italien, provençal, aragonais, allemand). Il en reste quatre dans cette rue, dont la superbe auberge de France. Le palais des grands maîtres, bien que réhabilité avec plus ou moins de réussite sous la période fasciste italienne, est un impressionnant château fort construit au XIV^e.

L'OMBRE DE SOLIMAN

On flâne avec délice dans cette ville chargée d'histoire. À quelques pas du quartier des auberges, l'ambiance prend un ton très ottoman avec ces ruelles héritières de l'ancien bazar et le minaret de la mosquée de Soliman le Magnifique en arrière-plan. C'est ce dernier qui parvint finalement à prendre possession de Rhodes au nom de l'Empire ottoman, après un siège de six mois, en 1522, et à contraindre l'ordre de Saint-





Jean à s'exiler pour Malte. C'est la fin d'une ère qui avait vu les chevaliers catholiques de Saint-Jean régner sur une population orthodoxe d'une main de fer, et affirmer leur puissance maritime en Méditerranée orientale. Les églises sont alors transformées en mosquées, comme celle de Soliman, rouverte au public dans les années 2000. On en dénombre encore une quinzaine, rechristianisées depuis le départ des Turcs après 1912. Brimés et réduits en esclavage du temps des hospitaliers, les Juifs séfarades reviennent aussi en masse à Rhodes après l'arrivée des Ottomans. Chassés d'Espagne en 1492, ils vont y prospérer et occuper une partie de la vieille ville, tout près du quartier turc, alors que les Grecs devaient, quant à eux, vivre hors des remparts. Les Juifs y sont alors si nombreux que Rhodes est surnommée la « Jérusalem de l'Ouest ». Un monument rappelle leur déportation vers Auschwitz durant l'été 1944, ordonnée par les Allemands, qui avaient repris le contrôle de l'île aux Italiens.



LE COLOSSE DE RHODES



Rhodes est célèbre pour avoir donné naissance à l'une des sept merveilles du monde antique, le célèbre colosse de Rhodes, au III^e av. J.-C. Elle représentait le dieu du soleil Hélios et mesurait plus de 30 mètres de hauteur, approchant les dimensions de la statue de la Liberté.

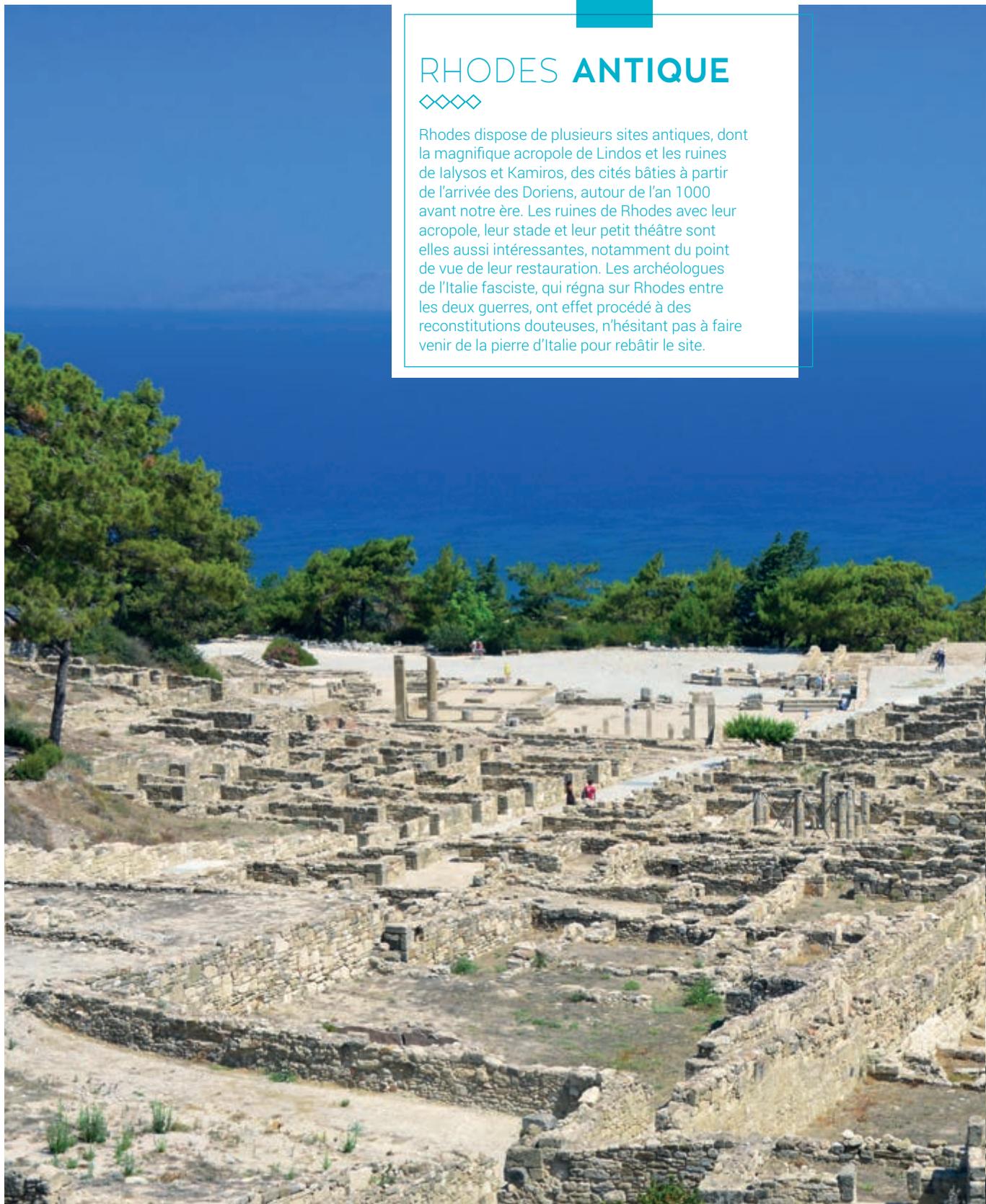
L'architecte de cette dernière se serait d'ailleurs inspiré du fameux colosse. C'est aussi pour célébrer la liberté retrouvée, après un long siège imposé par les Macédoniens, que les Rhodiens ont fait construire cette immense statue. Elle ne devait cependant rester en place qu'un demi-siècle. Elle fut en effet détruite par un tremblement de terre vers -226. Des morceaux de cette statue sont cependant restés sur place jusqu'au VII^e siècle, entretenant la fascination pour ce joyau disparu.

Depuis la Renaissance, on représente le colosse de Rhodes sous les traits d'une immense statue d'Hélios, se tenant les jambes écartées de part et d'autre de l'entrée du port de Rhodes. Cette vision est désormais contestée par les historiens, qui pensent qu'elle se trouvait dans une position plus conforme au style grec, et peut-être pas à l'entrée du port mais sur les hauteurs de la ville, afin d'être visible de très loin. Certains pensent qu'elle se trouvait dans ce qui est aujourd'hui la cour du palais des Grands Maîtres. Ce dernier est en effet bâti sur une partie de l'ancienne acropole où se trouvait un temple consacré à Hélios.

RHODES ANTIQUE



Rhodes dispose de plusieurs sites antiques, dont la magnifique acropole de Lindos et les ruines de Ialysos et Kamiros, des cités bâties à partir de l'arrivée des Doriens, autour de l'an 1000 avant notre ère. Les ruines de Rhodes avec leur acropole, leur stade et leur petit théâtre sont elles aussi intéressantes, notamment du point de vue de leur restauration. Les archéologues de l'Italie fasciste, qui régna sur Rhodes entre les deux guerres, ont effet procédé à des reconstitutions douteuses, n'hésitant pas à faire venir de la pierre d'Italie pour rebâtir le site.







DÉCOUVRIR LE DODÉCANÈSE



Rhodes est le point de départ pour découvrir certaines des plus belles îles de Grèce, à commencer par Symi, dont le village, magnifiquement préservé, est composé de maisons colorées de style néoclassique. L'île regorge de petites criques, de forêts et abrite un grand monastère. Kastelorizo, l'île la plus orientale d'Europe, si l'on excepte Chypre, à un mille des côtes turques, est un autre joyau de l'archipel. Leros, qui a elle aussi subi une forte influence italienne, est appréciée des randonneurs. Astypalia, avec ses maisons carrées aux toits plats, parfois peints en bleu, ressemble davantage aux îles des Cyclades, notamment Santorin. Kos, l'île d'Hippocrate, est la deuxième plus grande île de l'archipel après Rhodes, et est particulièrement connue pour son animation et ses vestiges archéologiques.



Page de gauche : parmi les autres perles du Dodécanèse, les îles de Kos (en haut) et Symi (en bas) méritent une visite.

Ci-contre : les anciens thermes de Kalithéa, un lieu chargé de mystère et de poésie, aux portes de Rhodes.

LA PARENTHÈSE ITALIENNE

L'influence de l'Italie, qui s'exerce après la prise de l'île aux Turcs en 1912 jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, ne s'est pas cantonnée à la restauration des sites antiques. Les Italiens voyaient en effet cette île du Dodécanèse comme un joyau voué au tourisme de luxe. Dans les années trente, sur le port de Rhodes, ils construisirent un surprenant nouveau quartier mêlant les styles néo-ottoman, florentin, vénitien et l'architecture mussolinienne. Autre héritage italien, les élégants thermes de Kalithéa, un lieu enchanteur, mélangeant les styles rétro, arabe ou encore baroque à des références hollywoodiennes. De nombreux films ont d'ailleurs été tournés, dans ce site connu dans le monde entier, dans les années trente. Bien que l'eau thermale n'y coule plus depuis 1967, on y dîne, on s'y baigne et on musarde dans les anciens spas, dont les murs arborent les photos de tournage de grands films hollywoodiens à Rhodes, parmi lesquels *Les Canons de Navarone*.

Moins étendue que la Crète, Rhodes lui ressemble à certains égards, et notamment un climat subtropical des plus agréables. Dans les deux cas, il ne faut pas se limiter aux environs de la capitale et savoir quitter le littoral. Les hôtels clubs sont concentrés au nord, près de Rhodes et dans quelques petites stations de la côte est. L'intérieur est largement préservé de l'affluence touristique. On y cultive notamment l'olive, la vigne et les agrumes. Ses dimensions et son relief, qui culmine à 1 200 m, font de l'île une destination idéale pour les randonneurs, qui traversent des villages oubliés des circuits touristiques, avec leurs petites tavernes et leur éternelle nonchalance. La côte ouest, plus sauvage, alternant criques et falaises, offre des panoramas superbes sur la mer Égée, en particulier au sud.

Au sud-est, la magnifique Lindos ravira ceux qui sont à la recherche de l'archétype du village grec insulaire, avec ses maisons cubiques aux toits plats et aux murs blanchis à la chaux. Mais quelques spécificités et la richesse des habitations nous rappellent que nous sommes bien à Rhodes, un avant-poste maritime important dès l'Antiquité pour l'expansion des colonies grecques et le contrôle du trafic maritime. On dit d'ailleurs que son plan en labyrinthe visait à confondre les pirates. Lindos est en effet un dédale de ruelles étroites, entrecoupées d'escaliers et colorées par les somptueuses portes ouvragées qui dissimulent au regard la plupart des habitations et leurs cours intérieures. La ville blanche surplombe la jolie baie de Saint-Paul, une crique dominée par une chapelle où l'on peut se rafraîchir après avoir crapahuté dans Lindos. Car la ville est surmontée d'une impressionnante acropole, perchée à 116 m de hauteur. Que les moins courageux se rassurent, on peut y monter à dos d'âne ! En entrant dans le deuxième site le plus visité de Grèce après Delphes, on retrouve la recette



“ Lindos est un dédale de ruelles étroites, entrecoupées d'escaliers et colorées par de somptueuses portes ouvragées. ”

rhodienne : des fortifications byzantines étendues par les hospitaliers, utilisées à l'ère ottomane, renferment les ruines d'une illustre cité antique. En haut de l'acropole, un temple antique dédié à Athéna surplombe fièrement la Méditerranée. L'air chaud remonte le long de la falaise abrupte, glisse sur les escaliers monumentaux qui mènent au temple et se faufile entre les dizaines de colonnes de la stoa. Le spectacle est total et certains n'hésitent pas à avancer que c'est de l'acropole de Lindos que l'on a la plus belle vue de toute la Grèce.

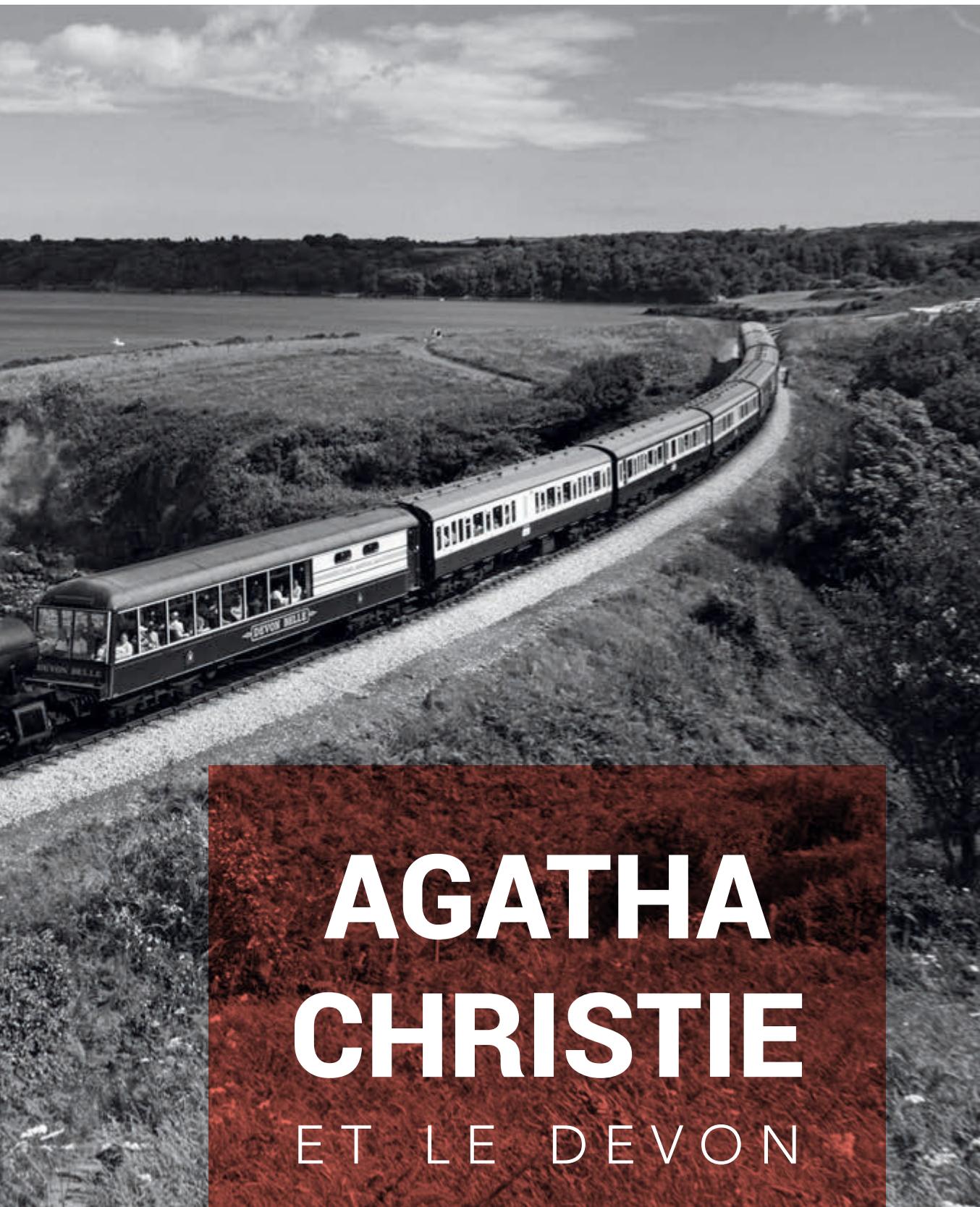


Retrouvez nos circuits en Grèce dans nos catalogues ou sur le site www.salaun-holidays.com.

Découvrez la Grèce autrement avec notre film : Grèce, une odyssée en terre et mer
En vente dans les agences de voyages Salaün Holidays.







**AGATHA
CHRISTIE**
ET LE DEVON

Page précédente : le train à vapeur entre Torquay et Dartmouth nous replonge dans l'atmosphère de la première moitié du xx^e siècle, lorsque Agatha Christie l'empruntait pour aller jusqu'à sa demeure de Greenway.

En haut : quelques-uns des best-sellers d'Agatha Christie, exposés au musée de Torquay.

En bas : Torquay, la ville natale d'Agatha Christie, est souvent appelée la « Riviera anglaise », en raison de son climat jugé plus doux et plus « sain » que celui du reste de l'Angleterre.

C'est souvent dans leurs demeures et dans les lieux que les écrivains et les artistes ont fréquentés que se niche la quintessence de leur œuvre... Petite visite dans le Devon, sur les traces d'Agatha Christie, reine du roman policier et grande connaisseuse du Moyen-Orient.

ERWAN CHARTIER-LE FLOCH



Comme nombre de petites cités balnéaires britanniques, Torquay a sans doute connu des jours meilleurs au siècle précédent, avant le développement des voyages aériens *low cost*, mais elle conserve de charmants bâtiments des années folles et de l'après-guerre, lorsqu'une enfant du pays, Agatha Christie, en fit son point de chute, puis s'installa à quelques kilomètres de là, à Greenway Estate.

LES CHARMES DE TORQUAY

Maître du roman policier, auteur d'une œuvre prolifique, Agatha Christie a vendu plusieurs milliards de livres. Près de quatre millions de ses ouvrages s'écoulent encore chaque année. Sa propre vie fut à bien des égards romanesque, et le Devon, ce joli comté du sud-ouest de l'Angleterre, en a accueilli quelques épisodes, comme il a inspiré plusieurs de ses romans. Torquay, où elle a vu le jour en 1876, et sa région constituent donc le point de départ

idéal pour se replonger dans l'univers si spécifique de la créatrice d'Hercule Poirot et Miss Marple.

Première étape, le musée municipal, qui possède le charme suranné des cabinets de curiosités. On y trouve des antiquités égyptiennes, des objets ramenés des Indes et du Moyen-Orient, quelques curiosités naturelles des environs et une pièce consacrée aux adaptations cinématographiques des livres d'Agatha Christie.

Après la visite, en redescendant vers le front de mer, on tombe sur le Grand Hôtel de Torquay, étape indispensable à tout pèlerinage « chrétien », puisque c'est là qu'elle s'est mariée. La suite 212 en conserve le souvenir, avec de beaux meubles Arts déco, des portraits d'elle et une machine à écrire. Compter entre 200 et 400 £ la nuit. Quant au reste de l'établissement, il a conservé un aspect *vintage* britannique fort propice à toutes sortes d'intrigues policières.



GREENWAY, LA DEMEURE DES SOUVENIRS

Pour poursuivre sur les traces d'Agatha Christie, on ne saurait que trop conseiller un petit voyage en train à vapeur jusqu'à Dartmouth. Il n'a pas le confort de l'Orient-Express, mais permet d'admirer à une vitesse raisonnable les charmes de la campagne du Devon. De là, on prend le bateau jusque Greenway, la vaste résidence de l'écrivaine, en surplomb d'une paisible ria.

C'est cette solide demeure de style géorgien, désormais gérée par le National Trust, qui a vraiment conservé l'âme de l'écrivaine. On se plonge dans son univers quotidien, les souvenirs ramenés de ses voyages (son second mari, Max Mallowan, était archéologue et ils ont mené de nombreuses fouilles au Moyen-Orient), ses collections de céramiques ou de tableaux... Bref, on devine ces petites manies qui rendent un génie artistique plus humain. Pour ne prendre qu'un exemple, si Agatha Christie ne buvait pas d'alcool, elle avait une passion pour la crème fouettée, qu'elle se faisait servir régulièrement.

L'ÎLE DES DIX PETITS NÈGRES

C'est en 1910 qu'Agatha Miller a commencé à écrire des nouvelles, encouragée par sa famille. En 1912, elle tombe amoureuse d'un bel aviateur, Archibald Christie, qu'elle épouse le jour de Noël 1914, avant qu'il ne rejoigne le front. De nombreux Belges sont réfugiés à Torquay pendant la Première Guerre mondiale, ils lui inspireront le personnage d'Hercule Poirot. Après le conflit, elle devient un écrivain réputé. 1926 marque une rupture, puisque sa mère disparaît et que son mari demande le divorce. Elle disparaît alors pendant 12 jours, dans des circonstances rocambolesques et très médiatiques.

C'est dans les années trente qu'elle devient l'un des auteurs britanniques les plus en vue et qu'elle écrit ses romans les plus connus, comme les *Dix Petits Nègres*. Dix personnages sans liens apparents se retrouvent confinés dans un huis clos étouffant, assassinés les uns après les autres, sur une petite île de la Manche. C'est Burgh Island, à quelques encablures de la côte du Devon, qui a inspiré la « reine du crime ». L'île est facilement accessible en traversant la plage à marée basse. À marée haute, un étonnant tracteur surélevé transporte les clients de l'hôtel, à l'architecture Arts déco, construit sur l'île. En raison d'une trop forte affluence, il n'accueille désormais que ses clients. Mais l'endroit reste chargé d'histoire, puisque c'est là que Churchill et Eisenhower se seraient rencontrés avant le débarquement et que les Beatles y auraient séjourné...

Partir sur les traces d'Agatha Christie dans le Devon constitue aussi l'occasion de découvrir l'un des plus jolis comtés d'Angleterre, avec ses paysages préservés qui rappellent un peu la Bretagne et la Normandie.



Retrouvez nos circuits en Angleterre
dans nos catalogues ou
sur le site www.salaun-holidays.com.



LA
CATA
LOGNE
DE

SALVADOR

DALÍ





Artiste excentrique et génial, Salvador Dalí a marqué l'histoire de l'art au xx^e siècle, particulièrement dans sa Catalogne natale, où plusieurs lieux permettent de s'immerger dans l'univers surréaliste du célèbre moustachu.

ERWAN CHARTIER-LE FLOCH

Qu'on l'aime ou que l'on demeure quelque peu perplexe, l'art de Dalí ne laisse jamais indifférent. Il y a quelque chose de stupéfiant à considérer qu'un cerveau humain ait pu concevoir une œuvre aussi foisonnante et inclassable, alimentée aussi bien par les grands classiques de l'art européen que par tous les grands courants artistiques et métaphysiques modernes que Dalí a côtoyés durant sa longue carrière.

GÉNIE DU SURRÉALISME

Car s'il faut reconnaître un génie à Dalí, c'est bien d'avoir participé et digéré la plupart des avant-gardes de l'art du xx^e siècle, tout en conservant sa patte personnelle. Il est né en 1904, dans une famille de notables de Figueras, au nord d'une Catalogne qui est

alors le terreau de plusieurs des plus grands artistes de l'époque, comme Picasso et Miró. Dalí est d'abord influencé par l'impressionnisme, puis part se former à Madrid, où il devient l'ami du poète Federico García Lorca, assassiné plus tard par les franquistes, et de Luis Buñuel, avec lequel il réalisera le film surréaliste *Un Chien andalou*. Sur les conseils de Miró, il rejoint ensuite Paris en 1929, où il intègre le groupe des surréalistes d'André Breton et Yves Tanguy, à Montparnasse. Le jeune Dalí y théorise sa « méthode paranoïaque-critique » et rencontre la muse qui va l'inspirer pour le reste de son œuvre : Gala, alors mariée à Paul Éluard. Dalí se fâche cependant assez vite avec les surréalistes, qui lui reprochent ses provocations, notamment une certaine obsession pour l'esthétique d'Hitler et des nazis.

Au milieu des années trente, Dalí et Gala voyagent beaucoup entre l'Amérique et l'Europe. Le Catalan se forge l'image d'un artiste fantasque, tête de file du surréalisme en matière de peinture. Il publie en 1939 une « Déclaration d'indépendance de l'imagination et des droits de l'homme à sa propre folie », tout en se tenant sagement à l'écart des grands bouleversements de son époque, évitant l'Espagne durant la guerre civile et immigrant aux États-Unis en 1939. S'ouvre alors l'une des périodes les plus prolifiques de sa vie, tant au niveau artistique que financier, Dalí devenant l'un des premiers artistes à comprendre l'intérêt de la publicité et de la communication, domaine où son extravagance fait fureur... Le peintre devient une star et fait fortune outre-Atlantique.

Page précédente: le « pied de Dieu » dans l'antichambre de Dalí, au musée de Figueras... un pied de nez à Michel-Ange et à sa chapelle Sixtine.

Page de gauche: l'un des nombreux dessins de Dalí exposés à Figueras.

Ci-contre: la résidence de Port Lligat, sur la côte catalane, où Dalí a créé une partie de son œuvre.

En bas: les « œufs » qui surplombent le musée de Figueras.



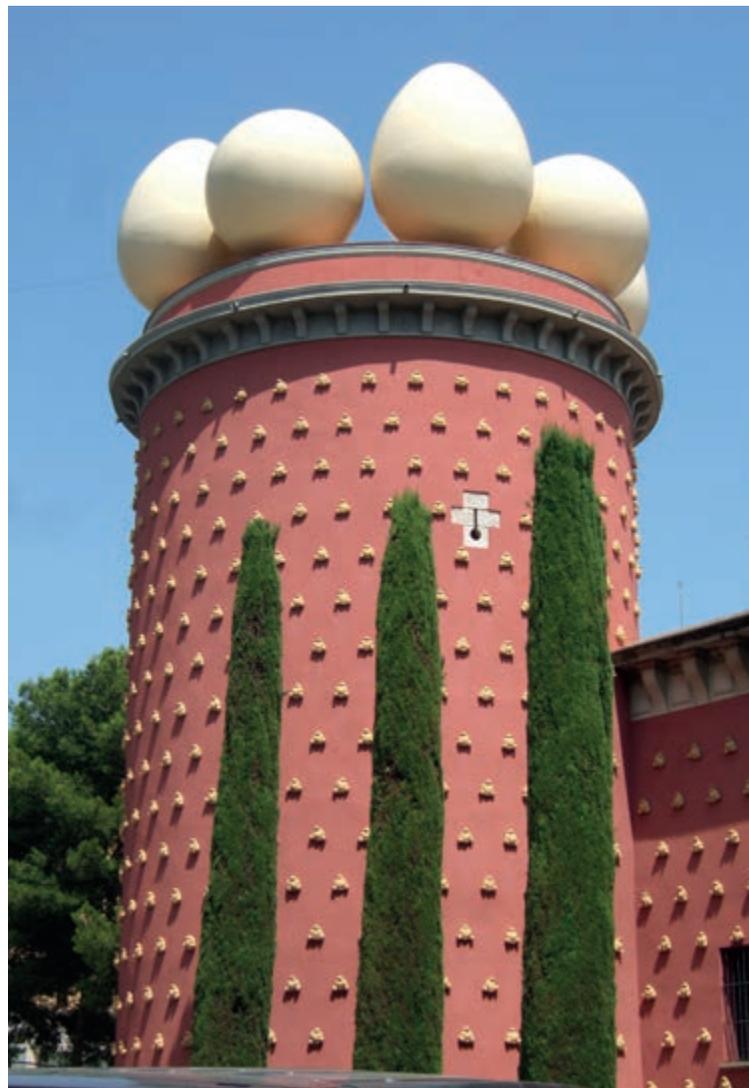
PORT LLIGAT, L'ATELIER FACE À LA MER

1949 marque pour Dalí un double retour : à la Catalogne et au catholicisme. Il revient vivre dans sa demeure de Port Lligat, qui sera désormais son atelier principal, tout en voyageant beaucoup et en se passionnant pour les avancées technologiques de son temps, particulièrement l'atome. Dalí avait acquis une demeure de pêcheur au début des années trente, dans cette petite crique située à quelques pas du magnifique port de Cadaqués, fréquenté, avant la guerre civile, par d'autres artistes, comme Marcel Duchamp et Picasso. À l'époque et jusqu'aux années cinquante, Cadaqués et les villages environnants n'étaient accessibles que par mer.

À Port Lligat, Dalí va racheter d'autres maisonnettes de pêcheurs pour construire sa demeure atelier, l'endroit où il a créé la plupart de ses œuvres jusqu'à la mort de Gala, en 1982. Cette dernière y a d'ailleurs organisé quelques fêtes mémorables. L'endroit se présente comme un curieux assemblage de maisonnettes blanches aux contours géométriques, surmontées de grands œufs blancs, un symbole de fertilité qui rappelle qu'il n'eut jamais d'enfants. L'ensemble couvre près de 500 m² et descend en pente douce vers la Méditerranée.

La Casa-museu Salvador Dalí est ouverte au public depuis 1997, mais hors voyage accompagné, il convient de réserver plusieurs jours à l'avance pour une visite. Cette dernière se fait, pour des raisons évidentes, par petits groupes. D'emblée, on plonge dans l'univers délirant de Dalí en découvrant un ours porte-cannes... Quelques mètres plus loin, la bibliothèque est décorée de cygnes empaillés, l'un des animaux fétiches de Dalí.

Au premier étage, on découvre son atelier donnant sur la mer et la chambre des modèles, encombrée de différents objets, parfois improbables, qui l'ont inspiré, notamment une reproduction géante de l'Angélus de Millet, une toile qui a toujours fasciné Dalí. Plus loin, la chambre de l'artiste ne peut qu'attirer l'attention, avec un miroir pour refléter le soleil levant. Port Lligat étant l'un des points les plus à l'est de la péninsule Ibérique, Dalí se vantait de recevoir la lumière avant les autres... À ne pas manquer non plus, la salle ovale où Gala recevait ses invités et le patio qui vit passer bien des célébrités.





LE CHÂTEAU SURREALISTE

Le château de Pubol forme la pointe méridionale du triangle Dalí en Catalogne. L'artiste l'a acheté en 1969 pour l'offrir à Gala, afin qu'elle dispose d'un lieu de repos, d'une forme de refuge, alors que leur relation se faisait plus distante. Dalí eut en effet d'autres égéries à partir des années soixante, dont Amanda Lear.

Lové dans un petit village médiéval, le château était dans un triste état lorsqu'il est racheté par l'artiste. Dalí y dirige de nombreux travaux et se charge de le décorer. On dit même que, consterné par la route qui y menait, il invita le gouverneur de Catalogne à dîner. Ce dernier se présenta en retard, après avoir crevé en route. Au cours du dîner, Dalí lui annonça que Franco viendrait bientôt lui rendre visite à Pubol. Le lendemain, les travaux de la route commençaient, et le dictateur ne vint jamais !

La visite de Pubol est une nouvelle expérience dans l'univers Dalí, avec plusieurs décorations réalisées par l'artiste. La salle la plus extraordinaire est celle où sont exposées les tenues... de Gala, imaginées par les plus grands couturiers européens ou Dalí lui-même. Si l'intérieur de la demeure est quelque peu kitsch, le jardin vaut le détour, avec des sculptures d'éléphants et de tortues, la fontaine avec sa mâchoire de lotte et des têtes de Wagner.

Jusqu'à sa mort en 1982, Gala n'invita guère Dalí. C'est désormais dans la crypte du château qu'elle repose pour l'éternité. Dalí n'a séjourné réellement à Pubol que deux ans, jusqu'en 1984, lorsqu'un incendie a ravagé le lieu. L'artiste choisit alors de revenir dans sa ville natale, Figueras.

LE MUSÉE-THÉÂTRE DE FIGUERAS

C'est en effet dans son musée-théâtre de Figueras que Dalí a terminé sa vie et qu'il est désormais enterré. Un lieu extravagant, loufoque et génial, à l'image de son créateur. Dans les années soixante, Dalí rachète les ruines de l'ancien théâtre de sa ville natale, détruit pendant la guerre civile, et s'investit pour y créer l'une des mecques du surréalisme. Impossible en effet, en déambu-

“ JE VEUX QUE MON MUSÉE
SOIT UN BLOC UNIQUE, UN
LABYRINTHE, UN GRAND
OBJET SURREALISTE ”

Page de gauche : la « Vénus à tiroir » illustre bien l'humour de Dalí...
 À gauche : le grand hall du musée de Figueras occupe l'ancienne scène
 du théâtre municipal. À droite, la façade surréaliste du musée.



lant dans la petite cité catalane, de manquer ce grand bâtiment rouge, surmonté de gigantesques œufs et devenu l'un des trois musées les plus fréquentés d'Espagne. En saison, il est d'ailleurs conseillé de venir dès l'ouverture, pour éviter les files d'attente et la promiscuité due à une trop forte fréquentation.

« Je veux que mon musée soit un bloc unique, un labyrinthe, un grand objet surréaliste, proclama Dalí. Ce sera un musée absolument théâtral. Les visiteurs en sortiront avec la sensation d'avoir eu un rêve théâtral. » Dès son arrivée sur la petite place Gala-Dalí, le visiteur, en effet, plonge dans l'univers excentrique et décalé du maître de Figueras, avec de grandes statues dorées côtoyant un scaphandrier... En entrant dans le musée, il découvre un vaste atrium de forme circulaire, l'ancienne fosse de l'orchestre, avec une énorme statue féminine posée sur la Cadillac pluvieuse (1938), occupée par des escargots de Bourgogne, des mannequins et des plantes, le tout surmonté d'une barque et d'un immense parapluie où s'écrasent des gouttes géantes...

Le reste est à l'avenant et permet de découvrir plusieurs centaines d'œuvres de Dalí, disséminées dans les différentes pièces, qui témoignent aussi de l'évolution de l'artiste au cours du temps et de l'évolution de sa mégalomanie. En témoigne sa chambre à coucher, avec un squelette de gorille. Sur le plafond de l'anti-chambre, il a représenté deux énormes « pieds de Dieu », clin d'œil

humoristique au « doigt de Dieu » de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine...

On peut déambuler plusieurs heures dans ce dédale étonnant, alternant petites salles intimes, œuvres célèbres, comme sa *Vénus de Milo aux tiroirs*, la salle Mae, West, la chapelle et, bien entendu le Trésor, avec plusieurs œuvres d'orfèvrerie et son tombeau, où Dalí repose depuis 1989. Une autre partie du musée, Dalí-Joies, rassemble une partie de son œuvre plus méconnue, celle des bijoux et des bijoux qu'il a réalisés pour les plus grands joailliers du monde. On y trouve des pièces extraordinaires, comme le Cœur royal ou L'Éléphant de l'espace.

À proximité des plages de la Costa Brava et de la côte catalane, les grands lieux de l'univers de Dalí sont devenus l'une des grandes attractions culturelles du nord de la Catalogne, l'une des régions les plus riches d'Europe en matière d'art. Et pour achever ce périple dalinien, pourquoi ne pas faire un passage à la gare de Perpignan, que ce grand adepte de l'absurde avait proclamée « centre du monde », lui consacrant l'une de ses toiles les plus célèbres ?



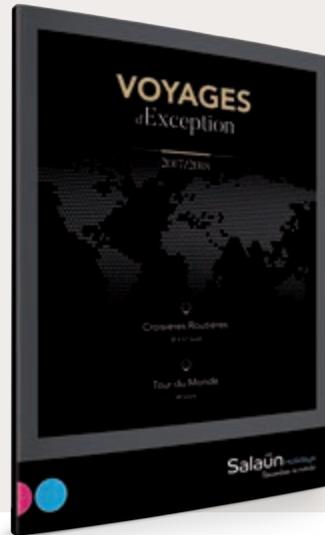
Retrouvez nos circuits en Espagne
 dans nos catalogues ou
 sur le site www.salaun-holidays.com.

VOYAGES d'Exception

2017/2018

**CROISIÈRES
ROUTIÈRES**

de 32 à 51 jours
et Tour du Monde



LE MONDE AU LONG COURS

Après le succès du "voyage du siècle", croisière routière de Brest à Vladivostok, déjà réalisée en 2014 puis en 2016 et alors que l'édition 2017 est déjà complète, Salaün Holidays crée l'événement en organisant 8 voyages d'exception à travers le monde, programmés en 2017 ou en 2018. Des voyages d'exception minutieusement préparés par une équipe de passionnés, sur des parcours de légende, au-delà

des frontières naturelles entre les continents, à la rencontre des grandes civilisations. À la découverte du monde dans toute sa diversité. Des croisières routières exclusives, pour ceux qui aiment tracer de grands traits sur une carte.

Ces croisières routières, de 32 à 51 jours, sont réalisables dans leur intégralité ou par tronçons (voir le détail des tronçons suggérés dans chaque programme), selon vos préférences.

Le nouveau catalogue "Voyages d'exception" est disponible en agences de voyages.

ATLANTIQUE - PACIFIQUE

Brest, Saint-Petersbourg, Moscou et l'Anneau d'Or, la Sibérie, Irkoutsk et le lac Baïkal, la Mongolie, Vladivostok



CIRCUIT
49
JOURS

16 950 € | 12 mai au 29 juin 2018

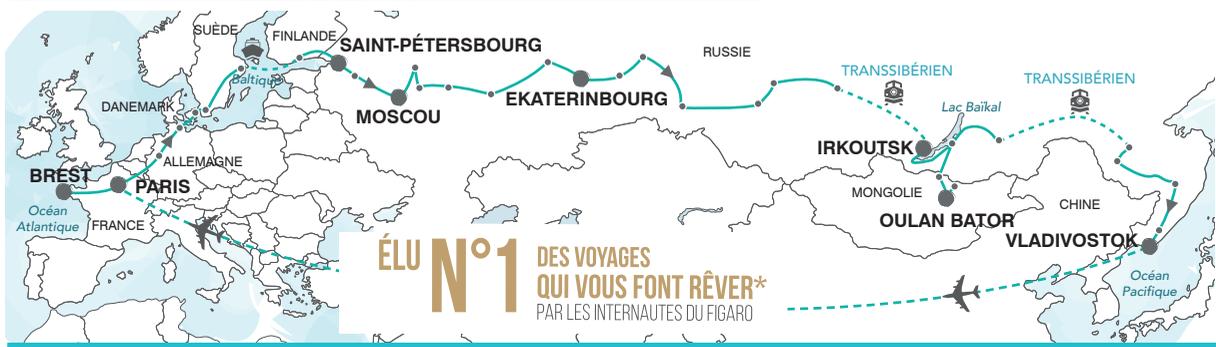
Russie, Saint-Petersbourg



un voyage à la carte

Cette croisière routière de 49 jours est réalisable dans son intégralité, ou à la carte :

- Brest - Ekaterinbourg 22 jours
- Brest - Irkoutsk 33 jours
- Ekaterinbourg - Vladivostok 30 jours
- Irkoutsk - Vladivostok 20 jours



ÉLU N°1 DES VOYAGES
QUI VOUS FONT RÊVER*
PAR LES INTERNAUTES DU FIGARO

*Selon un article publié dans le Figaro le 25 septembre 2013. Sur un total de plus de 10 000 personnes ayant participé à un vote sur le site internet du Figaro (<http://voyage.lefigaro.fr/russie>), 19,22 % des participants ont choisi la Grande Croisière Routière Atlantique-Pacifique, la classant au premier rang des voyages qui vous font le plus rêver.

LA GRANDE TRAVERSÉE DE LA RUSSIE



Vladivostok, la Sibérie, Irkoutsk et le lac Baïkal, Moscou, Minsk, Paris

CIRCUIT
41
JOURS

13 929 € | 2 juillet au 11 août 2018



Russie, Moscou

un voyage à la carte

Cette croisière routière de 41 jours est réalisable dans son intégralité, ou à la carte :

- Vladivostok-Moscou 32 jours
- Irkoutsk-Moscou 23 jours
- Ekaterinbourg-Moscou 12 jours
- Moscou-Paris 12 jours

PARIS - MOSCOU - PÉKIN



Paris, Moscou et l'Anneau d'Or, la Sibérie, la Mongolie et le désert de Gobi

CIRCUIT
40
JOURS

14 950 € | 11 juin au 20 juillet 2018



Chine, Pékin

un voyage à la carte

Cette croisière routière de 40 jours est réalisable dans son intégralité, ou à la carte :

- Moscou-Pékin 32 jours
- Moscou-Irkoutsk 21 jours
- Irkoutsk-Pékin 15 jours

PÉKIN - SAMARCANDE - PARIS



Pékin, Xi'an, Kachgar, le Kirghizstan, Samarcande, Boukhara, Téhéran, Bakou, Tbilissi, Istanbul, Paris

CIRCUIT
51
JOURS

15 950 € | 24 août au 13 octobre 2018



Ouzbékistan, Samarcande

un voyage à la carte

Cette croisière routière de 51 jours est réalisable dans son intégralité, ou à la carte :

- Pékin-Kachgar 18 jours
- Pékin-Boukhara 25 jours
- Samarcande-Téhéran 15 jours
- Téhéran-Istanbul 13 jours
- Téhéran-Paris 19 jours



Cette carte est commune aux 3 circuits présentés ci-dessus

LA GRANDE TRAVERSÉE DES ÉTATS-UNIS

Miami, Washington, New York, les chutes du Niagara, Chicago, les Grands Parcs Nationaux, Las Vegas, San Francisco, Honolulu, Los Angeles

CIRCUIT
40
JOURS

13 950 € | 30 avril au 8 juin 2018



un voyage à la carte

Cette croisière routière de 40 jours est réalisable dans son intégralité, ou à la carte :

- Miami-New York 16 jours
- Miami-Chicago 21 jours
- Chicago-San Francisco 16 jours
- Chicago-Hawaii-Los Angeles 23 jours

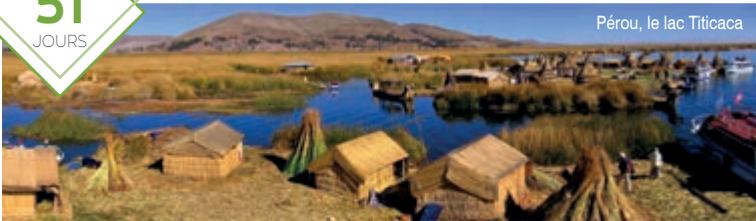


PACIFIQUE-ATLANTIQUE DE LIMA À RIO DE JANEIRO

Lima, Cuzco, le Machu Picchu, le lac Titicaca, La Paz et la Bolivie, le désert d'Atacama, Valparaiso, Santiago, les Andes, Buenos Aires, Montevideo, Rio

CIRCUIT
51
JOURS

15 749 € | 30 mars au 19 mai 2018



un voyage à la carte

Cette croisière routière de 51 jours est réalisable dans son intégralité, ou à la carte :

- Lima-Santiago 31 jours
- Santiago-Montevideo 13 jours
- Santiago-Rio de Janeiro 24 jours



EXCEPTIONNEL !

Cette croisière routière de Lima à Rio est organisée en autocar **Royal Class** d'un partenaire sud-américain.



LE GRAND TOUR DE L'ANCIENNE INDOCHINE

Hanoi, Sapa, Dien Bien Phu, Luang Prabang, Vientiane, Angkor, Phnom Penh, le Mékong, Saigon, Hué, la baie d'Halong

CIRCUIT
32
JOURS

6569 € | 6 novembre au 7 décembre 2017



Vietnam, baie d'Halong



LE TOUR DU MONDE

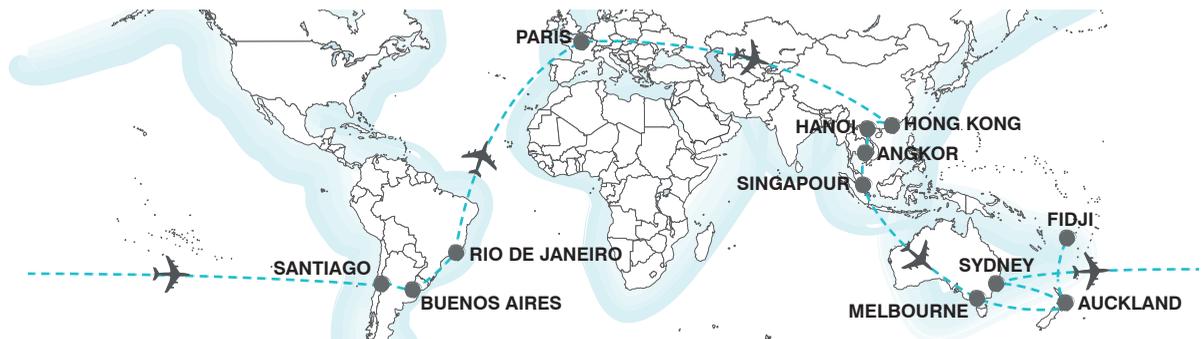
Hong Kong, Macao, la Baie d'Halong, Angkor, Singapour, Melbourne, Auckland et la Nouvelle Zélande, les îles Fidji, Sydney, Santiago du Chili, les Andes, Buenos Aires, Rio de Janeiro

CIRCUIT
40
JOURS

18 995 € | 5 novembre au 13 décembre 2017



Pérou, le lac Titicaca





L'IRAN

UNE LECTURE
GÉOPOLITIQUE

LOÏK LE FLOCH-PRIGENT



Les Perses, l'Empire perse, ont toujours intrigué l'Occident. Xénon, l'historien et philosophe grec, retrace l'épopée de Cyrus le Grand, roi de Perse, dans *Anabase* et *Cyropédie*, vers 400 avant Jésus-Christ ; Alexandre le Grand, le Macédonien, conquiert la Perse et va jusqu'en Inde pour mourir à Babylone à l'âge de 32 ans, en 324 avant Jésus-Christ. La littérature est remplie d'évocations de la Perse, jusqu'à Montesquieu, le philosophe français des « Lumières », qui fait vivre deux Persans, Usbek et Rica, en Europe dans ses *lettres persanes* au XVIII^e siècle. Les récits de voyage sont innombrables au sujet de la Perse et de l'Iran : Téhéran et Ispahan ont fait rêver des générations d'Occidentaux, c'est d'ailleurs là que la vigne a donné pour la première fois du vin ! Depuis la découverte du pétrole et sa production, le pays a encore plus intéressé, l'Anglo-Iranian (la future British Petrol) créée par le royaume d'Angleterre venant donner une teinte moins culturelle aux échanges. L'Iran, considérablement réduit par rapport à l'Empire perse), est ainsi devenu une préoccupation majeure dans la politique internationale-pétroliers, militaires, diplomates estimant tout connaître et savoir les hommes politiques de tous les continents désirant décider du destin de cette contrée déterminante pour l'avenir du monde. La guerre froide entre l'Est et l'Ouest en a fait un enjeu majeur entre les deux blocs, et l'Occident a manœuvré pour que l'Iran, malgré sa proximité géographique avec l'URSS et un Parti communiste puissant, ne verse jamais dans le camp d'en face. La dynastie Qadjar des empereurs perses, présente depuis 1786, est démise en 1925, et l'Occident favorise la prise en main par un nouveau chah Pahlavi, Reza Khan, alors Premier ministre. En 1941, devant le manque d'obéissance de Reza, les Occidentaux orchestrent son départ et son remplacement par son fils qui perdra finalement le pouvoir en 1979, à la suite de ce que l'on a appelé la « révolution iranienne ». Il faut se souvenir néanmoins de la prise de pouvoir « démocratique » du Premier ministre Mossadegh en 1953, qui a voulu changer les règles du jeu pétrolières avec les Anglais. Une nouvelle ingérence occidentale permet le maintien au pouvoir du chah Pahlavi et son renforcement, tandis que Mossadegh est débarqué. Ce sont alors les Américains qui deviennent les protecteurs de l'Iran en marginalisant les Britanniques.

À partir de 1979 et la prise de pouvoir théocratique par les « ayatollahs » et les gardiens de la révolution, les « *pasdarans* », l'Iran est devenu, dans la presse et la littérature, l'ennemi principal de l'Occident, surtout depuis la chute de l'URSS. Il faut dire que les Iraniens ont inauguré leur révolution islamique en prenant en otage l'ambassade américaine à Téhéran pendant 444 jours, à partir du 4 novembre 1979, provoquant la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays. Comme l'on dit aujourd'hui, on a « diabolisé » l'Iran, hier pays moderne ami avec le chah et désormais pays rétrograde dirigé par des vieillards religieux anachroniques et belliqueux, prônant la révolution internationale. Et on peut dire que l'Iran officiel a tout fait pour qu'il en soit ainsi. Alors, avouons nous trouvé des vertus au voisin dictateur irakien comme au roi





Téhéran, embouteillage dans le tunnel Torid.

menacent. Les chiites iraniens, irakiens et autres ne correspondent pas à notre mode de vie. Le poids de la religion est insupportable en Iran pour les Iraniens et un peu pour les visiteurs, mais le sunnisme wahhabite de l'Arabie saoudite fait beaucoup plus de ravages dans le pays lui-même, comme dans le monde entier, et ceci depuis des dizaines d'années ! Les terroristes d'aujourd'hui sont les enfants de cette interprétation stupide du Coran dont les promoteurs ont été à Ryad, pas à Téhéran. Nous n'aurions pas dû considérer que, puisque les « méchants » étaient iraniens, les Saoudiens, opposés historiquement à ceux-ci, devenaient les « bons ». On ne vivait pas dans un western, on était au Moyen-Orient, dans un univers d'une rare complexité, et la lecture des « *Sept Piliers de la sagesse* » de Lawrence d'Arabie aurait dû être méditée par nos commentateurs et politiciens. C'était « plus compliqué » que cela. Ni les théocraties ni les monarchies ne sont des démocraties, mais des peuples chargés d'histoire et culturellement féconds ne sont jamais pour toujours soumis aux dictateurs rétrogrades. Par contre, ceux qui n'ont connu que le désert et l'ignorance mettront du temps à accepter l'éducation et l'esprit critique qui l'accompagne. C'est donc bien le sunnisme du désert qui nous menace aujourd'hui, et non le chiisme ! C'est un fait que nous devons considérer.

Le chiisme est un islam de minoritaires, celui des pauvres, des exclus, mais il devient, au XVI^e siècle, avec la dynastie séfévide, la religion officielle et obligatoire de l'Empire perse. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle, avec la dynastie Qadjar, que l'assimilation entre Iran et chiisme est devenue effective. La révolution islamique de 1979 est venue consacrer cette évolution, tandis que des minorités non chiites continuent à exister au sein de l'Iran actuel.

L'opposition frontale entre les Arabes et les Perses est loin d'être seulement religieuse, les hommes du Golfe ont toujours été considérés comme incultes par les Perses. Certes, il existait l'Arabie « heureuse » du plateau yéménite, et les voyageurs infatigables du sultanat d'Oman, qui avait investi la côte est de l'Afrique avec Zanzibar, il y avait Bagdad et ses califes, mais les hommes qui vivaient sous des tentes avec leurs chameaux ne trouvaient pas grâce aux yeux des Iraniens. C'étaient des sauvages, et, malheureusement, c'était là-bas qu'était né le Prophète et qu'étaient enterrés quelques saints vénérés, chez les Arabes irakiens à Nadjaf. Le pétrole a été un moteur nouveau, transformant une méfiance, un mépris en une rivalité, et c'est ainsi que doit être étudiée la géopolitique au Moyen-Orient, les sunnites contre les chiites, les Perses contre les Arabes, deux religions antagonistes et deux civilisations qui s'interpénètrent, avec des solidarités doubles ou triples et évolutives.

L'Iran s'est toujours considéré comme une grande puissance régionale, prise en tenaille entre les Turcs, les Arabes et les Indiens. La Russie soviétique a ajouté le Nord comme menace et la dynastie Qadjar a fini par accepter le parapluie britannique comme protection. La chute de l'Empire ottoman, la création de nouveaux États dans le Golfe, l'exploitation du pétrole régional ont conduit

“ L'Iran s'est toujours considéré comme une grande puissance régionale, prise en tenaille entre les Turcs, les Arabes et les Indiens. ”

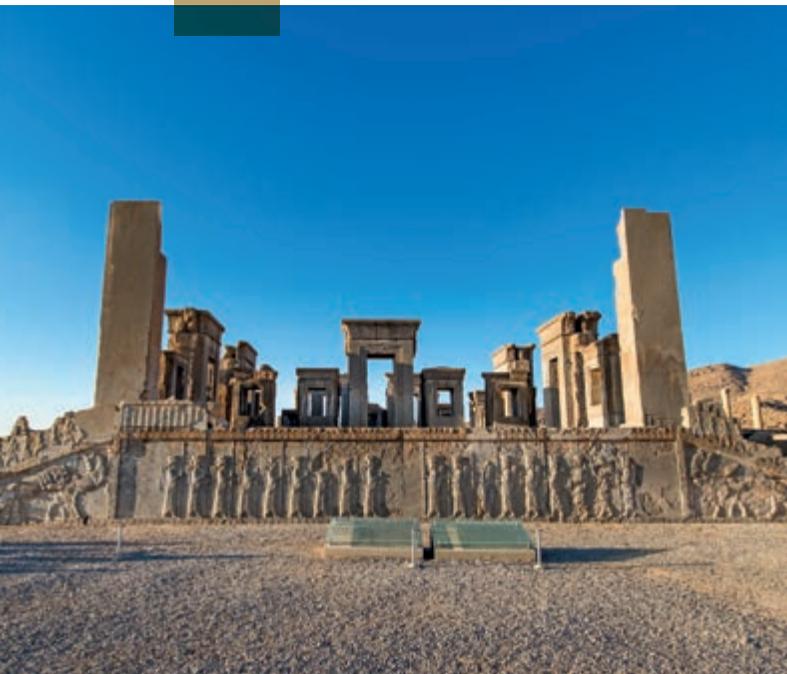
moyenâgeux d'Arabie saoudite ! Cette géopolitique de salon s'est installée durablement dans tous les cénacles nationaux et internationaux. À l'ayatollah qui nous traitait de « Satan », nous répondions, comme le Président des USA, que le pays était le « mal ». On illustre bien là notre incapacité collective à prendre du recul et à examiner froidement où est notre intérêt, tandis que nous cataloguons rapidement nos interlocuteurs internationaux en « bons » ou en « méchants ». Nous respectons Talleyrand, mais nous voulons nous montrer « purs » ! Or, en politique internationale, il n'existe, sur le long terme, que la « *realpolitik* ».

Regardons donc un peu ce que représente l'Iran dans le monde d'aujourd'hui, et ce que nous pouvons faire pour réacclimater ce grand peuple dans notre monde.

Tout d'abord, les ayatollahs représentent une aile minoritaire de l'islam qui n'est aucunement liée aux terroristes qui nous

À gauche : ruines du Apadana, Persépolis.

À droite : Kandovan est un village troglodytique à proximité de Tabriz, dans le nord-ouest de l'Iran. Le site est semblable aux villages troglodytes de Cappadoce, en Turquie.



le pays à un désir d'autonomie et de renouveau de son empire. La volonté du dernier chah d'intervenir dans les conflits de ses voisins a été combattue par les royaumes arabes, tandis qu'à sa modernité affichée répondait un retour aux sources de l'islam, avec le wahhabisme saoudien. La confrontation pétrolière était aussi rude, l'Iran arrivant à une production du même ordre que celle de l'Arabie saoudite et désireux conquérir de plus en plus du marché mondial. Les USA, traditionnellement liés à l'Arabie saoudite au sein de l'Aramco, poursuivaient en parallèle un flirt poussé avec l'Iran « moderne » du chah qui irritait le monde arabe. Le choc pétrolier de 1973 avait fragilisé les économies occidentales, et chacun comptait ses amis d'aujourd'hui et de demain dans le monde complexe du Moyen-Orient, qui avait montré sa capacité à ébranler le monde. C'est dans ce contexte que la révolution islamique arrive, avec un imam Khomeyni insultant l'Occident et menaçant Israël, tandis qu'il appelle la diaspora chiite à se rebeller et à attaquer pêle-mêle les « Satans » non musulmans et leurs valets sunnites. Dans tous les pays arabes, il existe une minorité chiite, et cet appel à la rébellion est pris très au sérieux. Le retour en arrière d'un État considéré, à tort, comme modernisé, et l'irruption de « fatwas » dans la presse, conduisant à quelques crimes en Europe, vont conduire à une diabolisation accélérée du pays et de ses dirigeants. La production pétrolière chute en Iran, les autres pays arabes se frottent les mains. L'Irak, dirigé par des sunnites laïques, mais à majorité chiite, va craindre la contagion sur son sol de la révolution islamique et envisager l'attaque de l'Iran avec le prétexte de sauver les Arabes de l'ouest du pays,

l'Arabistan pour eux, le Khuzestan pour les Iraniens. Le monde arabe, inquiet de la présence d'une majorité chiite dans ses provinces pétrolières, va encourager l'Irak dans une guerre de neuf ans entre les deux pays, conflit qui débouchera, après un million de morts, sur un « statu quo ». Dans tous les conflits qui ont suivi jusqu'à aujourd'hui, on retrouve les mêmes ingrédients : les religions, le pétrole, l'Iran souhaitant redevenir une puissance régionale et l'Arabie saoudite demandant aux Occidentaux de contenir cette ambition.

Pour devenir une puissance incontournable, les dictatures ont toujours été attirées par la possession de l'arme nucléaire. Pour s'asseoir à la table des « Grands », rien de tel que la propriété d'armes de destruction massive. Menacé dans sa survie même par l'Occident et tous ses voisins, intériorisant cette situation d'exclu avec sa religion très particulière qui attend le retour de l'imam caché pour arriver à la fin de l'histoire de l'humanité avec un monde parfait, l'Iran va provoquer délibérément l'ensemble du monde en développant un programme nucléaire dont le « moderne » chah avait lancé les premiers pas. Aux menaces répétées des vieux théocrates est venue se rajouter l'anxiété d'un nouveau front nucléaire aux mains d'un régime politique considéré comme irrationnel, une suite à folie du *Docteur Folamour*. À mesure que l'Iran s'agitait et montrait au monde entier son irresponsabilité, pensant ainsi venir à une négociation reconnaissant son rôle éminent, la plus grande partie de la planète réfléchissait, au contraire, à sa marginalisation et à son cantonnement, à la

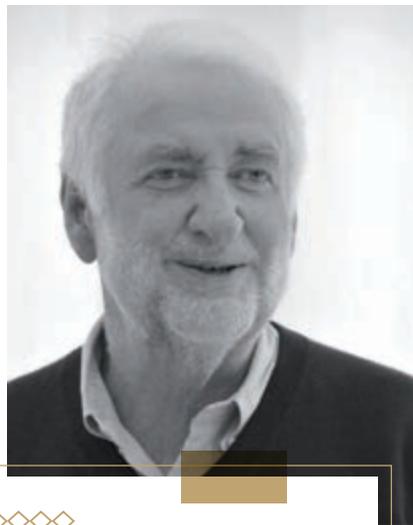
grande joie des pays arabes, qui se sont toujours sentis menacés et méprisés par l'Iran. Asphyxié par des embargos, racketté par des pays « neutres », à cours d'argent pour investir dans son pétrole et son gaz, l'Iran millénaire se réfugiait dans l'espoir de peser sur le monde hostile avec l'arme nucléaire. Puisque les religieux n'arrêtaient pas d'annoncer l'attaque imminente contre Israël, la réaction collective a été, pendant plus de vingt ans, d'empêcher l'Iran de poursuivre son programme nucléaire. Cette hostilité profonde ne pouvait que satisfaire le monde arabe, et surtout l'Arabie saoudite.

La fin de l'embargo, après le succès des négociations nucléaires, conduit le pétrole iranien à retrouver des clients dans un contexte de ralentissement de la croissance et de la consommation de produits pétroliers. La volonté de l'Arabie saoudite de faire souffrir les producteurs américains de pétrole non conventionnel dit « de schiste » a fait s'effondrer les prix de vente, et c'est dans ce contexte que l'exportation du pétrole iranien s'est réalisée, pesant également sur les prix. Les Iraniens revendiquent une position importante, et l'opposition avec les Saoudiens n'a jamais été aussi forte. Les investissements sur les champs iraniens vont reprendre avec l'aide des compagnies occidentales et, de nouveau, l'Iran va redevenir une grande puissance pétrolière. La rivalité conduira l'Iran à soutenir les chiïtes partout où ils seront en lutte contre les sunnites, une grande constante dans le Moyen-Orient.

Le retour de l'Iran et des Perses dans le monde a pris du temps. Les Iraniens de la diaspora ont maintenu les contacts avec le « pays », les négociateurs du programme nucléaire ont eu des nerfs d'acier pour poursuivre les discussions malgré les colères permanentes des autorités religieuses de Téhéran, mais, pas à pas, les ambitions guerrières s'estompent et le retour à la satisfaction des besoins des Iraniens redevient le souci des dirigeants du pays. Une civilisation ancienne à la culture très sophistiquée, avec des hommes et des femmes de grande qualité luttant pour la modernité, est en train d'apparaître au grand jour. Les merveilles de Téhéran, d'Ispahan, de Tabriz, les paysages somptueux du nord du pays, la cuisine raffinée et ancestrale, tout revient en mémoire et va fasciner de nouveau les voyageurs. Moins les Iraniens craindront le monde occidental, et plus ils s'ouvriront à la tolérance. La jeunesse est prête aux changements nécessaires, mais il a fallu passer par ce long cheminement vers les extrêmes, ce long tunnel anachronique pour rendre inéluctable le changement. L'autoritarisme du kémalisme en Turquie, comme celui du chah en Iran ont provoqué des chocs en retour d'une population qui n'était pas prête à une occidentalisation aussi brutale. C'est un autre chemin qui est pris désormais. Le pétrole et le gaz iranien ont moins d'importance aujourd'hui car ils ne sont plus indispensables au Nouveau Monde. La puissance sera industrielle et culturelle, elle va devoir chercher dans la littérature, l'art, la culture de la Perse éternelle, et non plus uniquement dans son sous-sol les raisons de son maintien de grand pays. Une autre histoire va pouvoir s'écrire avec la France et les Français amoureux de la Perse depuis tant d'années!



Retrouvez nos circuits en Iran
dans nos catalogues ou
sur le site www.salaun-holidays.com.



LOÏK LE FLOCH- PRIGENT

- Né à Brest le 21 septembre 1943, marié, trois enfants. Vit son enfance et sa jeunesse à Guingamp, où son père est médecin, et à Trébeurden (Côtes-d'Armor). Études à Versailles, puis à Grenoble (Institut polytechnique de Grenoble) et dans le Missouri (USA).
- Chargé de mission, puis chef de service à la Délégation générale scientifique et technique (1969-1980).
- Directeur de cabinet du ministre de l'Industrie Pierre Dreyfus (1981-1982).
- PDG de Rhône-Poulenc (1982-1986).
- Conseiller du ministre de l'Industrie (1987).
- PDG du Groupe Elf-Aquitaine (1988-1993).
- Président de Gaz de France (1993-1995).
- PDG de SNCF (1996).
- Consultant International énergie-transport.
- Conseiller du président d'EDF (2010-2014).

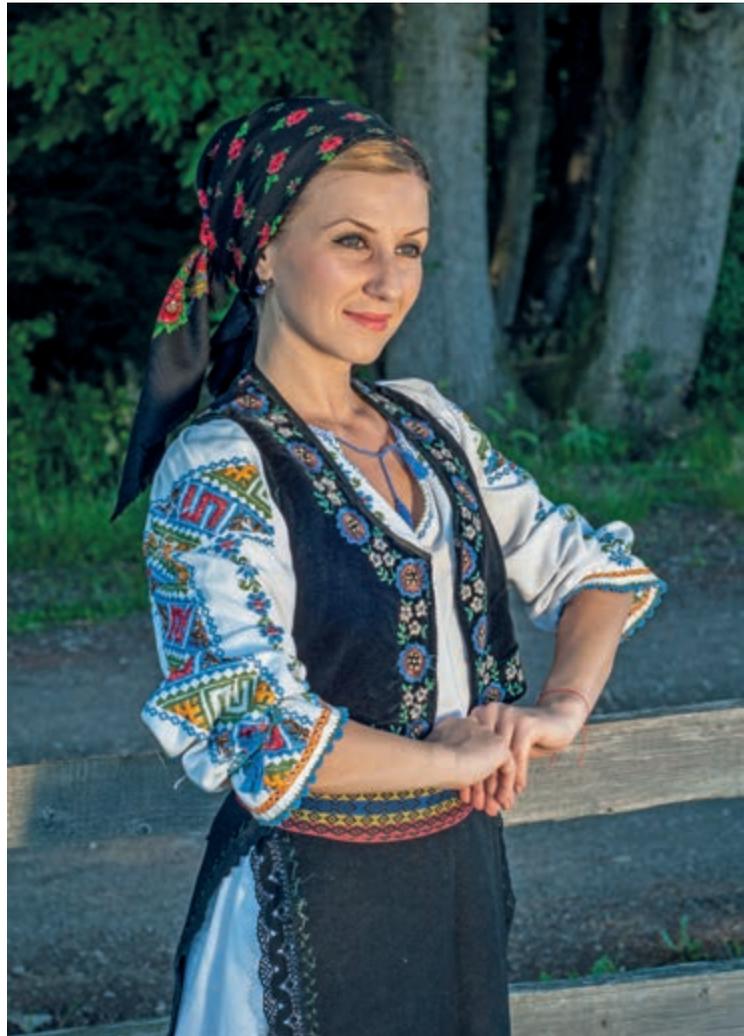


REGARDS SUR LE MONDE

2 nouveaux films

La tournée 2017 de ciné-conférences « Regards sur le monde », proposée par Salaün Holidays et animée par quatre conférenciers dans 120 villes, a connu un engouement sans précédent. Parmi les nouveautés, deux films documentaires sur la Roumanie et le Transsibérien, de Moscou à Pékin.

Au fil des ans, la tournée de ciné-conférences « Regards sur le monde », organisée par Salaün Holidays, s'enrichit de nouvelles étapes mais aussi de nouveaux films. En quatre ans, 11 films ont été tournés par nos équipes, composées de journalistes, vidéastes, guides et autres passionnés de voyage. Que de kilomètres parcourus depuis que Yann Rivallain et Serge Vincenti ont posé le pied de leur caméra sur les quais de Ljubljana pour y tourner leurs premières images du grand tour des Balkans. Depuis, de Moscou à La Havane, de Porto à Bucarest, en passant par le Cap-Nord ou Johannesburg, des centaines d'heures d'images, mettant en valeur des sites naturels, des merveilles architecturales mais aussi des dizaines de rencontres avec les habitants des pays découverts, ont été portées à l'écran. La fréquentation des conférences, les échanges animés après chaque projection, le succès des DVD de ces films, proposés à l'issue des projections et en agence, témoignent du succès de la formule. Le temps où les photos sur papier glacé suffisaient à faire rêver d'ailleurs est révolu. À l'heure où chaque endroit de la planète est photographié des centaines de fois chaque jour, où chacun peut instantanément partager ses souvenirs, photos et vidéos avec le monde entier sur les réseaux sociaux, si l'on ambitionne de permettre à chacun de rencontrer le monde, il faut aller plus loin, y compris dans la proximité avec celles et ceux qui croisent le chemin du voyageur. Prendre, par exemple, le temps d'installer une caméra dans un café de Hanoï ou devant un marché d'Hô Chi Minh-Ville et écouter notre guide partager ses souvenirs personnels, évoquer le quartier de son enfance, nous donner sa vision du monde, colorée par ses propres mots et son





En haut : jeune roumaine en costume traditionnel.

En bas : le Transsibérien longe le lac Baïkal.

Ci-contre : au cœur de la steppe mongole.

parcours personnel. Pour recueillir les émotions, les nuances, les anecdotes de la « petite histoire » qui aide à comprendre la grande, il faut parfois quitter les sentiers balisés, détourner son regard de celui des grands sites et des grands hommes et le porter sur les témoins ordinaires du quotidien d'un pays, ces amis d'un jour, partageant un coin de table dans le Transsibérien, occupés à distiller l'eau-de-vie de prune dans la campagne serbe ou à naviguer sur les eaux du lac Baïkal. C'est avec cette ambition, même s'il faut rester modeste vu l'ampleur de la tâche, que nous abordons chaque tournage. En mai, Yann Rivallain et Xavier Petit embarquaient ainsi à bord du Transsibérien à destination de Pékin avec la lourde mission de capturer l'âme de ce voyage extraordinaire. Malgré le travail de préparation assuré par les équipes de Pouchkine Tours, nombreux sont les obstacles qui compliquent la tâche : climat capricieux, personnel de bord plus ou moins conciliant, horaires des trains parfois aléatoires... Comme un voyage, chaque jour de tournage est fait d'espoir de moments magiques et de frustrations face aux rendez-vous manqués. Des moments magiques, il y en a eu à foison lors de ce tournage de Moscou à Pékin : comme cette rencontre avec Sergueï, un des tout premiers Russes qui guida les voyageurs français sur le Transsibérien, dans les années quatre-vingt-dix, après sa rencontre avec Michel Salaün, comme cet échange, avec Maïa qui nous explique que les retraités, déboussolés par les changements, se font rares dans les rues d'Iekaterinbourg. Inoubliables aussi cet oumoul fumé partagé au bord du Baïkal et cette nuit en yourte mongole dans le parc de Tirilj après une inoubliable balade à cheval. Émouvants aussi, ces échanges fraternels entre voyageurs européens dans la nuit transsibérienne, lorsque la vodka et les larmes, sur fond de chansons russes, coulaient à flots. Moscou, Pékin, Iekaterinbourg, Irkoutsk et le Baïkal ou encore Oulan-Bator et Pékin sont autant de haltes mémorables sur le parcours du Transsibérien que de chapitres dans ce nouveau film qui vous invite à vivre vous aussi la grande aventure transsibérienne. Autre pays, autre tournage inoubliable, celui qui a mené Jean-Yves Guéguénat et Gérard Castel sur les chemins de Roumanie. Ils ne sont pas près d'oublier les visages de ces paysans du



NOS DVD

Vous ne pouvez pas assister aux conférences ? Commandez nos films !

Offrez-vous une séance à la maison !

Les films sont vendus en agences

de voyages ou sur commande :

accueil@salaun-holidays.com.

Disponibles dès maintenant **au prix de 10 €**.

Maramureș, attablés à une gargote de campagne, ni les sourires optimistes de la jeunesse de Bucarest, qui ont remplacé les images sombres qui nous parvenaient d'une Roumanie à genoux, il y a presque trente ans. Jours après jour, ils ont filmé l'impressionnante diversité architecturale, environnementale et humaine de la Roumanie d'aujourd'hui. Des célèbres portes de fer qui séparent les Balkans des Carpates, à la mer Noire, ils ont suivi, puis quitté le Danube pour filmer le spectaculaire Transylvanie, marquée par son architecture saxonne, ses villes admirables, comme Brașov ou Cluj-Napoca, mais aussi ses châteaux fortifiés, dont celui de Bran, demeure du célèbre Dracula. Maramureș, Bucovine, Moldavie roumaine : leur caméra s'est attardée sur ces régions, qui ont conservé un mode et un rythme de vie profondément ruraux. Églises de bois, moissons à l'ancienne, monastères orthodoxes, danses et musiques traditionnelles, sourires échangés de villages en villages : le film vous invite à revisiter une Roumanie ancrée dans la tradition et qui sait aussi tendre à la main au voyageur.



Partez à l'île Maurice avec



BEACHCOMBER TOURS



Beachcomber, l'île Maurice au coeur

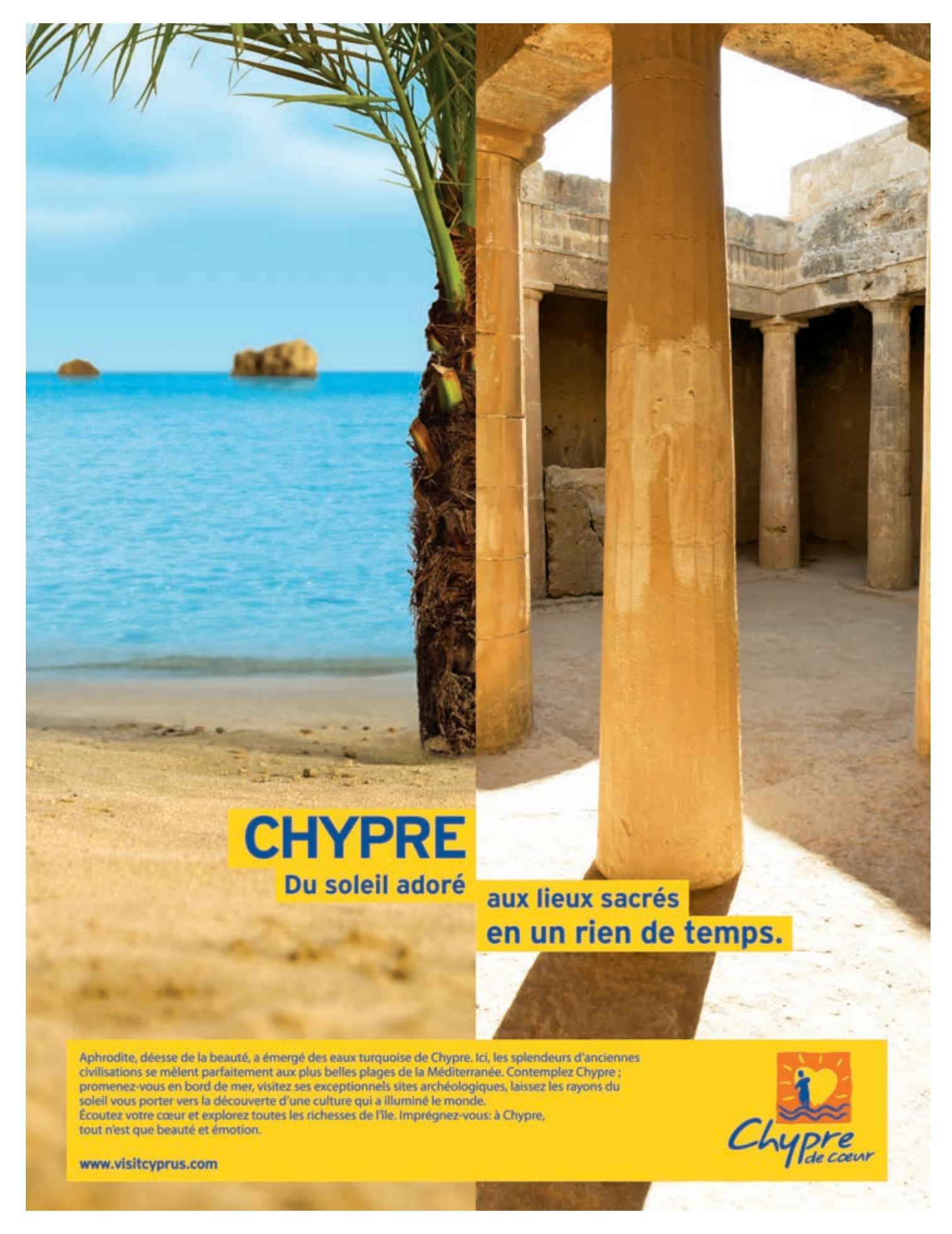
Les plus
beaux sites

Service aimable
et attentionné

Sports et loisirs
inclus

Des forfaits
tout compris





CHYPRE

Du soleil adoré

aux lieux sacrés
en un rien de temps.

Aphrodite, déesse de la beauté, a émergé des eaux turquoise de Chypre. Ici, les splendeurs d'anciennes civilisations se mêlent parfaitement aux plus belles plages de la Méditerranée. Contemplez Chypre ; promenez-vous en bord de mer, visitez ses exceptionnels sites archéologiques, laissez les rayons du soleil vous porter vers la découverte d'une culture qui a illuminé le monde. Écoutez votre cœur et explorez toutes les richesses de l'île. Imprégnés-vous : à Chypre, tout n'est que beauté et émotion.

www.visitcyprus.com



Brittany Ferries

LONDRES,
IRLANDE, ÉCOSSE,
ANGLETERRE, ESPAGNE, PORTUGAL



LE VOYAGE EN VERSION ORIGINALE

AUX ORIGINES DE NOS VOYAGES, IL Y A L'ENVIE DE PRENDRE LA MER ET DE DÉCOUVRIR DES DESTINATIONS AUTHENTIQUES.

Il y a la rencontre de **paysages flamboyants** et de **personnalités uniques**. De Roscoff à la Chaussée des Géants ou au Guggenheim de Bilbao, de Cherbourg à Stonehenge, de Saint-Malo à La Tate Gallery, de Caen au Loch Ness, du Havre à Oxford... avec Brittany Ferries faites l'**expérience du voyage en Version Originale**.

**RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS
DANS VOTRE AGENCE DE VOYAGES**

www.brittanyferries.fr